

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1903.*

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# ALMANACH

## DE L'UNIVERSITÉ

### DE

# GAND



1903





THE  
BIRMINGHAM  
SMALL ARMS CO.

PRODUCTION  
ANNUELLE  
**100.000**  
GARNITURES

TRADE MARK

**B.S.A.**

LES VÉRITABLES **B.S.A.** (3 FUSILS)  
DONNENT UNE SATISFACTION ABSOLUE

## Les Bicyclettes B. S. A. " 3 FUSILS ",

sont les plus employées, elles obtiennent tous les suffrages par leur élégance, résistance, dimensions si variées de cadres, manivelles, etc.

CADRE A RESSORTS, pour mauvaises routes, pour personnes sensibles, etc.

Tout cycliste sait démonter lui-même un vélo B. S. A. 3 FUSILS.

Le FREIN SUR JANTE d'arrière B. S. A. a été classé premier des freins par la pédale au concours du T. C. de France.

**CHEZ TOUS LES CONSTRUCTEURS SÉRIEUX**

A LA NOUVELLE  
**FLEUR DE BLÉ**

Rue de la Crapaudière, 7, Gand

(PRÈS DE L'UNIVERSITÉ)

*Dégustation d'excellente Triple et de Sotteghem*

**RENDEZ-VOUS DES ÉTUDIANTS**

---

LIBRAIRIE  
**A. DE TAVERNIER**

**Rue du Hainaut, 8, GAND**

---

*Achat et vente de livres neufs et d'occasion*

PUBLICATION DU BOUQUINISTE GANTOIS

Envoi gratuit sur demande

---

**MAISON J. DAVID-AERTS**

**RUE DES CHAMPS, 35, GAND**

---

**FABRIQUE DE COURONNES FUNÉRAIRES**

**Placement de chambres ardentes**

**FLEURS, PLUMES, CORBEILLES**

Papeteries en tous genres

**P. ALLAERT**

**Rue Basse des Champs, 15**

*ARTICLES POUR LE DESSIN*

Boîtes à Compas pour Ingénieurs.

---

**CAFÉ DES ARTS**

Rue du Théâtre, 8, Gand

**VANDERMENSBRUGGHE**

---

*Bière Triple de la Brasserie VERSAVEL*

---

**CHAPELLERIE**

**JASPAR**

**6, Rue de Brabant, 6**

**GAND**

# Hotel des Trois Suisses

**Charles Pfeiffer**

GAND, 5, MARCHÉ AUX GRAINS, 5, GAND

*Dépositaire de la célèbre bière de la Brasserie de  
Löwenbräu de Munich*

**Buffet froid. Plats du jour**

Spécialité de Vins de Rhin et de Moselle

TÉLÉPHONE 1193

CHAMBRES A PRIX MODÉRÉS

---

“ MÜLLER'S HOTEL TIVOLI „

*Succ. : THÉO DE LANDTSHEER*

◆ G A N D ◆

DEUTSCHES HOTEL

Restaurant à prix fixe et à la carte

*Spécialité de la célèbre bière « Pilsner Urquell »  
Franziskaner Leistbrau Munich*

CHAMBRES A PARTIR DE 2 FRANCS

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE  
**E. VAN GOETHEM**

**Rue des Foulons, 1, GAND**

au coin de la rue de la Calandre (près de l'Université)

*Ouvrages d'enseignement, Livres étrangers en toutes  
langues et de toutes provenances*

*Sciences médicales et naturelles, Sciences mathématiques  
Arts et Métiers, Architecture*

*Construction, Electricité, Génie civil, Livres de Droit*

*Articles de Dessin, Boîtes à compas et Pochettes*

*Cahiers d'étudiants*

**Reliure solide et élégante de Livres, Cours**

**Recueils de planches, etc.**

---

CHAPELLERIE ANGLAISE  
**JULES DAMMAN**

**Rue des Champs, 38**

*(coin de la rue de la Corne)*

**Chapeaux de soie, feutre et paille des premières  
maisons anglaises**

**Cannes, Parapluies, Gants, Cravates, Bretelles**

**Guêtres, Chaussettes, etc. etc.**

**SPÉCIALITÉ D'IMPERMÉABLES ANGLAIS**

*Confection sur mesure en 24 heures*



# Aug .VAN DEN HEEDE

PRINCIPALE MAISON

pour

Fleurs naturelles, Bouquets, Gerbes, Couronnes  
GARNITURES DE TABLE POUR NOCES ET BANQUETS

Fleurs artificielles

Chapelles ardentes à prix modérés

TÉLÉPHONE 226.

---

## HOTEL KLAUS

*rue de Flandre, 79, Gand*

SEUL DÉPOSITAIRE DE LA CÉLÈBRE BIÈRE  
de la

BRASSERIE BÜRGERLICHES BRAUHAUS  
DE MUNICH

Buffet froid. — Plats du jour

Spécialité de Vins de Rhin et de Moselle

TÉLÉPHONE 875.

# TAVERNE DU CERCLE

tenu par Ch. TEIRLINCK

**Rue basse des Champs, GAND**

*(coin de la rue des Baguettes)*

CAFÉ DES ÉTUDIANTS

*Bière " Triple „ de la Brasserie Dieteren*

---

# Concert OLYMPIA

## GAND

Tous les soirs, Spectacle varié

Consommations de premier choix

---

Manufacture de Tabacs et Cigares

# COUSSENS-DE STOOP

**RUE DE FLANDRE, 96**

*(coin rue Vieil Escout)*

SPECIALITÉ DE CIGARES FINS

*Aucune maison du pays ne saurait vous offrir  
un choix aussi varié et aussi considérable d'ar-  
ticles pour Cadeaux de nocés, fêtes, etc., que*

## Les grands Magasins Réunis

**AD. DANGOTTE**

17, 19, 21, 23, rue Digue de Brabant.

48, rue de Flandre }  
83, rue des Champs } Téléphone 1050.

*Succursale : 57, rue de la Chapelle, à Ostende.*

### **PORCELAINES, CRISTAUX, FAIENCES**

*Argenteries de Table et de Luxe, Bronzes et Objets d'Art  
Fantaisies, Maroquinerie fine  
Eventails, Lustres, Gaz et Pétrole.*

ANNEXE :

## **MAISON MODERNE**

Place d'Armes (coin rue du Soleil).

*Meubles d'Art, Installation complète, Lits anglais,  
Meubles inédits, Chambres à coucher anglaises.*

*Carpettes écossaises*

*les plus jolies, les plus solides, les moins chères.*

*Importation directe de Bureaux américains.*

Visitez les magasins avec ses chambres modèles, vous  
apprendrez quelque chose.

# HOTEL PIERRE

PLACE D'ARMES

✠ G A N D ✠

PENSION EXCELLENTE

à prix modérés

---

Maison F. BRAGA

Fondée en 1790

OPTICIEN DE L'UNIVERSITÉ

CHARLES HULPIAU

SUCESSEUR

Rue des Champs, 75, GAND

Spécialité de lunettes et pince-nez, verres cristal  
extra fins. — Jumelles de Théâtre,  
Campagne et Marine. — Grand choix de Compas et  
Pochettes de précision.

ATELIER DE RÉPARATION



LA MAISON  
SINAVE-MIGNOT  
ne fournit que les  
MACHINES

les plus perfectionnées dans chaque genre dont elle s'occupe.

La Maison **SINAVE-MIGNOT** garantit et répare toutes les machines qu'elle fournit.

La Maison **SINAVE-MIGNOT** possède un atelier spécial pour la réparation de toute espèce de machines.

## MACHINES

- à **calculer** « La Millionnaire » la seule pratique.
- à **additionner**, enregistrant les opérations.
- à **additionner**, enregistreuse *électrique*.
- à **écrire** « Williams », écriture entièrement lisible.
- à **imprimer** soi-même, le « Cyclostyle automatique.
- à **tricoter**, pour industrie et pour famille.
- à **broder**, à un, deux et trois fils et à un, deux et trois chochets.
- à **coudre** pour industrie, pour famille et pour toutes spécialités telles que ganterie, sellerie, bourrellerie, sacs, bâches, etc.
- Ecrêmeuses** sans engrenages et sans cloisons à la turbine.

---

Catalogue gratuit franco sur demande.

ALMANACH  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE GAND

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

---

1903

ALMANACH  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE GAND

*PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES*

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(19<sup>me</sup> ANNÉE)



GAND

IMP. A. VANDEWEGHE, RUE BASSE DES CHAMPS, 61.

1903





*À Monsieur*

**A. F. RENARD**

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DES SCIENCES, A GAND.

*Les Etudiants Libéraux de Gand.*





## AVANT-PROPOS.

---

L'Almanach des Etudiants de l'Université de Gand s'est suffisamment popularisé en ses dix-neuf années d'existence, pour qu'il soit aujourd'hui superflu d'encore le présenter au public.

L'Almanach est devenu le miroir de l'activité estudiantine belge, il garde l'histoire de nos cercles, le souvenir de nos fêtes, et, plus tard, nous aimerons sans doute, à feuilleter ces pages qui rappellent les incidents d'une si joyeuse époque de notre vie.

Cette année, un simple coup d'œil dans la table des matières, prouvera la valeur des collaborations que nous devons à la précieuse sympathie dont nous honorent nos hommes politiques les plus éminents, nos penseurs les plus pondérés, nos écrivains les plus distingués.

Monsieur Renard nous offre son portrait par le maître

aqua-fortiste W. Rohr, Monsieur Dopchie nous a composé une couverture pleine d'élégance, enfin, notre camarade Païcos a jeté à la fin de l'ouvrage, la note joyeuse de ses originales caricatures.

A tous les étudiants libéraux crient : « Merci ! »

Comité de Publication :

*Membres :*

FELIX DELPLACE,            FERNAND SERVAIS,  
JEAN. EGGEN,

*Secrétaire :*

MAURICE BERGER.

*Correspondants :*

Bruxelles : EMILE LAUDE.  
Gembloux : CHARLES FORCKEL.  
Mons : ROBERT PHILIPPOT, DEMON.

---

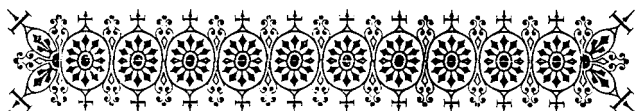
# AVIS

Par suite de la maladie de Monsieur le professeur Renard, les retouches nécessaires n'ont pu être apportées à son portrait.

Afin que nos souscripteurs ne souffrent pas plus longtemps de ce retard, l'Almanach leur est livré sans le portrait, qui leur sera envoyé ultérieurement.

**Le Comité de Publication.**





## Monsieur A. F. RENARD

**Professeur ordinaire à la faculté des sciences  
à Gand.**

Déjà célèbre par sa science, qui, depuis plus de vingt-cinq ans le plaçait au premier rang des géologues de l'époque, Monsieur Renard vit surtout l'opinion publique s'occuper de lui lorsque, le 21 mars 1901, dans un superbe mouvement de franchise, il se sépara ouvertement de l'Église Catholique.

Respectueux des opinions religieuses lorsqu'elles sont réelles et que celui qui les professe est convaincu de leur vérité, le Libéralisme Belge applaudit à l'acte de profonde honnêteté de l'abbé RENARD. A l'admiration qu'il éprouvait pour un des savants les plus illustres de notre Université se joignit une sympathie réelle pour l'homme sincère, désavouant publiquement et sans réticences les dogmes dont une étude essentiellement scientifique et consciencieuse lui avait prouvé la fausseté.

Car cette conversion fut le résultat d'une existence vouée toute entière à la recherche de la Vérité. Voici comment, dans un langage admirable, il termine la lettre dans laquelle il fait connaître les motifs de sa décision :



« Un souffle nouveau vivifie les intelligences, des idées  
« qui ont été pendant des siècles directrices des con-  
« sciences, font place à une conception large et vraie de  
« la réalité. La science marche et chacune de ses  
« conquêtes est un coup décisif porté au surnaturel. Je  
« revendique, tard sans doute, mais de toute la force de  
« ma conscience d'honnête homme, mon droit à la  
« liberté. »

Comme il le dit lui-même, ce fut assez tard que l'abbé RENARD se décida à rompre avec l'Eglise, mais sa décision n'en fut que plus mûrie. Et puis son éducation religieuse, les enseignements qu'il avait reçus dès son enfance et la profonde tendresse qu'il éprouvait pour une mère pieuse et malade, dont il ne voulut pas troubler les dernières années, ne lui permirent d'exécuter qu'après une longue et pénible hésitation un projet formé depuis bien longtemps déjà.

Né à Renaix le 28 septembre 1842, ALPHONSE RENARD étant fils de parents modestes, fut employé dès son enfance dans une fabrique de tissus. Mais un profond désir de s'instruire lui fit abandonner l'atelier pour le collège épiscopal de sa ville natale où on espérait en faire un prêtre. Il quitta Renaix à l'âge de 18 ans pour entrer dans un Collège de Jésuites. C'est là qu'il acheva ses études. On connaît l'influence puissante qu'exercent les disciples de Loyola sur les jeunes esprits qui leur sont confiés. ALPHONSE RENARD se crut appelé à la vie religieuse et entra dans la Compagnie de Jésus « à l'âge où l'imagination et le sentiment sont nos maîtres. »

Il s'occupa d'abord d'études littéraires et philosophiques, mais bientôt son esprit d'investigation le détourna de cette première voie. Il se trouvait alors à l'ancienne abbaye de Maria-Laach en Allemagne, où la nature semble avoir prodigué les phénomènes éruptifs. La vue de ces merveilles, au milieu d'une région exceptionnellement riche au point de vue minéralogique exerça une influence décisive sur l'avenir de M. RENARD. Sans travail préparatoire il entreprit tout seul l'étude des sciences minérales.

Cependant les décrets de 1872 amenèrent l'expulsion des Jésuites de l'Empire d'Allemagne. L'abbé RENARD se rendit à Louvain. C'est là que, l'année suivante, il se décida à prendre part au Concours institué par l'Académie de Belgique et qui avait pour sujet la description des roches plutoniennes de notre pays et de l'Ardenne française. Dans ce travail, auquel collabora M. de la Vallée, il introduisit l'analyse microscopique des roches et fit preuve d'une initiative et d'une persévérance admirables, récompensées par l'Académie qui, en 1874, couronna ses recherches.

Dès lors, la réputation du géologue fut établie. Elle grandit encore quand il eut fait paraître ses études sur les phyllades et le métamorphisme de la région ardennaise.

En 1877, il fut nommé Conservateur des collections minéralogiques du Musée d'Histoire naturelle de Belgique et choisi l'année suivante, par WYVILLE THOMSON pour étudier, au point de vue lithologique et géologique, les échantillons rapportés par la corvette

anglaise le « Challenger » au cours de sa mémorable croisière scientifique.

C'est vers la fin de 1891 que parut le « Rapport sur les dépôts des mers profondes » ouvrage fondamental dû à la collaboration de l'abbé RENARD et de Sir JOHN MURRAY, exposant d'une façon magistrale l'ensemble de la science océanographique et dont on a dit qu'il ouvrait une voie nouvelle et qu'il demeurera une étape dans la marche de nos connaissances sur la nature et l'allure des grands fonds océaniques.

Malgré le labeur considérable réclamé par un travail de cette importance, M. RENARD ne cesse de publier, dans les Revues scientifiques belges et étrangères, une suite de mémoires, dans lesquels il aborde les sujets les plus divers ayant trait à la constitution des îles volcaniques ; il s'occupe surtout de l'origine des roches, spécialement de celles du massif ardennais, de l'analyse des minéraux du pays, du mode de formation des phosphates de chaux, de la constitution lithologique des météorites et des poussières cosmiques, etc.

A cette ardeur dévorante pour le travail se joint chez M. RENARD un merveilleux talent d'exposition. Ses œuvres reflètent toujours et partout un esprit clair, logique et profondément scientifique. Aussi jouissent-elles d'une réputation bien méritée et les divers corps scientifiques ont-ils décerné à leur auteur les distinctions les plus flatteuses. Titulaire de la médaille d'or de la fondation Bigsby, docteur honoraire des Universités d'Edimbourg, de Bologne et de Dublin, membre des sociétés scientifiques étrangères les plus réputées, de

l'Académie Royale de Belgique, etc., M. RENARD fut chargé, en 1888, de donner à l'Université de Gand les cours de minéralogie et de géologie.

Il eut ainsi l'occasion de montrer ces nombreuses qualités qui font de lui un des professeurs les plus estimés. Dans un langage sobre mais précis, avec une méthode essentiellement scientifique, se maintenant exclusivement sur le terrain des faits, il sut communiquer à ses élèves cette vue claire de la nature, indispensable pour en scruter les lois.

Ses élèves et tous ceux qui ont compris sa lutte incessante pour la vérité, dans le domaine inattaquable de la science pure, n'ont pu s'étonner de voir se produire sa rupture avec l'Eglise catholique.

Ils y ont vu une nouvelle victoire de la Raison sur le Dogme, la conclusion logique et inévitable de la vie d'un homme, profondément honnête, qui ne recule devant rien lorsqu'il s'agit d'obéir à la voix de sa conscience.

Ils ont pu admirer aussi le calme qu'opposa ce libéré de la superstition aux injures qu'arracha à ses adversaires sa sortie de l'Eglise, suivie immédiatement de son mariage. C'est que le professeur Renard était sûr d'avoir posé l'acte d'un homme enfin éclairé en repoussant définitivement l'erreur, et sûr aussi d'avoir bien fait en manifestant, par sa rentrée dans la vie de tous, son respect pour la sainteté de la famille. Il avait, d'ailleurs, la certitude consolante que l'avenir verrait, sous son vrai jour, ce tardif et d'autant plus difficile effort de libération.

Maintenant que la tempête soulevée par l'acte d'éman-  
cipation de M. Renard s'est calmée, maintenant que  
l'universelle sympathie pour le savant épris de Vérité  
ne se traduit plus par un concours de témoignages  
publics, mais seulement par le souvenir admiratif que  
lui gardent tous les hommes justes, l'humble voix des  
« Etudiant libéraux » — ses élèves — monte jusqu'à lui,  
et lui apporte le respectueux hommage de ce livre.



# PARTIE ACADÉMIQUE



# UNIVERSITÉ DE GAND

---

## I. — Administration.

---

*Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des Ecoles spéciales* : M. J. F. VANDERLINDEN.

*Recteur pour les années 1900-1903* : M. G. VANDER MENSBRUGGE.

*Secrétaire du Conseil académique, pour l'année 1902-1903* :  
M. L. MONTIGNY.

*Collège des assesseurs, pour l'année 1902-1903* : MM. G. VANDER MENSBRUGGE ; P. THOMAS ; E. DAUGE ; F. WOLTERS, E. GILSON ; L. MONTIGNY.

*Inspecteurs des études* : MM. P. MANSION ; L. DEPERMONTIER.

*Commissaires pour les affaires de la bibliothèque* : MM. J. BIDEZ ; R. DE RIDDER ; A. DEMOULIN ; H. LÉBOUCQ.

*Receveur du Conseil académique, pour l'année 1902-1903* :  
M. A. VERSCHAFFELT.

*Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur* : M. L. HOMBRECHT.

*Conservateur général des bâtiments et du mobilier de l'Université de Gand et de l'Institut des Sciences* : M. C. VAN HAMME.

*Commis-rédacteur* : M. F. BUYTAERT.

*Appariteurs* : MM. L. WILLEMS ; J. LADON.



## II. — Personnel enseignant.

### FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

MM.

THOMAS, rue Plateau, 41.  
FREDERICQ, r. des Boutiques, 9.  
DISCAILLES, rue de Flandre, 35.  
HOFFMANN, boulev. des Hospices, 116.  
DECEULENEER, r. de la Confrérie, 5.  
PIRENNE, rue neuve Saint Pierre, 132.  
HULIN, place de l'Evêché, 3.  
VAN BIERVLIET, rue Metdepenningen, 5.  
VERCOULLIE, r. aux Draps, 21  
BLEY, rue d'Egmont, 8.

MM.

LOGEMAN, rue des Baguettes, 153.  
CUMONT, r. des Vanniers, 29.  
DE LA VALLÉE-POUSSIN, boulevard du Parc, 13.  
BIDEZ, boulev. Léopold, 59.  
VAN DER HAEGHEN, rue de la Colline, 77.  
PREUD'HOMME, rue Nassau, 4.  
ROERSCH, rue de l'Avenir, 75.  
DE VREESE, boul. du Béguinage, 95.  
VAN ORTROY, q. des Moines, 37.

### FACULTÉ DE DROIT.

MM.

VAN WETTER, bd du Jardin Zoologique, 48.  
NOSSENT, rue Haute, 23.  
DE BRABANDERE, rue neuve Saint Pierre, 80.  
DE RIDDER, chaussée de Courtrai, 77.  
MONTIGNY, rue neuve Saint Pierre, 118.  
ROLIN, rue Savaen, 11.  
E. DAUGE, rue Guinard, 18.  
DUBOIS, quai de l'Ecole, 26.

MM.

PYFFEROEN, rue du nouveau Bois, 4.  
OBRIE, rempart des Chaudronniers, 44.  
HALLEUX, rue Savaen, 56.  
G. CLAEYS, rue de l'Outre, 4, à Bruges.  
NICOLAI, ch. de Charleroi, 82, à Bruxelles.  
VANDEN BOSSCHE, r. basse, 14.  
BEATSE, rue Capouillet, 51, à Bruxelles.

FACULTÉ DES SCIENCES ET ÉCOLES  
SPÉCIALES.

MM.

VANDER MENSBRUGGHE, Coupure, 131.  
T. SWARTS, boul. de la Citadelle, 107.  
MANSION, quai des Dominicains, 6.  
PLATEAU, ch. de Courtrai, 148  
DEPERMENTIER, ch. de Courtrai, 115.  
SCHOENTJES, b<sup>d</sup> du Fort, 17.  
J. BOULVIN, b<sup>d</sup> du Fort, 18.  
MASSAU, rue Marnix, 22.  
VAN RYSELBERGHE, rue de la Sauge, 34.  
HAERENS, b<sup>d</sup> Frère-Orban, 11  
SERVAIS, Coupure, 153.  
FOULON, Coupure, 104.  
MAC LEOD, rue du Héron, 3.  
RENARD, aven. Ernestine, 14, Ixelles.  
KEELHOFF, rue Van Monckhoven, 6.  
CLOQUET, rue St Pierre, 2.  
VAN AUBEL, chauss. de Courtrai, 130.  
DUSAUSOY, chauss. de Courtrai, 107.  
F. WOLTERS, r. du Jardin, 55

MM.

DELACRE, b<sup>d</sup> du Fort, 16.  
DEMOULIN, r. du Bas-Poldre, 20.  
VANDERLINDEN, Cour du Prince, 27.  
FAGNART, rue Nieuwpoort, 9.  
DELAROYÈRE, rue de la Concorde, 61.  
F. SWARTS, boul. du Jardin Zoologique, 46.  
FLAMACHE, square Gutenberg 16, Bruxelles.  
MERTEN, rue digue de Brabant, 83.  
VANDEYVER, b<sup>d</sup> de la Citadelle, 63.  
BRÉDA, rue de l'Eglise, 32, Koekelberg.  
COLARD, r. Philippe de Champagne, 12, Bruxelles.  
STÖBER, b<sup>d</sup> Leopold, 45.  
STEENACKERS, Scheut - Bruxelles, ch. de Ninove.  
TAITSCH, r. de Bom, 72, Anvers.  
DE BRUYNE, b<sup>d</sup> du Fort, 19.  
STEELE, b<sup>d</sup> de Bruxelles, 12.

---

FACULTÉ DE MÉDECINE.

MM.

BODDAERT, Coupure, 46.  
DENEFFE, r. de la Station, 64  
VAN CAUWENBERGHE, nouvelle  
rue du Casino, 5.  
LEBOUCQ, Coupure, 145.  
DE COCK, pl. St Bavon, 12.  
VERSTRAETEN, pl. Van Arte-  
velde, 16.  
VAN ERMENGEM, chauss. de  
Courtrai, 137.

MM.

EEMAN, quai des Récollets, 8  
LAHOUSSE, Coupure, 27.  
HEYMANS, bd des Hospices, 7.  
GILSON, bd du Château, 501.  
VAN DUYSE, rue basse des  
Champs, 65.  
VAN IMSCHOOT, rue de la Mon-  
naie, 3.  
VANDER STRICHT, marché au  
Lin, 11.

*Administrateur-inspecteur honoraire de l'Université de Gand :*

M. G. WOLTERS, inspecteur général des ponts et chaussées,  
rue de l'Avenir, 21.

*Professeurs émérites :*

MM.

DUGNIOLLE, Coupure, 45.  
VAN BAMBEKE, r. Haute, 7.

MM.

CALLIER, ch. de Courtrai, 96.  
WOLTERS, r. de l'Avenir, 21.

*Professeur émérite de l'Ecole du génie civil ;*

M. ROTTIER, rue des Baguettes, 54.

*Répétiteurs :*

MM.

H. VAN HYFTE, bd du Fort, 10  
E. MORTIER, quai des Agus-  
tins, 1.  
A. CLAEYS, rue Mertens, 38,  
à Mont-St-Amand.  
G. DE VOLDERE, boulev. du  
Parc, 25.

MM.

C. WASTEELS, rue d'Akker-  
gem, 17.  
G. VAN ENGELEN, r. courte  
du Jour, 16.  
D. VAN HOVE, r. des Carmes,  
1, à Bruges.  
A. VAN DEN BERGHE, bd des  
Hospices, 9.

*Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'Ecole du génie civil  
comme maîtres de topographie.*

- MM. F. CRULS, boulevard de l'Horticulture, 8.  
D. TOEFFAERT, anc. chem. de Bruxelles, à Gentbrugge  
E. SIMONIS, rue de l'Ecole, 100.

*Maîtres de dessin :*

- MM. J. DE WAELE, boulevard de la Citadelle, 59.  
E. MORTIER, quai des Augustins, 1.

---

**III. — Renseignements divers.**

---

Par arrêté ministériel du 5 novembre 1901, M. MONTIGNY, professeur à la faculté de droit, a été nommé membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur en remplacement de feu M. le professeur d'HONDR.

Par arrêté royal du 7 novembre et par celui du 10 décembre 1901, M. WOLTERS a été, sur sa demande, déclaré émérite. Ses fonctions ont été conférées à M. J. VANDERLINDEN, ingénieur en chef des ponts et chaussées avec rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences.

Par arrêtés royaux du 16 novembre 1901, les cours de géographie botanique ethnographique et zoologique, géographie coloniale et mathématique, nouvellement créés de la licence en géographie, ont été attribués à M. C. DE BRUYNE, chargé de cours à la faculté des sciences; M. VAN ORTOY, chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres, et M. VAN DE VYVER, docteur en sciences physiques et mathématiques, répétiteur à l'Ecole du génie civil.

Par arrêté royal du 30 novembre 1901, M. O. STEELS, ingénieur de 2<sup>e</sup> classe aux télégraphes, a été placé dans la 3<sup>e</sup> catégorie de la section de disponibilité du personnel de cette administration et mis à la disposition du département de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

Par arrêté royal du 30 novembre 1901, M. l'ingénieur COLARD est déchargé de ses cours d'électricité aux Ecoles du génie civil et des arts et manufactures. M. STEELS le remplacera.

Par dépêche ministérielle du 23 décembre 1901, M. le professeur MONTIGNY et M. BEATSE, chargé de cours, ont été désignés pour continuer respectivement jusqu'à la fin de l'année académique 1901-1902 le cours d'Eléments de l'organisation judiciaire de la compétence et de la procédure civile, et celui du droit libre en remplacement de M. SÉRÉSIA.

Par arrêté ministériel du 8 janvier 1902, M. DE COCK, professeur ordinaire à la faculté de médecine, est nommé directeur du cabinet d'instruments de chirurgie, en remplacement de M. SOUPART.

Par arrêté royal du 26 mars 1902, MM. DUBOIS et PYFFEROEN, professeurs extraordinaires à la faculté de droit et M. VAN IMSCHOOT, professeur à la faculté de médecine, ont été promus à l'ordinariat. De même MM. DE COCK et VAN IMSCHOOT succèdent à feu M. BOUQUÉ; M. DE COCK au cours de pathologie chirurgicale, et M. VAN IMSCHOOT au cours de pathologie générale.

Par arrêté royal du 31 mars 1902, M. FRÉDÉRIC-WOLTERS, ingénieur de 1<sup>re</sup> classe des ponts et chaussées, professeur à la faculté des sciences, a été promu au grade d'ingénieur principal de 2<sup>e</sup> classe.

Par dépêche ministérielle du 24 avril 1902, M. PIRENNE, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, a été chargé de faire, à titre provisoire et jusqu'à la fin de l'année académique 1901-1902, le cours d'institution des temps modernes, délaissé par feu M. MOTTE.

Par arrêté royal du 15 juillet 1902, M. MONTIGNY a été nommé secrétaire du conseil académique pour l'année 1902-1903.

Par arrêté royal du 28 juillet 1902, M. MANSION, professeur ordinaire à la faculté des sciences, a été, sur sa demande, déchargé du cours de calcul intégral (2<sup>e</sup> partie) et éléments du calcul des variations et du calcul des différences. Ce cours a été conféré à M. DEMOULIN, professeur extraordinaire à la faculté des sciences, qui conserve, d'ailleurs, ses autres attributions.

Aux termes des deux arrêtés royaux, en date du 3 octobre 1902, M. J. BINÈZ, docteur en philosophie et lettres, docteur en droit, docteur spécial en philologie classique, chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres a été promu au grade de professeur extraordinaire. M. H. VAN HOUTTE, docteur en philosophie et lettres a été chargé de faire, dans la même faculté, tous les cours délaissés par feu M. MOTTE.

#### DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES.

Par décision de l'Académie des Sciences de Paris, le prix Plumey a été décerné à M. BOULVIN, pour l'ensemble de ses travaux relatifs à l'enseignement.

La classe des lettres de l'Académie Royale de Belgique a décerné le prix de Keyn (mille francs) à M. PAUL THOMAS pour son manuscrit intitulé : « Morceaux choisis de prosa-

teurs latins du moyen-âge et des temps modernes », publiés avec des notices et des notes.

M. BIDEZ a été appelé à collaborer à l'édition scientifique des œuvres des écrivains grecs chrétiens, publiée par l'Académie de Berlin.

M. MANSION a été nommé directeur de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique pour 1903.

M. ROLIN a été élu membre correspondant de la classe des lettres de la même Académie.

M. OBRIE a été nommé directeur de l'Académie royale flamande pour 1903.

M. G. DE VREESE, membre correspondant de l'Académie flamande a été élu membre effectif de la même Académie.

#### DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

Par arrêté royal du 16 novembre 1901, M. FLAMACHÉ, inspecteur-directeur de l'Administration des chemins de fer, chargé de cours, a été nommé officier de l'Ordre de Léopold.

Par arrêtés royaux des 10 et 25 avril 1902, la croix de 1<sup>re</sup> classe a été décernée à M. MANSION et la médaille de 1<sup>re</sup> classe à MM. BLEY et DE CEULENEER.

#### POPULATION

Le nombre d'élèves inscrits au rôle est de 805. Ce nombre présente une différence de 3 en plus avec celui de l'an dernier.

Il y a pour toutes les facultés 240 inscriptions nouvelles.

---

# UNIVERSITÉ DE GAND

---

## FACULTÉ DE MÉDECINE

---

### FONDATIIONS DE PRIX

---

#### I. — Prix Boddaert.

M. RICHARD BODDAERT, professeur ordinaire à la faculté de médecine, a fait donation à l'État belge d'un capital nominal de 4,000 francs, consistant en quatre titres de rente belge 3 p. c., à charge de fonder, à l'aide du revenu fourni par ce capital, un prix qui sera décerné tous les trois ans, par la faculté de médecine, à un étudiant de cette faculté, auteur des meilleurs travaux publiés pendant la période triennale.

#### II. — Prix Soupart.

M. F. SOUPART, en son vivant professeur émérite de la faculté de médecine, a laissé à l'État belge un capital de 5,000 francs, à charge de fonder, à l'aide du revenu fourni par ce capital, un prix triennal en faveur des élèves de cette faculté et des anciens élèves promus au doctorat par la même faculté depuis deux ans au plus. Ce prix sera décerné à l'auteur du meilleur mémoire traitant de la



chirurgie. A titres égaux, les travaux apportant une amélioration aux modes opératoires et de pansement seront préférés.

### III. — Prix Deneffe.

M. V. DENEFFE, professeur ordinaire à la faculté de médecine, a fait donation à l'État belge d'un capital nominal de 5,000 francs, consistant en titres de rente belge 3 p. c., à charge de fonder, à l'aide du revenu fourni par ce capital, un prix d'ophtalmologie ou de médecine opératoire, à décerner tous les trois ans et de façon alternative, par la faculté de médecine, à celui de ses anciens élèves lauréat d'un concours organisé par elle.



A LA MÉMOIRE  
DE  
M. BURGGRAEVE

Professeur émérite à la Faculté de médecine,  
Officier de l'Ordre de Léopold,  
Membre d'honneur de l'Académie de Médecine,

né à Gand, le 8 octobre 1806 et y décédé  
le 10 janvier 1902.

A LA MÉMOIRE  
DE  
M. ADHÉMAR-FRANÇOIS MOTTE

Professeur ordinaire à la Faculté de philosophie et  
lettres,

Chevalier de l'Ordre de Léopold,

Chevalier de la Légion d'Honneur,

Chevalier de l'Ordre Orange-Nassau,

Décoré de 3<sup>e</sup> classe de la Couronne de Prusse,

né à Namur, le 20 décembre 1842, décédé à  
Gand, le 17 mars 1902.

A LA MÉMOIRE  
DE  
M. ALBERT BODDAERT

Docteur en sciences naturelles,  
Docteur en médecine,  
Ancien assistant à la Clinique interne,  
Chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie,  
né à Gand le 12 septembre 1867,  
y décédé le 12 mars 1902.

# UNION DES ANCIENS ÉTUDIANTS

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

*Fondée le 3 février 1878.*

Le but de cette société est de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité et de solidarité, et de contribuer, dans la mesure de ses moyens, à la prospérité de notre Université.

Grâce à sa situation florissante, elle a créé un grand nombre de bourses universitaires.

Nous ne saurions trop engager les camarades qui sortent de notre Université à s'inscrire comme membres de l'Union des Anciens, à laquelle la Société Générale s'est d'ailleurs affiliée.

La cotisation annuelle est fixée à 5 francs au moins.

Le comité pourra admettre comme membres protecteurs tous ceux qui, alors qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'Université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

*Composition du comité pour l'année 1902-1903 :*

MM. O. VAN WETTER, professeur à l'Université de Gand, *président*.

L. DEPERMENTIER, inspecteur des études aux écoles spéciales annexées à l'Université de Gand, et H. VAN MAELE, conseiller à la Cour d'appel de Gand, *vice-présidents*.

H. LEBOUÇQ, professeur à l'Université, *secrétaire*.

H. BODDAERT, avocat près la Cour, *secrétaire adjoint*

MM. O. DE MEULENAERE, président à la Cour d'appel; O. AMELOT, notaire; E. FIERENS, avoué près la Cour d'appel; A. MECHELYNCK, avocat près la Cour d'appel; E. DEVAUX, docteur en médecine, à Dixmude; I. RONSSE, docteur en médecine, à Gand; O. VANDERSTRICHT, professeur à l'Université de Gand; DE BERSAQUES, docteur en médecine; J. BOULVIN, professeur à l'Université de Gand; SIMONIS, conducteur de 1<sup>re</sup> classe des ponts et chaussées; SARTON, ingénieur en chef des chemins de fer de l'Etat; VAN ENGELEN, répétiteur à l'Université de Gand, *membres.*



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE  
DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

---

ANNÉE ACADÉMIQUE 1902-1903

---

COMMISSION :

MM.  
WALIN, G., *président*.  
DOORME, J., *vice-président*.  
SERVAIS, F., *secrétaire*.  
WILLAME, P., *trésorier*.  
DUCLOS, G., *secrétaire adjoint*.  
KÉON, R., *trésorier adjoint*.  
ROQUE DE PINHO, A., *bibliothécaire*.  
BERGER, M., *bibliothécaire adjoint*,  
MARTIN, R., *porte-drapeau*.  
COLLIGNON, C.,  
DJODJONOFF,  
HEBBELYNCK, A. } *commissaires*.  
LEQUEUX, E. }

LISTE DES MEMBRES

I. MEMBRES D'HONNEUR

MM.  
Biddaer, E., ingénieur.  
Beyaert, P., ingénieur.

MM.  
Bolle, H., avocat.  
Bruneel, L., ingénieur.

MM.

Callier, A., prof. à l'Univ.  
Carmen, L., lieut. d'art.  
Claus, A., médecin.  
Crombé, A., avocat.  
De Geynst, M., ingénieur.  
Delepaulle, H., ingénieur.  
De Paepe, conseiller hono-  
raire Cour de cassation.  
Discailles, E., prof. à l'Univ.  
Dupureux, A., médecin.  
Falmagne, E., ingénieur.  
Février, E., ingénieur.  
Ficaja, étudiant, Paris.  
Gaspard, J., ingénieur.  
Gevaert, H., industriel.  
Heyvaert, avocat.  
Lamborelle, P., médecin.

MM.

Lancosme, étudiant, Paris.  
Limbourg, G., ingénieur.  
Marinus, E., ingénieur.  
Montfort, artiste lyrique.  
Neelemans, L., médecin.  
Pineur, O., ingénieur.  
Poissonnier, A., médecin.  
Réveillaud, ancien prés. de  
l'Association de Paris.  
Ruwet, M., chef de station.  
Soum, M., artiste lyrique.  
Suctens, V., ingénieur.  
Thooris, A., avocat.  
Van Wetter, P., prof. à l'Un.  
Waxweiler, E., ingénieur.  
Willequet, avocat, ancien re-  
présentant.

---

II. — MEMBRES HONORAIRES

MM.

Adam, A., ingénieur.  
Adam, L., médecin.  
Aelterman, C., ingénieur.  
Albo.  
André, E., ingénieur.  
Anglade, D.  
Arøndt, P., médecin.  
Balieux, E.  
Balieux, H.  
Baloux, E.

MM.

Baré, F., avocat.  
Bauters, B.  
Bayens, E., négociant.  
Behaeghel, Th., médecin.  
Bedinghaus, E.  
Begaux, V., ingénieur.  
Beyaert, ingénieur.  
Beyaert, G., ingénieur.  
Billiard, ingénieur.  
Biot, Ach., ingénieur.



MM.

Boddaert, H., avocat.  
Boddaert, E., médecin.  
Boddaert, M., avocat.  
Boen, E., médecin.  
Bracq, ingénieur.  
Braun, E.  
Bultot, J.  
Burgraeve, P., avocat.  
Buysen, pharmacien.  
Byl, A.  
Cambier, S.  
Cambier, G.  
Carbannelle, L., avocat.  
Carpentier, V., ingénieur.  
Choquet, E., ingénieur.  
Christophe, G., avocat.  
Colot, G., ingénieur.  
Conard, J., ingénieur.  
Coolen, avocat.  
Cottignies, R., brasseur.  
Coune, G., ingénieur.  
Courtois, A., conducteur des  
ponts et chaussées.  
Crombez.  
Crusener, avocat.  
de Baere, J.  
De Blicq, ingénieur  
De Block, médecin.  
De Cavel, O.  
De Clercq, C.  
De Cock, J.-B., cand.-not.  
De Coninck, O., ingénieur.

MM.

De Cosseaux, avocat.  
De Croly, médecin.  
De Decker, J.  
De Thieu, ingénieur.  
De Heem, ing. en chef,  
direct. des ponts et chauss.  
De Heem, F., avocat.  
De Heem, P., ingénieur.  
De Keghel.  
De Keulenaere, A., cand. not.  
De Lanotte, G., pharmacien.  
De Lattre, J., ingénieur.  
De Mars, médecin.  
De Meulemeester, A., avoc.  
Derbeaudenghien, A.  
De Ridder, C., ingénieur.  
De Ridder, J., avocat.  
De Rudder, O., avocat.  
De Saegher, R., avocat.  
De Schryver, C., avocat.  
Deschins, F., pharmacien.  
De Vigne, F., ingénieur.  
De Waele, L., ingénieur.  
De Waele, H., ingénieur.  
Deuninck, A., avocat.  
De Weirtd, O., cand. not.  
D'Hollander, E., avocat.  
Doignies, A.  
Dryepontd, C., pharmacien.  
Duez, G.  
Du Bois, A.  
Dumont, P., ingénieur.

MM.

Dumortier.  
Dupont, L., ingénieur.  
Ephremidi, A.  
Eleutheriade, J.-C.  
Everaert, E., avocat.  
Faber, E., avocat.  
Fanard, F., conducteur des  
ponts et chaussées.  
Fontaine, J., avocat.  
Fontaine, L., avocat.  
Frings.  
Fris, V., professeur.  
Frison, J., cand.-notaire.  
Ganshof, A., avocat.  
Gevaert, C., médecin.  
Gilbert, R., ingénieur.  
Goemaere, G., avocat.  
Gongora, V., ingénieur.  
Hallet, L., avocat.  
Hambursin, F., lieutenant.  
Hannikenne, G., ingénieur.  
Haenecour, R., ingénieur.  
Hapiot, avocat.  
Heine, G., ingénieur.  
Heyse, L., avocat.  
Houtsaegher, L.  
Ide, F.  
Jacques, ingénieur.  
Janssens, E., médecin.  
Jouret, E., avocat.  
Jouret, brasseur.  
Kinart, F., ingénieur.

MM.

Kremer, H., ingénieur.  
Lambert, G.  
Lamborelle, A., médecin.  
Lampens, G., avocat.  
Laurent, J., avocat.  
Leblanc, E., ingénieur.  
Lescrinier.  
Le Preux, J., cand.-notaire  
Lippens, M., avocat.  
Liefmans, C., avocat.  
Lorent, H., professeur.  
Lossent, Jossé.  
Macq, ingénieur.  
Maistriau, V., avocat.  
Marichal, O., médecin.  
Marquet, F., avocat.  
Masquelier, L., ingénieur.  
Menten, C., ingénieur.  
Merget, N., conducteur des  
ponts et chaussées.  
Mertens, B., ingénieur.  
Molitor, A., médecin.  
Mombel, G., ingénieur.  
Mülhen, M., ingénieur.  
Neelemans, J., ingénieur.  
Noël, Ch., médecin.  
Nonne, H., ingénieur.  
Notebaert, notaire.  
Oungre, L., professeur.  
Pauloff, S.  
Pede, O.  
Pennart, M.

MM.

Penneman, médecin.  
Philippart, M., médecin.  
Poll, J., juge.  
Poll, M., avocat.  
Ramlot, ingénieur.  
Ragenu.  
Roland, V.  
Reychler, C.  
Ronsse, A., médecin.  
Ronsse, Ch., médecin.  
Ronsse, I., médecin.  
Ronsse, A., ingénieur.  
Ruysen, pharmacien.  
Saffre, G., ingénieur.  
Sapin, E.  
Sabbe, professeur.  
Saroléa, J., ingénieur.  
Schoenfeld, médecin.  
Seriacop, médecin.  
Sinave, L., ingénieur.  
Snoeck, J., médecin.  
Stadler, ingénieur.  
Stas, J., médecin  
Stas, O., candidat-notaire.  
Steels, O.  
Steenhauter.  
Story, A., avocat.  
Symays, M.  
Tedesco, J., avocat.  
Teirlinck, L.  
Teirlinck, G.  
Thiers, G., cand.-not.

MM.

Thiry, C.  
Thooris, P., médecin.  
Thyon, C.  
Toen, A., médecin.  
Tontlinger, conducteur des  
ponts et chaussées.  
Trillé, A., pharmacien.  
Van Cauwenberghe.  
Van Damme, A., ingénieur.  
Vande Merghel, J., candid.-  
notaire.  
Van Eerenbrugh, ingénieur.  
Vanden Bogaerde, A.  
Vander Meersch, P.  
Vander Ougstraeten, A., av<sup>t</sup>  
Vander Stegen, A., ingén.  
Vander Stegen, G., ingén.  
Vander Stricht, O., médecin.  
Vandevelde, A., assist<sup>t</sup> à l'Un.  
Vandevelde, G., avocat.  
Vandevelde, D., médecin.  
Van Dooren, G., avocat.  
Van Engelen, G., ingénieur.  
Van Graeve, H., avocat.  
Van Hove.  
Van Houtte, cand. not.  
Van Impe, avocat.  
Van Overschelde, J.  
Van Sielegheem, W., avocat.  
Van Schoote, E., cand.-not.  
Van Volsom, E., ingénieur.  
Varlez, L., avocat.

MM.	MM.
Varlez, P., avocat.	Versavel, industriel.
Verdeyen, Ch., ingénieur.	Votquenne, ingénieur.
Verdeyen, J., ingénieur.	Walton, F., avocat.
Verbeke, J., avocat.	Würth, G., avocat.

MEMBRES EFFECTIFS :

MM.	MM.
Angenot, A., av. des Arts, 27.	Claes, E., rue de Brabant, 15.
Becker, G., place de la Calandre, 7.	Civatti-Keil, r. du Roger, 113.
Begaux, E., rue du Cornet de Poste, 3.	Colinet, J., r. de Flandre, 35.
Berger, M., rue Arnold, 4.	Collignon, C., r. Guillaume-Tell, 27.
Bernard, R., rue de Brabant, 20.	Coppée, J., r. aux Vaches, 19.
Biver, rue Vieil Escaut.	Corbusier, E., place de la Calandre, 7.
Boddaert, F., r. des Baguettes, 141.	Crehai, M., rue Guillaume-Tell, 38.
Bousin, G., rue Courte des Violettes, 21.	Creunenberge, ch. de Courtrai, 1.
Buchin, Gand	Crespin, G., r. des Baguettes, 10.
Callebaut, L., r. Th. Martens, 25, Alost.	Daloze, b <sup>d</sup> St Lievin, 34.
Capel, F., r. de l'Agneau, 20.	Dauge A., r. des Baguettes, 18.
Carbonelle, rue du Jardin, 3.	de Backer, boulev. du Gazomètre, 12.
Cassimatis, rue de Nassau, 8.	De Beil, R., boulevard de la Citadelle, 125.
Cavenaille, boul. de la Citadelle, 21.	Debielle, Gand.
	De Block, P., rue de la Vigne, 14.

- | MM.  | MM.   |
|--|---|
| Declercq, R., boulevard de l'Horticulture, 2.      | Discry, A., Coupure, 53.                      |
| De Decker, A., rue Viel Escaut.                    | Djodjonoff, boulev. de l'Horticulture, 6.     |
| De Geef, J., rue Petite Boucherie, 8.              | D'Oliveira, r. Van Hulthem, 36.               |
| de Kerkove de Denterghem, rue Digue de Brabant, 3. | Doorme, J., r. du Mouton. 22.                 |
| Delplace, F., rue Rogier, 113                      | Duclos, G., r. Van Hulthem, 36.               |
| de Leeuw, b <sup>d</sup> Citadelle, 4.             | Duvivier, J., rue des Foulons, 18.            |
| Denispelaer, rue de la Pacification, 9.            | Drory, boul. Lousbergs, 73.                   |
| Deny, G., r. St Jacques, 19.                       | Engels, Gand.                                 |
| Descamps, H., b <sup>d</sup> Léopold, 31.          | Eggen, rue Guinard, 20.                       |
| de Rockere, A., r. St Lievin, 38.                  | Ernst, E., r. de l'Agneau, 14.                |
| Detry, R., r. des Foulons, 18.                     | Faure, W., r. des Baguettes.                  |
| Devaux, Gand.                                      | Feys, C., r. Van Hulthem, 5.                  |
| Devallée, pl. Van Artevelde, 20.                   | Feys, P., r. Van Hulthem, 5.                  |
| Devreze, Gand.                                     | Fougnies, A., rue de l'Ecole Normale, 1.      |
| De Waele, E., b <sup>d</sup> Citadelle, 59.        | Fontaine, R., q. aux Moines, 53.              |
| De Werpe, R., r. Belle Vue, 106.                   | François, W., r. de l'Agneau.                 |
| De Wier, G., r. Conscience, 7.                     | François, G., b <sup>d</sup> St-Liévin, 6.    |
| de Wolf, F., r. Marie, 64.                         | Frankel, L., rue Plateau, 3.                  |
| De Wulf, rue d'Egmont, 6.                          | Freyman, b <sup>d</sup> de la Citadelle, 110. |
| Diaut, M., rue longue Monnaie, 32.                 | Galle, A., hôtel des Flandres, Alost.         |
| Dickman, E., r. de l'Omelette, 7.                  | Glaudot, P., b <sup>d</sup> du Château, 5.    |

- MM.
- Gobbe, O., r. de Flandre, 47.  
Grange, F., Coupure, 49.  
Gripari, rue de Flandre.
- Haillez, G., Coupure, 239.  
Hamerlynck, I., Cour du Prince.  
Hargot, G., rue Marnix, 7.  
Hebbelynck, J., Vieux Rempart, 30.  
Hebbelynck, A., Vieux Rempart, 30.  
Henry, D., Gand.  
Heynderyckx, A., rue Plateau, 6.  
Hiard, P., rue du Pont-Madou, 9.  
Hiroux, L., place Laurent.  
Hoffman, O., boul<sup>d</sup> des Hospices, 116.  
Houzé, F., rue d'Ypres.  
Hye, M., ch. de Courtrai, 18.  
Jansen, F., r. du Hainaut, 21.  
Jouret, E., r. Conscience, 11.  
Jungel, Gand.
- Keon, R., rempart des Chaudronniers, 46.
- Lassalle, M., r. de l'Omelette,<sup>7</sup>  
Laureiro, A., r. Plateau, 5.  
Leboucq, G., Coupure.
- MM.
- Lefevre, J., r. Conscience, 9.  
Lemaire, A., Coupure, 49.  
Le Mye, M., Rempart de la Biloque, 306.
- Lequeux, E., rue de la Concorde, 59.  
Lessliers, E., rue des Baguettes, 145.  
Lestarquit, H., r. d. Femmes St Pierre, 53.  
Lippens, E., q. aux Blés, 13.  
Ludwig, marché aux Grains.  
Lurkin, rue Willems, 2.
- Malbrun, r. de la Biloque, 2.  
Maes, J. bd Zoologique, 68.  
Martinez, bd du Parc, 28.  
Martin, R., bd St Liévin, 34.  
Massau, L., pl. Calandre, 7.  
Matthieu, A., r. Savaen, 55.  
May, A., rue du Cornet du Poste, 104.  
Meyskens, r. Jan-Frans Willems, 9.  
Mees, J., bd du Béguinage.  
Michez, pl. de la Calandre, 7.  
Montulet, G., r. Bernard, 22.  
Monard, rue Conscience, 9.  
Montigny, L., rue neuve St Pierre, 118.  
Mouzin, C., bd St Liévin, 8.  
Neirynecks, R., Coupure, 2.

- | MM.                                  | MM-                                |
|--------------------------------------|------------------------------------|
| Noé, E., r. du Pont Madou, 9.        | Roque de Pinho, An., rue de        |
| Nolf, J., r. Traversière, 12.        | Flandre, 50.                       |
| Notte, L., r. Belgrade, 92.          | Roque de Pinho, J., rue de         |
|                                      | Flandre, 50.                       |
| <b>Ohrem, A., r. de Flandre, 50.</b> |                                    |
|                                      | Sainderichin, A., r. Plateau, 3.   |
| <b>Paléologue, r. de l'Agneau,</b>   | Sabry, M., r. Rogier, 117.         |
| 21.                                  | Sanjurgo, r. des Foulons, 38.      |
| Patési, J., r. de Brabant, 56.       | Sérésia, Ad., rue des Fou-         |
| Paton, J., Pêcherie, 36.             | lons, 21.                          |
| Paté, F., rue Willems, 9.            | Sérésia, Al., rue des Fou-         |
| Peeters, G., ch. d'Otterghem.        | lons, 21.                          |
| Perange, Gand.                       | Servais, F., r. Plateau, 23.       |
| Pieters, Gand.                       | Servais, J., r. d. Baguettes, 10.  |
| Pirare, Gand.                        | Schoentjes, L., bd du Fort.        |
| Pire, E., r. du Bac, 12.             | Simon, rue Savaen, 56.             |
| Pons, O., r. de la Station, 7.       | Snoeck, L., rue neuve St           |
| Pourbaix, E., pl. Calandre, 7.       | Jacques, 38.                       |
| Prevost, V., r. Van Hulthem,         | Sottiaux, A., r. Plateau, 23.      |
| 16.                                  | Standaert, R., r. Fiévé, 11.       |
|                                      | <b>Teirlinck, rue des 12 Cham-</b> |
| <b>Regnart, F., r. du Miroir, 2.</b> | <b>bres, 64.</b>                   |
| Regnart, P., rue longue du           |                                    |
| Verger, 23.                          | Urbach, place Laurent.             |
| Rigidiotti, rue digue de Bra-        |                                    |
| bant, 8.                             | Van Cauwenberghe, nouvel           |
| Rinskopf, A., av. St Jean, 20.       | rue du Casino.                     |
| Rivière, J., pl. d'Armes, 30.        | Van den Haute, rue de la           |
| Ronce, A., Pêcherie.                 | Grue, 99.                          |
| Roussel, R., Coupure, 109.           | Vandevelde, G., rue de             |
| Roque de Pinho, Al., rue de          | l'Agneau, 14.                      |
| Flandre, 50.                         | Van Dimeghem, J., r. Haute, 1.     |

MM.

Van Damme, G., r. Marnix.  
Van de Briel, r. Nassau, 25.  
Van den Abeele, r.d.Château.  
Van den Stricht, Gand.  
Van der Stegen, qu. aux Blés.  
Van der Stuyft, ch. d'Hundelgem, 32.  
Van der Kerckoven, place Calandre.  
Van der Haeghen, rue de la Colline.  
Van Heddeghem, C., r. Mertens, 79.  
Van Hemelryck, r. Bernard, 22  
Van Hool, Gand.  
Van Wetter, L., bd Zoologique, 48.  
Van Wetter, P., bd Zoologique, 48.

MM.

Van Wetter, R., bd Zoologique, 48.  
Van Waesberghe, rue Guillaume-Tell.  
Vasconcellos, av. des Arts, 28.  
Verbrugge, rue Marnix, 30.  
Verstraeten, V., r. Van Hulthem, 55.  
Vercouillie, J., r. aux Draps, 21.  
Walin, G., Coupure, 28.  
Wellens, E., r. Plateau, 89.  
Wiliame, P., rue Ecole Normale, 4.  
Wulleman, A., r. de la Concorde, 28.  
Wouters, P., r. Pain perdu.

---



# CERCLES UNIVERSITAIRES FÉDÉRÉS

---

## I. Maison des Étudiants.

Les efforts admirables qu'ont faits, dans ces derniers temps, les Etudiants de Bruxelles et de Liège, à seule fin d'avoir, eux aussi, une maison, prouvent, une fois de plus, que cette institution répond bien à une nécessité de la vie estudiantine.

Sous l'administration du camarade SÉRÉSIA, notre Maison a pris un nouvel essor. Les Etudiants qui, par le passé, se désintéressaient plus ou moins de l'œuvre qui avait coûté tant de généreux sacrifices à nos aînés, sont accourus en foule cette année. Chaque soir, bon nombre se retrouvent au local, dans notre nouvelle maison, vrai temple de la fraternité et de la gaité la plus franche.

C'est au maintien de cette œuvre des Etudiants Libéraux, œuvre presque sociale, en ces temps où l'homme isolé n'est rien, où l'effort individuel est impuissant, et où on a senti le besoin d'agglomérer tous les efforts individuels en un effort collectif, que tous nous devons nous consacrer.

Nous devons nous instituer fièrement en garde d'honneur chargée de la défendre, de propager et de continuer sa tradition dans le monde estudiantin.

Nous devons la considérer : comme le symbole de nos idées. C'est là, dans le monde universitaire, que l'on respire

l'atmosphère vraiment libérale, que l'on retrouve la tradition et l'esprit de l'Étudiant, tels que nous les connaissons par nos aînés et tels que nous les transmettrons à nos successeurs.

Une active propagande donc, Camarades, pour la Maison des Étudiants ; que de nombreux adeptes renforcent encore nos rangs.

Administrateur pour 1903 : LEQUEUX, E.

---

## II. Fédération des étudiants libéraux.

Son activité n'a pas été bien considérable durant l'année académique qui vient de s'écouler.

Sous l'intelligente présidence du camarade BILLIARD, elle s'est bornée, en effet, à veiller à la bonne administration de la maison. Pendant tout un mois, son comité, et tout particulièrement le camarade BOLLE, a été sur la brèche et, par son activité et sa diplomatie, est parvenu à surmonter des difficultés des plus nombreuses et à nous doter de la belle Maison d'Étudiants que nous possédons à présent. Il reste encore assurément certains détails d'organisations à régler ; il reste à délimiter d'une façon précise les attributions de la Générale et de la Fédération. C'est à nous, que bientôt s'imposera la résolution de ces questions.

Président pour l'année 1902-1903 : FÉLIX DELPLACE.

---

# STATUTS

## DE LA FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

---

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Il est constitué entre les sociétés universitaires libérales de l'Université de Gand une Fédération, sous le nom de *Fédération des Etudiants libéraux* de l'Université de Gand.

ART. 2. — Elle a pour but :

a) de centraliser l'organisation des divers cercles universitaires libéraux;

b) de représenter officiellement le corps universitaire libéral en toutes circonstances, et spécialement de créer et d'entretenir des relations fraternelles avec les Etudiants libéraux des Universités belges et étrangères;

c) de veiller à la garde du drapeau du corps des Etudiants libéraux de Gand.

ART. 3. — Pour qu'un cercle soit admis à faire partie de la Fédération, il doit renfermer dans ses statuts ou son règlement une disposition affirmant nettement le caractère libéral de ses tendances et accepter les stipulations des divers articles des présents statuts.

ART. 4. — L'assemblée générale des membres de la Fédération est souveraine dans la limite de ses statuts et règlement.

---

## RÈGLEMENT

---

### A. — *Centralisation de l'Organisation universitaire libérale.*

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Toute invitation, acte officiel, avis, communication, etc. émanant de l'un des cercles affiliés porteront en titre la désignation : « Fédération des étudiants libéraux de l'Université de Gand » en français ou en flamand, suivi du nom du cercle affilié.

ART. 2. — La Fédération est tenue de répandre, parmi les étudiants notamment à l'ouverture de chaque année académique, par voie de brochure ou de publication quelconque, un aperçu de l'organisation universitaire libérale, caractérisant l'ensemble de celle-ci ainsi que le but et les tendances de chaque cercle affilié.

### B. — *Représentation officielle du Corps des Étudiants Libéraux.*

ART. 3. — La commission de la Fédération est tenue de convoquer en temps utile le corps des étudiants libéraux, à l'effet de délibérer sur toute invitation ou communication intéressant celui-ci.

ART. 4. — Elle est chargée de répondre aux invitations et communications quelconques adressées à l'ensemble des étudiants libéraux, ou de lancer celles qui émanent de ce corps; elle doit également veiller à la représentation

effective du corps dans toutes circonstances où il convient que celui-ci figure officiellement.

ART. 5. — A l'exception des cas mentionnés à l'art. 9, l'assemblée générale des membres de la Fédération a seule pouvoir pour déterminer les circonstances où celle-ci doit être représentée.

ART. 6. — Tout cercle fédéré est tenu de transmettre immédiatement au Comité de la Fédération toute invitation ou communication de nature à intéresser le corps des étudiants libéraux et qui lui aurait été erronément adressée.

### C. — *Garde du Drapeau.*

ART. 7. — Chaque année l'assemblée générale de la Fédération élit un porte-drapeau, lequel fera partie du Comité fédéral avec voix consultative.

ART. 8. — Le drapeau ne pourra figurer qu'aux manifestations intéressant toutes les sociétés fédérées; l'usage du drapeau ne pourra en aucun cas être accordé à une société ou à un groupe quelconque d'étudiants.

ART. 9. — A l'exception des cérémonies d'enterrement d'un professeur de l'Université ou d'un membre de la Fédération, l'assemblée générale détermine seule les circonstances comportant la présence du drapeau.

ART. 10. — Le drapeau ne pourra franchir sous aucun prétexte le seuil d'un temple d'un culte quelconque.

ART. 11. — Au cas où la Fédération serait dissoute la garde du drapeau sera confiée à la Société la plus nombreuse.

D. — *Dispositions générales.*

ART. 12. — Les frais généraux seront supportés par les Sociétés fédérées proportionnellement au nombre de leurs membres, par le prélèvement d'une cotisation personnelle de 10 centimes par membre.

ART. 13. — Une commission fédérale, formée de la manière ci-après déterminée, veillera à l'application du présent règlement.

ART. 14. — Cette commission sera composée des délégués des Sociétés fédérées de la manière suivante : Toute Société comptant moins de cinquante membres aura droit à un délégué. Toute Société comptant de cinquante à cent cinquante membres aura droit à deux délégués. Toute Société comptant plus de cent cinquante membres aura droit à trois délégués.

ART. 15. — Les délégués seront choisis par les Sociétés comme elles le jugeront convenable.

ART. 16. — La Commission entrera en fonctions le 15 juin de chaque année.

ART. 17. — Le doyen d'âge des délégués présidera de droit la Commission fédérale.

ART. 18. — Toutes les décisions de la Commission peuvent être contrôlées par l'assemblée générale des membres fédérés. Celle-ci ne pourra être convoquée qu'à la demande de dix membres fédérés au moins. Elle ne pourra se réunir que vingt-quatre heures après la convocation affichée *ad valvas*.

Le droit d'appeler des décisions de la Commission fédérale auprès de l'assemblée générale expire au bout de trois jours.

ART. 19. — Il ne pourra être apporté de modifications au présent règlement que pour autant que les deux tiers des membres fédérés présents à l'assemblée générale convoquée à cet effet y consentent.

ART. 20. — L'assemblée générale statuera sur l'admission dans la Fédération des Cercles d'étudiants de l'Université.

ART. 21. — Les cas non prévus par le présent règlement seront laissés à la décision de l'assemblée générale.

ART. 22. — En cas d'urgence, la commission statuera, sauf approbation par l'assemblée générale suivante :

(Ces statuts et règlement ont été révisés en assemblée générale de la Fédération du 15 décembre 1902).

R. DETRY, *ffens de président.*

La Commission fédérale pour l'année 1902-1903 se compose des délégués dont les noms suivent :

*Société générale des Etudiants libéraux :*

G. WALIN. — J. DOORME. — C. COLLIGNON.

*Cercle littéraire des Etudiants libéraux :*

R. DETRY.

*Société libérale des Etudiants en médecine :*

F. DELPLACE, (président de la Fédération).

*Cercle universitaire des Colonies scolaires :*

A. HEBBELYNCK, (secrétaire de la Fédération).

*Cercle des Etudiants libéraux anversoïis :*

VAN HOOÏ.

### III. Société générale des Etudiants libéraux

fondée le 14 décembre 1875.

---

*Extraits du compte-rendu de fin d'année du secrétaire.*

---

Deux mots résumeront la situation de la Générale à la fin de l'année académique 1901-1902.

Cette constatation, pour heureuse qu'elle soit, ne nous contente pas. En effet, nous avons aussi à examiner ce que nous réserve l'avenir et, sur ce point brûlant, qu'il nous soit permis d'avoir quelques appréhensions. L'année prochaine, nous posséderons, il est vrai, une Maison d'Etudiants libéraux très bien appropriée, excellemment située. Mais les éléments capables de mener en bonne voie la Société ne nous feront-ils pas un peu défaut ?

Nous allons nous efforcer de voir quels peuvent être les remèdes à apporter à cette situation, qui pourrait devenir un péril des plus menaçants pour l'existence de la Société.

Nous devons, d'abord, faire en sorte que des adhésions plus nombreuses viennent allonger la liste de nos membres. Il dépend de chacun de nous qu'il en soit ainsi. Nous ferons donc tous et sans relâche une propagande énergique auprès de nos camarades qui ne sont pas encore membres et nous tâcherons surtout de recruter le plus de nouveaux possible lors de leur examen d'entrée et dès l'ouverture des cours.

Une fois un nouveau devenu membre de la Générale, il s'agit encore de bien l'accueillir, de ne pas lui faire sentir notre supériorité d'ancien. Il ne faut pas le traiter en bleu, mais le piloter, lui donner des conseils discrets, l'initier à



nos plaisirs, lui faire aimer nos réunions. Nous devons avouer avec beaucoup de plaisir que, sur ce point, nous sommes en excellente voie.

De votre côté, nouveaux camarades, vous ne manquerez pas de fréquenter le plus possible notre local et d'assister régulièrement à nos séances : on ne saurait trop vous y engager pour faire prospérer les œuvres qui nous sont chères.

Nous espérons aussi que notre futur Comité, par des réunions spéciales au début de l'année académique, saura inculquer aux nouveaux leurs principaux devoirs envers la Société ; nous espérons qu'il comprendra la nécessité de les mettre au courant de nos affaires, de leur faire connaître nos organisations. Ces nouveaux, en effet, devront, un jour, diriger à leur tour la Générale et ce n'est pas trop tôt de les façonner dès leur première année, si l'on veut éviter à l'avenir le retour du péril que nous avons signalé plus haut.

Sur le terrain politique, notre activité a laissé un peu à désirer comme les années précédentes d'ailleurs. Nous nous sommes faits représenter aux manifestations libérales de Huy, Dixmude, Renaix et Gembloux ; nous avons envoyé des délégués au Comité mixte pour le Suffrage universel et la Représentation proportionnelle, ainsi qu'à la Jeune garde libérale de Gand ; nous nous sommes enfin montrés dans toutes les manifestations organisées à Gand en vue de l'obtention de l'égalité politique. Nous avons successivement entendu M. DISCAILLES parler des élections de 1789 ; M. STRAUSS, du protectionnisme et de la question des sucres ; M. HENRI BODDAERT, des trois partis politiques belges ; M. le comte OSWALD DE KERKHOVE, du choix d'une opinion ; le camarade BOLLE, des accidents du travail ; M. PRANGÉY, de Gambetta ; M. le docteur ADAM, sur les maladies véné-

riennes ; M. VAN DE WALLE, du Suffrage universel et de la Représentation proportionnelle. Nous avons eu aussi une dernière conférence, non politique celle-ci, celle de M. VAN RYSSSELBERGHE, sur l'expédition DE GERLACHE au Pôle sud, avec projections lumineuses.

Nous tenons à faire remarquer qu'une société, dont le but est avant tout politique, devrait veiller à ce que les conférences et causeries, ayant trait spécialement à ces matières, y fussent beaucoup plus nombreuses. Pourquoi les étudiants ne viendraient-ils pas eux-mêmes nous exposer de temps en temps une question qu'ils auraient étudiée ? Nous devons nous former pour les luttes futures, créer une école d'orateurs et de propagande. Au nouveau Comité à discuter la chose et à faire, dans ce sens, un énergique effort.

Passons à présent au chapitre des fêtes. Nous avons eu la chaude réception des Nanceiens, le concert artistique donné à l'occasion du tonneau des professeurs, ensuite deux bals pleins d'entrain et de gaieté. Nos Tonneaux ont été animés et bien suivis ; il est vrai qu'un bon renfort de chanteurs et de monologuistes s'est rencontré parmi nos nouveaux membres.

Nous avons eu quelques bonnes vadrouilles : ainsi nous nous souviendrons longtemps, j'en suis persuadé, de notre promenade nocturne à Ledeborg et les environs, de nos démêlés avec l'Olympia. La fête champêtre de Tronchiennes laissera de même de bons souvenirs à ceux qui y ont assisté.

Cependant, nous tenons vivement à appuyer sur ce fait que nos fêtes ont manqué, en général, de diversité. C'est là routine qui nous envahit et l'on reste frappé de notre manque d'imagination. Il en est de nos festivités comme des plats de restaurant : quand on en a goûté pendant un certain temps, on finit par en être blâsé et c'est là la princi-

pale raison pour laquelle bon nombre de vieux étudiants finissent par se désintéresser complètement de nos sociétés.

Examinons à présent comment a été dirigée la Générale.

Nous devons d'abord rendre hommage au camarade **MOUZIN** pour la grande franchise et le dévouement qu'il a apporté durant son court séjour à la présidence. Malheureusement, il a dû démissionner pour des motifs particuliers et c'est le camarade **BOLLE** qui lui a succédé. Celui-ci a mené la Générale avec la plus grande délicatesse et le plus grand tact et c'est avec plaisir que nous rendons publiquement hommage au dévouement qu'il a su montrer en toutes circonstances.

Quant au Comité, il n'a eu en vue que l'avenir de la Société, il n'a pas cherché la gloriole d'un moment. La situation qu'il nous a laissée est tout à notre avantage. A nous à présent d'en profiter, et notre plus grand souhait, c'est de voir, l'année prochaine, tous les membres travailler sans relâche, la main dans la main, pour le développement de nos idées et pour la prospérité de notre chère Société générale.

---

#### **IV. Cercle des Étudiants Wallons libéraux**

Sous la présidence d'honneur  
de M. le professeur **J. MASSAU**.

(Fondé en 1882)

L'année 1901-1902 a été particulièrement pauvre en événements saillants, à la Wallonne. On doit forcément s'avouer que les membres actuels n'ont pas montré beaucoup plus d'empressement à assister aux séances que leurs prédécesseurs. Deux ou trois séances seulement ont offert un intérêt relatif.

Est-ce à dire que les Wallons ne soient plus ces compères joyeux et expansifs que nous avons vu jadis gesticuler et tonitruer dans la salle branlante de la rue des Vanniers ? Non ; et si la mémorable performance de l'ingurgitation de 77 bouteilles d'Audenarde, en une séance, ne s'est plus reproduite, ou n'en a pas moins toujours fait honneur, et largement, à la savoureuse bière flamande ; le très sympathique camarade cornifère GRANGE nous stupéfia même un jour par l'importance de sa capacité stomacale en faisant disparaître par son large gosier une fois et demie le contenu de l'immense corne de la Wallonne.

Cette absorption de quantités de liquide immodérées n'a pourtant jamais eu le pouvoir de racornir les cœurs de nos excellents Wallons. J'en vois la preuve dans l'offre, par les généreux camarades HARGOT, ANDRÉ et GOBBE, de deux tonneaux et de 25 bouteilles, et dans l'empressement qu'ont mis tous les membres à assister au banquet démocratique offert à notre président d'honneur, M. MASSAU ; ce banquet remplaçait cette année le tonneau des professeurs et on s'y est signalé par une gaité et un entrain consciencieux. MM. DEPERMENTIER et DENEFFE, qui y assistaient, nous ont prouvé l'intérêt qu'ils nous portaient, le premier en se constituant membre protecteur de la société, le second en nous gratifiant d'un double et excellent tonneau de Christmas, qui a duré deux ou trois séances : cas de sobriété unique et pour le moins étrange à la Wallonne.

Quant aux séances ordinaires, elles ont été remplies invariablement par d'interminables parties de couïou. La première a été suivie du traditionnel chambardement en ville, ce dont la caisse de la société a un peu souffert (Cette pauvre caisse ! elle se meurt lentement et dépérit d'année en année).

Inutile d'ajouter que jamais n'ont surgi de sérieuses

discussions, de nature à troubler la bonne entente qui a toujours régné parmi nous. Une fois seulement, une proposition de la Médecine a cru provoquer pendant quelque temps d'acharnées polémiques. La Médecine avait décidé, dans un ordre du jour, de « marquer sa réprobation pour toute manifestation religieuse, en ne suivant pas l'enterrement religieux d'un professeur avec le drapeau, qui devait s'arrêter à la mortuaire où à la rotonde de l'Université ». La Wallonne a adhéré à cet ordre du jour, tout en décidant de toujours suivre l'enterrement religieux d'un étudiant, membre de la société.

Maintenant, faut-il regretter que la Wallonne ne vive pas d'une vie plus intense ? Mieux vaut peut-être lui souhaiter une existence exempte de vicissitudes de toutes sortes. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : J. MONARD; *Vice-président* : M. LASALLE; *Secrétaire* : G. BOUSIN; *Trésorier* : L. HIROUX; *Port-drapeau* : F. REGNART; *Bibliothécaire* : R. DEWERPE; *Cornifère* : F. GRANGE.

---

## V. Société Libérale des Étudiants en Médecine

Sous la présidence d'honneur de  
M. le professeur émérite CHARLES VAN BAMBEKE  
(Fondée le 15 décembre 1880).

L'année qui vient de s'écouler fut excellente pour la Médecine; celle qui débute ne le sera pas moins.

Le nombre de nos adeptes a peu varié; il a dépassé la

cinquantaine l'année dernière, il l'atteindra à peu près cette année-ci : *Fluctuat me mergitur*.

Par contre l'animation est revenue : les jeunes ont introduit un esprit nouveau, franc, catégorique, une tendance nette à afficher partout et en tout nos idées de progrès et de liberté et notre haine du dogme hypocrite ou inquisiteur.

Il y eut l'année dernière des séances où la vie et l'entrain ne le cédèrent en rien aux séances historiques dont parlent les anciens, des séances où l'on se croit à l'âge d'or de la Médecine.

Telles furent celles où fut débattue la « question du drapeau ». Il s'agissait de savoir si, comme par le passé, le drapeau irait parader à côté des féticheurs ensoutanés lors des enterrements religieux de professeurs cléricaux.

Il fallait donner une nouvelle sanction à la tendance qui, déjà, se fait jour timidement dans l'antique formule sacramentelle du porte-drapeau au numéro 8 de ses engagements : « Qu'il ne portera jamais le drapeau dans une église ni dans aucun autre mauvais lieu ».

Les débats furent longs, ils furent brillants; les modérés et les avancés luttèrent avec la conviction que l'avenir de l'idée libérale dépendait de leur succès. Comme toujours, on invoqua la tolérance comme si la tolérance consistait à s'associer à une série d'exorcismes et de simagries ridicules; comme si la tolérance excluait toute franchise d'opinion par crainte de froisser autrui.

Cette fois, on comprit à la médecine et c'est par là que nous sommes plus avancés qu'aux autres sociétés libérales, que la tolérance n'est autre chose que la liberté de chacun de penser et de manifester ses opinions, sans contrainte et pas du tout la défense de s'attaquer aux croyances sincères ou feintes d'un voisin, qu'elle indique au contraire le devoir d'afficher et de défendre en toutes circonstances ses convictions.

Parmi les multiples faits importants qui témoignent de l'activité de l'année dernière, signalons encore l'élaboration d'un règlement en remplacement de celui qui, dit-on, exista aux premiers temps de la Médecine et qu'on n'a pu retrouver malgré des fouilles minutieuses.

Dans les quelques réunions, que nous avons eues cette année, a régné cette franche cordialité qui est une promesse de prospérité. Depuis dix ans nos rangs se sont éclaircis, la série des almanachs en témoigne, mais actuellement nous nous serrons les coudes : L'unité que l'Audenarde et la Triple, bues en commun, ne nous a pas donnée, nous l'avons trouvée dans la fraternité qui a jailli au feu des discussions.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : FELIX DELPLACE; *Vice-Président* : GEORGES LEBOUCC;  
*Secrétaire* : JULES DOORME; *Trésorier* : EDOUARD LESSELIERS;  
*Porte-drapeau* : G. DUCLOS; *Commissaires* : OSCAR VANDERGRUYSSEN (doctorat), RENÉ FONTAINE (candidature), RENÉ MARTIN (sciences).

---

## Cercle littéraire des Etudiants libéraux

Sous la présidence d'honneur de M. le professeur  
E. DISCAILLES

(Fondé le 2 février 1880).

La voilà qui atteint sa 22<sup>e</sup> année, notre bonne Littéraire!

Si souvent de sombres Jérémies ont prédit sa ruine, si fréquemment le morne découragement s'empara de ses membres les plus dévoués, et cependant elle est toujours debout, vivante et vaillante.

C'est qu'ils allaient trop vite en besogne, les prophètes

de malheur. Ne le cachons pas : bien des crises marquèrent les étapes de l'existence du Cercle, mais toujours elles se terminèrent de la façon la plus avantageuse pour ses intérêts. En effet, en ces jours tristes, les « littérariens sentirent le besoin d'une union plus forte comme l'utilité et le charme de leurs réunions, ce qui les amenait à tenter un effort pour remettre à flots la société. De chacune de ces crises, la Littéraire se relevait plus vive, plus en train.

L'an dernier, elle vécut ! C'est déjà beau : car sa vie fut plusieurs fois en danger à cause de l'instabilité qui régna dans les fonctions présidentielles.

L'année à peine commencée, le nouveau consul, BOLLE, dut quitter la chaise curule par suite de son élection aux fonctions périlleuses et infiniment horribles, quoique plutôt peu rémunératrices, de président de la Générale.

Ce fut notre sympathique proconsul TIBESCO qui recueillit sa succession. Celui-ci, après avoir récriminé acrimonieusement contre le sans-gêne de ses sujets qui suivaient aussi peu régulièrement que possible les séances, auxquelles il s'échinait, souvent vainement, de donner de l'attrait, demissionnait à son tour.

Cette crise fut laborieuse : pendant deux longues séances, on s'abandonna en des discussions des plus acharnées, où le malheureux TÈ ne fut guère ménagé. Enfin, excédé, à bout d'arguments et de salive (ce qui ne s'était jamais vu), pestant et maugréant contre l'ingratitude des hommes en général et des littérariens en particulier, il renonça aux honneurs.

Enfin, sur la proposition du membre le plus ardent, je dirai même de l'adepte le plus forcené de la Littéraire (tout le monde aura reconnu BIBI), HEYSE fut appelé à ceindre le fez présidentiel. Sous la direction paisible de cet homme d'Etat pacifique, la république acheva de vivre son année sans accroc nouveau.



Vers la même époque, le Comité subit une grave avarie ; MOLITOR résigna ses fonctions de bibliothécaire. Cette perte fut sensible, car MOL fut de tout temps un zélé, La bibliothèque avait en lui un cerbère vigilant. Rendons-lui ici ce solennel hommage.

N'allez pas déduire du récit de ces temps troubles qu'on se livra à un *dolce far niente* repréhensible à la Littéraire. Bien au contraire, et l'énumération de quelques travaux vous prouvera qu'elle ne fut pas inactive.

*Conférences.* — Zola et son œuvre (Rigidiotti) ; l'attraction universelle (van Biesbroeck) ; la lutte pour le droit (Tédesco) ; l'œuvre de Peter Benoit (J. Van Roy) ; Jean Lombard (Tedesco) ; le darwinisme au point de vue géologique (Billiard) ; quelques traits de la civilisation chinoise (id.) ; l'industrie dans la Grèce ancienne (Detry) ; Critique de l'histoire littéraire (Oungre).

En outre, des comptes-rendus d'ouvrages tels que : La Vie des Abeilles, de MAETERLINCK ; Les Avariés, de BRIEUX ; Le Marquis de Priola, etc. .

Quant à la bibliothèque, elle n'a guère prospéré cette année : voilà qui est regrettable. Nous exprimons l'espoir qu'elle soit le souci des membres pendant l'exercice 1902-1903. Celui-ci s'annonce brillant et plein de promesses : le nombre des membres s'est accru de beaucoup de bons éléments et l'on peut s'attendre à de la bonne besogne.

Malheureusement, les plus dévoués d'entre nous, leurs études terminées, ont quitté la Littéraire, en promettant, bien entendu, de revenir quelquefois y passer une soirée évocatrice de leurs souvenirs d'étudiant. Cela nous vaudra le plaisir de retrouver comme en l'intimité des séances dernières ces anciens et acharnés littérariens que furent BOLLE, BILLIARD, MOLITOR, HEYSE, TEDESCO et STEYNS.

Je ne terminerai pas sans adresser un mot de reconnais-

sance à un ancien président qui, souvent encore, est de nos soirées, FONTAINE, qu'on a appelé le second fondateur de la Littéraire.

*Le faisant fonctions de Steyns,*  
DÉSIRÉ mais INTROUVABLE.

Comité pour 1902-1903 :

*Président*: R. DETRY; *Secrétaire*: V. RIGIDIOTTI; *Trésorier*:  
ALB. MAY; *Bibliothécaire*: VANDEN HAUTE.

---

## VII. Cercle universitaire des Colonies scolaires

(Fondé le 28 janvier 1895)

Notre cercle, cette année encore, a rempli sa tâche humanitaire avec persévérance et succès. Comme toujours les Etudiants libéraux ne nous ont pas marchandé leur concours dévoué. Certes, j'en connais qui ne se font pas faute de critiquer de temps à autre l'organisation du cercle où le mode de recrutement du Comité. Les « Colonies » dit-on, seraient l'apanage de quelques-uns, formeraient une petite chapelle dans la Maison. Nous nous bornons à répondre que la date de nos séances est toujours régulièrement affichée. Ceux qui n'y viennent pas ont tort de se plaindre de ce qu'on n'intéresse pas directement l'étudiant à notre œuvre. Hâtons-nous d'ajouter que lorsque le moment de prouver son dévouement est venu, le bon cœur reprend le dessus et que tous sont au poste pour nous donner aide et assistance. Aussi, au Carnaval nos collecteurs furent-ils

vite trouvés. Comme les années précédentes on se déguisa en pierrots; tout le monde fit de son mieux.

Nos instruments de cartons eurent un succès fou et leurs accents caverneux firent pleuvoir sous et cens dans nos escarcelles.

Puis ce fut la fête au Carrousel Opitz. Malgré le temps détestable l'assistance fut nombreuse et plusieurs gentils minois s'y livrèrent à l'équitation en chambre. Les étudiants, toujours galants leur offrirent des fleurs et la recette fut excellente.

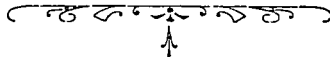
N'oublions pas la brillante fête au théâtre où nous eûmes le plaisir d'applaudir M<sup>me</sup> FELTESSE OSCOMBRE, dans Lohengrin, et les camarades LAUDE et BOBÈCHE, dans le joyeux intermède.

Merci donc à tous ceux qui se sont dévoués cette année et merci surtout à nos généreux donateurs. Grâce au concours de tous ces dévouements ils nous a été permis de continuer notre œuvre et même de former des plans pour l'agrandir et la rendre plus stable encore.

L. H.

Comité pour 1902-1903 :

*Président d'honneur* : G. LAMPENS; *Président* : HEBBELYNCK;  
*Vice-Président* : COLLINET; *Sécretaire* : KÉON; *Trésorier* :  
DE WAELE; *Commissaires* : LEQUEUX, GRANGE, MONTIGMY,  
MEES.



## CERCLES NON FÉDÉRÉS

---

### Le « 't Zal wel Gaan »

Pour tous les étudiants, jeunes et anciens, qui ont au cœur l'amour du « 't Zal wel Gaan » et des principes glorieux qu'il incarne, l'année qui vient de s'écouler restera inoubliable.

Car c'est au cours de l'année 1902 (pour être précis : les 22, 23 et 24 mars) que la société à laquelle ils se donnèrent corps et âme pendant leur vie universitaire, a fêté le cinquantième anniversaire de sa naissance. C'était là, d'ailleurs, un événement non seulement pour les membres anciens et actuels, du vieux cercle, mais encore pour le monde étudiantin en général.

Le « 't Zal wel Gaan » ayant été fondé en 1852, par notre maître vénéré, feu JULIUS VUYLSTEKE, est, à coup sûr, une des plus anciennes sociétés d'étudiants de la Belgique, si pas la plus ancienne. Mais, ce qui est bien plus important encore — car une société peut parfaitement vivoter pendant 10 lustres sans laisser la moindre trace de son existence, — pendant ces 50 années, le « 't Zal wel Gaan » a vécu glorieusement, sans défaillance aucune envers le double idéal qui se résume en sa devise : « Clauwaert en Geus ! »

Ce n'est pas ici la place pour décrire, par le menu, l'existence extrêmement féconde de notre Cercle pendant cette longue période ; il faudrait pour cela un livre du volume de celui-ci. Qu'il me suffise de dire qu'à peu près tous les

hommes de valeur que la Flandre libérale s'enorgueillit de posséder ont été, en leur jeunesse, parmi les membres les plus dévoués et les plus actifs du « 't Zal wel Gaan », et que, d'autre part, l'Almanach du « 't Zal wel Gaan » a joui, dès son apparition (en 1854), d'une renommée sans égale parmi les publications estudiantines.

Mais, en dehors de ce jubilé inoubliable, que de belles choses accomplies cette année par le 't Zal ! Dois-je insister longuement ici sur le rôle considérable joué par le 't Zal dans l'émouvante lutte engagée en avril dernier pour le S. U. Tout le monde se rappelle l'initiative courageuse du 't Zal grâce à laquelle fut réalisée cette alliance fraternelle qui permit à tous les partis anticléricaux de la Flandre Orientale de se lancer en rangs serrés à l'assaut du S. U. Ces efforts n'ont abouti, il est vrai, qu'à la défaite; mais le 't Zal, ayant fait son devoir jusqu'au bout, n'en a pas moins la conscience satisfaite. Tous les cercles estudiantins ne sauraient en dire autant !

Et la vie intime du 't Zal, combien ne fut-elle pas variée et riche en résultats !

Quelles belles conférences que celles données par MM. MAC LEOD, FREDERICQ, BOGAERD, GITTENS, et par nos camarades BLYAU, LODEWYCKX, DE DECKER, VANDER GUCHT, J. VAN ROY et VERDEYEN ! Quelle action incessante et toujours heureuse en faveur de cette Université Flamande qui nous tient tant au cœur ! Et enfin, quelle fraternisation chaleureuse avec nos frères hollandais, commencée à Gand même, pendant les fêtes où ils représentaient les camarades du nord, achevée à Amsterdam où le 't Zal délégua, aux « Lustrumfeesten, » son président et son secrétaire !

En vérité, les anciens qui ont célébré avec nous le cinquantenaire de notre cercle ont pu se convaincre que, plus que jamais, le 't Zal a une santé florissante, et que ses

50 ans, loin de l'anémier, l'ont trouvé dans toute la plénitude de son exubérante force.

Aussi avons-nous la ferme conviction que les jeunes combattants qui se groupent aujourd'hui avec enthousiasme autour de notre splendide drapeau gueux sauront, étagés par un passé glorieux comme pas un, continuer avec éclat les traditions impérissables qui leur sont léguées par leurs aînés.

GERRIT WITSE.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : JULES VAN ROY; *Secrétaire* : R. VERDEYEN; *Secrétaire-adjoint* : W. FAURE, *Trésorier* : VAN DER GUCHT; *Bibliothécaire* : REYNIERS; *Porte-drapeau* : DE WULF.

---

## II. Société des Etudiants bulgares (Bulgarska Stoudentscheska Droujina)

Pour l'étudiant, forcé de quitter sa patrie afin de puiser à l'étranger les connaissances nécessaires, il est doux de se croire parfois encore dans le pays natal, d'entendre sa langue maternelle, d'échanger ses idées avec des compatriotes, issus du même sang, animés des même espérances... Et c'est pour atteindre ce but que les étudiants bulgares de l'Université de Gand résolurent, il y a quinze ans, de former un groupe étroitement uni où se conserverait intact le culte de la patrie lointaine.

Etablie sur des bases aussi sacrées, leur association devait perdurer malgré tout. Elle ne servit pas seulement à procurer à ses membres les joies de la fraternité, mais elle contribua en outre à leur développement intellectuel

et organisa à cette fin des conférences régulières où les étudiants bulgares développèrent à tour de rôle tel ou tel sujet intéressant. En provoquant ainsi une discussion intelligente, elle fit éclore en eux, avec l'espoir d'augmenter leurs connaissances, le désir bien sincère de se rendre utiles à la Société.

---

### III. Société générale des Etudiants Etrangers.

1, place d'Armes, Gand.

Le 13 Janvier 1902, quatre étudiants de notre Université, les camarades PIERRE GRIPANI (Russe), ORREGO PARDO (Chilien), ALVARO ROCQUE DE PINHO (Portugais) et SLEBOCKI (Polonais) réunissaient dans le local des Elèves-Ingénieurs tous les camarades étrangers et leur faisaient part de l'idée qu'ils avaient eue de former une « Société Générale des Etudiants Etrangers ».

Leur proposition fut acceptée avec enthousiasme; huit jours après, un comité était constitué et la société était créée. C'est à l'heure actuelle une des plus prospères de notre Université. Il est inutile de dire que toute question politique en est exclue et que son seul but est de procurer à ses membres l'appui moral et des liens de confraternité sincère destinés à rendre plus douce l'idée de solitude et d'isolement que leur cause l'exil de leur terre natale.

OLOFF.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : ALVARO ROCQUE DE PINHO (Portugais); *Vice-président* : MARTINEZ (Brésilien); *Secrétaire* : OLIVIER GOBBE (Français); *Secrétaire-adjoint* : LUCIEN CINGULEA (Roumain); *Trésorier* : JOSÉ RIVIÈRE (Espagnol); *Bibliothécaire* : JORDANOF (Bulgare); *Commissaires* : CAMILLE D'OLIVIERA (Portugais), VASCONCELLOS (Portugais), MARTHOVITCH (Serbe).

#### IV. Cercle des Etudiants Rationalistes

Dans le cours de l'année académique qui vient de s'écouler, quelques étudiants de convictions sincères, eurent l'audace de vouloir mettre leurs actes d'accord avec leurs principes. Ils osèrent le déclarer bien haut, pour la défense du Libre Examen contre les dogmes absurdes, les superstitions et la routine. Ils jetèrent les bases d'une société qui réunirait tous les étudiants libre-penseurs sans tenir compte du programme économique qu'il défendraient.

Outre l'éducation philosophique de ses membres, la nouvelle société devait avoir pour but, la lutte incessante pour le triomphe de la vérité contre le mensonge et l'hypocrisie, de la science contre l'ignorance et le crétinisme; la défense de la justice contre l'écœurante exploitation des religions, la libre expansion d'une vraie charité guidée par l'amour de l'humanité, contre le fanatisme meurtrier.

Les débuts du nouveau cercle furent durs : il fallut lutter contre l'opposition ouverte ou cachée de certains, contre l'indifférence de la généralité. Une propagande active fut menée; une vingtaine d'étudiants répondirent à l'appel qui leur avait été fait et la nouvelle société se trouva constituée. Le sympathique député de Gand, M. FÉLIX CAMBIER, délégué général pour la Belgique au Comité international de la Libre Pensée, nous procura un local et offrit l'hospitalité des colonnes de son journal aux ordres du jour du Cercle des Etudiants rationalistes. Nous lui redevons nos remerciements pour l'appui qu'il n'a cessé de nous prêter.

Il fut procédé à l'élection d'un comité provisoire, puis l'on passa à la discussion du projet de règlement présenté par le comité. Toute question politique fut soigneusement bannie et l'on décida de concentrer tous les efforts du cercle



à la diffusion des principes du libre examen parmi les étudiants, par des conférences, discussions, causeries et brochures.

La session de juillet vint interrompre les travaux du Cercle des Etudiants rationalistes. Au début de cette année, on lança le manifeste ci-dessous :

« CAMARADES!

« Le Cercle Rationaliste, de fondation récente, a pour  
« but de compléter l'éducation philosophique des étudiants,  
« à l'aide de conférences, causeries et discussions, afin de  
« faciliter le devoir d'émancipation intellectuelle et sociale,  
« de défense de la vérité et de la raison qui incombe à tout  
« homme instruit.

« La création du Cercle comble, dans le monde universi-  
« taire gantois, une lacune, qui n'avait, jusqu'à présent,  
« été comblée, faute d'initiative. Le nouvel organisme  
« répond au besoin de grouper et de diriger méthodique-  
« ment l'effort des esprits indépendants.

« CAMARADES!

« Les porte-paroles du papisme ont proclamé la faillite  
« de la science; ils ont proclamé que la science est le der-  
« nier degré de l'abrutissement. Le crétinisme ignare a de  
« nouveau, avec plus d'âpreté que jamais, engagé la guerre  
« scolaire pour affermir les superstitions ineptes, pour  
« étouffer le besoin de lumière des jeunes intelligences.

« Etudiants! dans le sens honnête du terme, qui n'abdi-  
« quez pas *a priori* la raison libre, la critique impartiale.  
« Etudiants! qui recherchez le vrai sans idées préconçues,  
« venez grossir nos rangs pour attaquer de front les fétiches  
« grossiers, le dogme crétin, les mascarades grotesques, les  
« exploitations révoltantes.

« CAMARADES!

« C'est le moment de prouver que « s'ils savent vider  
« leur verre » les étudiants ont l'énergie tenace et le cœur  
« battant pour les causes droites.

« CAMARADES!

« En dehors de toute controverse économique ou linguis-  
« tique, en avant pour l'Idée Libre! »

Le Comité fondateur :

*Président* : FÉLIX DELPLACE; *Trésorier* : JULES DOORME; *Secré-  
taire* : HENRI RAPAILLERIE; *Secrétaire adjoint* : RAPHAËL  
RAPSART.

---

## V. Le Néant

Cercle mystérieux et occulte dont le but est la glorifica-  
tion de l'adultère et du vol. Les séances se font dans les  
appartements des frères à l'abri des oreilles indiscrètes et  
profanes; on y discute la phylosophie érotique et on y  
déguste la douce liqueur du larçin.

Comité pour l'année 1902-1903 :

*Grand-maitre des destinées* : \*\* DANAÏDON GASTER; *Directeur du  
protocol* : MARLOU TROUBADOUR; *Intègre Bravaisfère* : LOVE-  
LACE BLONDIPILE; *Conservateur des archives* : BRUANT TÉNÉ-  
BREUX; *Scribe* : RAPHAËLLO PICCOLISSIMO; *Flamboyant héraut* :  
BLENNORAGIQUE COÏTEUR; *Sinécuris bibliothécaire* : KANGOU-  
ROU HYPERESTHÉSIE.





## CERCLES UNIVERSITAIRES ÉTRANGERS

---

BRUXELLES

---

### Association Générale

La prospérité de l'A. G. n'a fait que s'accroître depuis la rentrée, grâce au zèle du dévoué président E. LAUDE. Tous les quinze jours des assemblées, suivies de fête intime, réunissent les membres (dont le nombre s'élève à 450) au local de l'Association. La section dramatique et le groupe musical fournissent aux auditeurs des divertissements très goûtés.

Cette année-ci, la Générale, fidèle à ses habitudes, a fêté d'une façon grandiose la S<sup>t</sup> VERHAEGEN (Cortège. — Réception à l'Université. — Discours de M<sup>r</sup> le Recteur et du Président devant la Statue de Verhaegen. — Banquet, Bal, Punch). Vers la même époque s'est ouverte l'exposition d'art estudiantin, due à l'heureuse initiative d'E. ATTAX, et qui a surpassé toutes les espérances. Un public des plus choisis n'a cessé d'affluer au Salon pour y admirer les œuvres d'escholiers peintres, sculpteurs, photographes, dessinateurs, etc., et écouter les causeries sur la vie estudiantine et l'art estudiantin. Cela nous permet de nous attendre à un réel succès pour la prochaine exposition.

Le camarade G. HICQUET, qui vient de succéder à EMILE LAUDE, entre dans la carrière présidentielle avec un programme très attrayant : Représentation au Diable au Corps. — Manifestation en l'honneur de M<sup>r</sup> le Professeur VAN DER KINDERE. — Revue d'ombres organisée avec le concours du C. V. d'Anvers. — Représentation des œuvres d'E. ATTAX. — Conférences de M. ERRERA sur la Genèse de l'Individu, du camarade VAN RYSSSELBERGHE sur l'expédition au Pôle Sud, de MM. JEAN DE MOT, EMILE VERHAEREN, DUBOIS HAVENITH, GEORGES EEKHOUDT.

« On ne s'embête pas à l'A. G., ce me semble » dirait FRANCQUÉ, le syndic de la Presse Universitaire.

#### Composition du Bureau pour 1902-1903 :

*Présidents* : EMILE LAUDE, GABRIEL HICQUET; *Vice-présidents* : MAURICE LUTENS, FERNAND MARZORATI, *Secrétaire général* : CHARLES WINTEROY; *Secrétaires-adjoints* : LÉON LEPAGE et EMILE BERNASCO; *Trésoriers* : MAURICE VANDERHEGGEN et GUILLAUME VERHEVEN; *Porte-drapeau* : MARCEL DETRY; *Régisseur* : ALFRED MARZORATI; *Directeur de la Symphonie* : F. CUVELIER.

---

#### Sections de l'A. G.

*Section de Droit.* — Président : EDGARD POIRY.

Organise des conférences de professeurs et étudiants (MM. CATTIER, ERRERA et les camarades G. NAVA (de Pavie), VOETS, MACOIR, LAUDE, CATTEAU). Offre également à ses membres des fêtes intimes auxquelles se font applaudir des chanteurs et monologuistes de renom.

*Section de médecine.* — Prend à cœur la défense des inté-

rêts des futurs *esculapes* (Question des hôpitaux, horaire, etc.).

MM. BAYES, BRUNIN, BORDET, ERRERA, GALLET, HÉGER, HOUZÉ y ont donné de très intéressantes causeries, attirant un public nombreux. Si la section est si florissante, elle le doit surtout à son président, ALBERT LANGELEZ.

*Section de philosophie.* — Se réveille depuis qu'elle est sous la direction du camarade LÉON LEPAGE. Les bleus viennent en foule aux séances de quinzaine.

Nombreuses conférences de professeurs et d'hommes de lettres. — Sous peu revue d'ombres et séance de spiritisme.

N. B. — La section de philosophie possède une bibliothèque d'auteurs belges, des mieux fournie.

*Section de polytechnique.* — A l'insigne honneur d'être sous la présidence honorifique de M<sup>r</sup> le recteur JAME VAN DRUNEN, auquel elle a fait une réception enthousiaste. — Le président DUMONT a élaboré un programme très chic (puisqu'il le mot est français) pour l'année courante.

*Section des sciences.* — Peut se féliciter d'avoir F. RAEY-MAEKERS comme président et A. BONNICHON comme vice-président. Ces deux acharnés travailleurs consacrent tout leur temps pour procurer des divertissements aux membres. — Très intéressante et surtout très utile la causerie du D<sup>r</sup> HERMANS sur les maladies vénériennes.

---

## Cercle des Etudiants Libéraux

A recueilli un nombre incalculable de nouvelles adhésions : compte au delà de 500 membres. Son existence constitue, plus que jamais, une nécessité à l'U. L., depuis que les étudiants cléricaux se montrent si audacieux et impertinents. Grâce à l'attitude énergique du Comité, les fêtes organisées par la Générale Catholique, en février dernier, ont été ajournées ad vitam aeternam. — A pris une part active dans le mouvement en faveur du S. U.

Depuis la rentrée MM. VAN DRUNEN (à la séance d'ouverture) PAUL HYMANS et GEORGES LORAND ont honoré le Cercle en y venant conférencier.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : WALTER VAN DE WALLE; *Secrétaire* : LESCARTS ROBERT; *Secrétaire-adjoint* : LÉON LEPOIVRE; *Trésorier* : S. DUMONT.

---

## Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

Ardent défenseur de la cause progressiste et par suite collaborateur du Cercle des Etudiants Libéraux. Compte une soixantaine de membres qui possèdent au plus haut degré la haine de tout ce qui est cléricale. Se réunissent tous les Jeudis pour vider un tonneau en famille et discuter des questions sérieuses ou non.

Les étudiants flamands ont fêté brillamment les 18, 19 et 20 Novembre le XXV<sup>e</sup> anniversaire de leur Kring. Tout le monde en a entendu parler; inutile donc de donner de plus amples détails. La plus fraternelle entente n'a cessé de

régner, pendant ces festivités, entre étudiants Flamands et Wallons.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : FRANS MAST; *Vice-Président* : HUYSMANS; *Secrétaire* : CORNETTE; *Secrétaire-adjoint* : GEERTS; *Trésorier* : HAUTEKEET; *Porte-Drapeau* : VERLINDEN.

---

### Cercle des Etudiants Wallons

Présidé par ALPHONSE MASURE qui a été récemment l'objet des marques de sympathie des membres, à l'occasion du V<sup>e</sup> anniversaire de sa nomination à ces délicates fonctions.

Les étudiants Wallons se réunissent tous les quinze jours, le vendredi à la Presse. Lorsque le secrétaire FRANQUÉ a fait de sa voix harmonieuse (comme du miel, aurait dit Homère et non pas enmiellante) la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qu'on n'approuve pas toujours, on passe aux concours de jeux de cartes, qui constituent chaque fois le clou de la soirée. Pendant de nombreuses heures on se dispute une pipe en pseudo-écume, un cendrier, une cravate, 6 boutons de col, un parapluie (car l'étudiant Wallon a l'esprit pratique avant tout) ou une œuvre d'art du même genre; et le lendemain le public universitaire se montre les heureux vainqueurs qui sont d'habitude : LEBRUN, DEGHOONY, CHEDRÛN.

Se rend tous les ans en excursion à Vilvorde et à la kermesse d'Ixelles. — Reçoit chaque année tous les étudiants à l'occasion de la St Verhaegen. A fait des économies, vu que cette fois-ci, les étudiants Flamands se sont chargés de l'organisation de cette réception.

---

## Cercle Polytechnique

N'a pas de président, ce qui le distingue des autres Cercles. Le secrétaire est faisant fonctions de président (pourquoi? personne ne le saura jamais). En caisse : beaucoup d'argent (la cotisation est de 12 frs) ce qui lui permet de faire des excursions parfois très instructives (Maubeuge, Anvers, Papeteries de Virginal, installations de Bruxelles-Port-de-Mer).

Comité pour 1902-1903 :

*Secrétaire* : MAURICE LUTENS; *Questeurs* : BOGAERT et SPALERT; *Trésorier* : GUIETTE; *Bibliothécaire* : BAES; *Secrétaire-adjoint* : DUCHATEAU.

---

## Cercle Borain

Groupe les étudiants anticléricaux du Borinage. Vient de fonder en son sein une société musicale, composée comme suit :

Porteur de caisse : MAROQUIN;  
2<sup>e</sup> Triangle : MOUCHARD;  
Joueur de caisse : POULAIN;  
Cantinière : GASTON;  
Petomane : DELHAYE.

Ne songe pas seulement à s'amuser. A déjà fait plus d'une fois preuve de sentiments magnanimes (lors des catastrophes de Quaregnon et Wasmes).

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : LÉONCE OVAL; *Secrétaire* : H. ROBE; *Trésorier* : MAURICE FRANÇOIS.



### Cercle Luxembourgeois

A été considéré comme mort pendant un certain temps. S'est réveillé de son sommeil léthargique, ayant à sa tête le camarade BRIMEYER. Organisera bientôt une fête intime qui promet de présenter un attrait tout spécial.

---

### Cercle de Pharmacie

Les étudiants apothicaires se plaignaient depuis longtemps de ne pas avoir leur société. Pour remédier à cette pénible situation, ANDRÉ BONNICHON (qui voulait à tout prix devenir président de quelque chose), très connu dans le monde universitaire, fonda le Cercle de Pharmacie, dont il accepta naturellement la présidence qui ne lui avait d'ailleurs pas été offerte. — Quelques conférences sont déjà annoncées, entr'autres celles de M. BONNECHOSE, sur Napoléon intime ou comment je ne devins pas Président de l'A. G., et de M. BERNARDSOBE sur l'art de faire des pilules et les avaler.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Cercle, hormis le président, c'est la hampe du drapeau, qui mesure 3<sup>m</sup>50 d'après les uns, 5<sup>m</sup>60 d'après les autres.

---

### Cercle des Nébuleux

Sa réputation n'est plus à faire, en Belgique comme à l'étranger. A des correspondants dans chaque ville universitaire. Organise tous les ans le chaud bal de rentrée. — Pourvu que sa chaleur ne devienne pas intolérable. — Inutile de dire que le vénérable président est encore toujours CAMILLE GODECHARLES.

N. B. — Les Nébuleux ne suivent plus en char à bancs le cortège de la St Verhaegen. Ils s'embourgeoisent.

---

## Fédération Internationale des Etudiants Gulolignes

S'est réunie, il y a quelque temps, en un congrès phénoménal, auquel assistaient 1268 délégués de toutes les Universités du monde.

A cette occasion, les Gulolignes ont été invités à une Garden-Part dans le Parc royal de Laeken.

— Une section pour MM. les professeurs vient d'être créée. — Célèbre des gueuletons chics.

---

## L'Anastomose

Continue ses recherches sur l'allongement des poëles d'Hercule sous l'influence de la lumière polarisée.

---

## Cercle des Etudiants Paradisiaques

Veut la ruine du parti des Gulolignes, ainsi qu'on l'énonce très clairement dans le *Fiferlin*, organe des E. P.

S'occupe du dressage des ouvreuses.

---

## Association Internationale des Joyeux Blo- queurs matinaux ou infatigables Enar- throdiaux

*Section de Bruxelles.* — A fait de nombreuses découvertes. Emet des doutes sur la continuité du tissu conjonctif. A

créé de nouvelles théories anatomiques. DÉTRITUS et HARADY sont les deux vaillants chefs de cette jeune et déjà florissante école.

---

### L'Ellipsoïde

Possède un beau drapeau jaune. Ne poursuit qu'un but : immortaliser la mémoire de l'ancien ex-presque président de l'A. G. retraité, c'est-à-dire MAURICE DUWAERTS.

Une statue va être érigée sous peu à ce magistral organisateur de tous les vestiaires de tous les bals d'étudiants.

---

### Les Dix

Groupe occulte d'étudiants et d'avocats, tous lettrés et intelligents. Dinent en ville.

MARZUCHE.





## ANVERS

---

### **Société Générale des Etudiants libéraux de l'Institut supérieur de Commerce**

Lorsque l'ancien président LÉFÈVRE, remit la société aux mains du comité actuel, elle se trouvait dans un état de prospérité remarquable. Elle comptait alors et compte encore aujourd'hui une centaine de membres, ce qui est considérable pour l'unique faculté que nous avons à Anvers. Il n'y a en effet en tout et pour tout que deux cent cinquante étudiants.

Le but principal du cercle est de propager la doctrine libérale au sein de la jeunesse estudiantine; il y arrive principalement au moyen de conférences, ainsi que par la publication de brochures de propagande.

Tous les mercredis soir, nous avons des conférences données tantôt par des avocats de la ville, dont plusieurs montrent un véritable dévouement à la société, tantôt par des membres, qui tiennent à prouver aussi que l'enthousiasme ne manque pas parmi les jeunes.

La question la plus importante qui nous agite pour le moment est celle du Congrès Libéral qui aura lieu cette année-ci à Anvers.

Quoique d'énormes difficultés aient surgi devant nous, la commission spéciale qui a été nommée espère bien les

vaincre et prouver une fois de plus qu'Anvers sait bien faire les choses.

Une chose cependant nous est indispensable pour que le congrès réussisse. Camarades, c'est votre concours. Accourez nombreux de tous les points de la Belgique et venez attester par votre nombre et votre enthousiasme la force et la vitalité du parti libéral.

Une autre question qui vient de se terminer est celle du referendum. Vous savez que celui-ci avait été entrepris par l'ancien comité et que la question posée était celui-ci : « Peut-on être à la fois socialiste et libre-échangiste, et comment ? »

Nous avons reçu une foule de réponses de personnalités politiques et économiques. Une partie de ces réponses a déjà paru dans la « Revue Economique » et les autres y paraîtront incessamment.

Telle est, en peu de mots, la situation de la Société générale des Etudiants Libéraux d'Anvers.

R. G.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : A. GRAFÉ; *Vice-Président* : P. HENIN; *Secrétaire* : R. GUILLAUME; *Secrétaire-adjoint* : A. DE BOSSHERE; *Trésorier* : F. MISSON; *Trésorier-adjoint* : R. KAMPMANN; *Porte-drapeau* : MANGILI; *Bibliothécaire* : E. VAN BRUYNEL.





## GEMBOUX

—

### Société des Étudiants libéraux de l'Institut agricole de l'État

L'année 1901-1902 a été vaillamment conduite sous la présidence du dévoué camarade PROEMEN.

S'ouvrant par une série de guindailles où bonne bière et joyeuses chansons marchaient de paire, elle a vu les membres de notre cercle prendre à cœur la cause libérale.

De nombreux meetings furent organisés et, en un jour mémorable inscrit dans nos modestes annales, le 1<sup>er</sup> décembre 1901, bon nombre de camarades libéraux des Universités de Liège, Gand, Bruxelles et Mons se sont unis à nous pour protester énergiquement contre les menaces et les agissements des calotins louvanistes dont l'arrivée grotesque sous la protection d'une police forte et d'un juge de paix catholique, a fait hausser les épaules aux personnes sensées.

Nous tenons à remercier encore les camarades qui nous ont secondés et nous leur promettons d'être à leur disposition quand le moment sera venu.

Nous nous faisons un devoir de signaler le dévouement des membres qui ont, lors des élections législatives, payé de leur personne et mené une campagne anticléricale dans les communes environnant Gembloux où malheureusement encore la population est asservie à la gente monastique.

Cette campagne, menée avec acharnement, leur fait honneur.

Nous espérons que les distributions répétées de brochures bafouant nos ennemis politiques et leurs principes auront produit de bons effets dans les centres catholiques.

Une propagande continuelle a été conduite sans relâche. Continuons, l'apathie est condamnable; elle mine quelques-uns d'entre nous. Qu'ils s'occupent donc activement de la belle cause libérale. Dans l'action, ils trouveront le remède au mal qui les ronge :

*Contraria contrariis curantur.*

LUX.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : CHARLES FORCKEL ; *Vice-président* : CHARLES WITTEVRONGHEL ; *Secrétaire* : RAYMOND ARNOULD ; *Trésorier* : EDMOND DUCHATEAU ; *Trésorier adjoint* : MAURICE LEMAIRE ; *Bibliothécaire* : ROBERT RAGOUDET ; *Porte-drapeau* : ADOLPHE BATAILLE.





## MONS

---

### **Société Générale des Étudiants de l'École des mines**

Cette société, qui réunit tous les étudiants de notre Ecole des mines, se réclame des principes du Libre-Examen.

Elle organise, chaque année, de belles fêtes, telles que celles qui furent données à l'occasion de la Ste-Barbe.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : FRANÇOIS BLANCQUAERT. *Vice-Président* : PAUL DENIS. *Secrétaire* : GEORGES BOUTILLON. *Trésorier* : MARCEL UBACHS. *Porte-drapeau* : WILMUS.

---

### **Société des Étudiants Libéraux de l'École des mines**

Cette société, qui date déjà depuis 26 ans, est des plus prospères et voit, chaque jour, le nombre de ses membres augmenter.

Elle défend énergiquement les idées libérales et n'a jamais failli à la cause qu'elle représente.

Elle a fondé cette année une section du Denier des écoles qui est en très bonne voie.



Le comité a été composé d'éléments excellents, qui sous l'intelligente direction du camarade HENRY, organise des conférences presque chaque semaine et s'occupe de propagande très active en dehors de l'École des mines.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : GASTON HENRY. *Vice-Président* : JEAN DELBRUYÈRE.  
*Secrétaires* : JEAN BOULARD, JEAN DE LOOZE. *Trésorier* :  
SIMON TONNIEAU. *Porte-drapeau* : FLEUR.

---

### Caralo-Club

Ce cercle Wallon réunit tous les enfants du pays de Charleroi et est le plus important des cercles régionaux.

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : JULES PHILIPPOT. *Vice-Président* : LUCIEN WAUTHIER. *Secrétaire* : EDGARD BARDIAUX. *Trésorier* : JULES YERNAUX. *Porte-drapeau* : DÉSIRÉ MARBAIX.

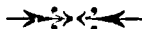
---

### Cercle Français

Comité pour 1902-1903 :

*Président* : PAUL DENIS. *Vice-Président* : GEORGES BOUTTILON.  
*Secrétaire-trésorier* : LÉOTARD. *Porte-drapeau* : KEMMEL.

R. P.



## Société Générale des Étudiants de l'Institut commercial des industriels du Hainaut

Notre Société Générale, transformée, grâce au zèle et au dévouement du camarade GILLAIN, vice-président, de Société libérale, en Société générale des Étudiants libéraux de l'Institut, fut particulièrement vivante durant l'année qui vient de s'écouler

Elle était, d'ailleurs, bien gérée par son vaillant comité et surtout par son président Z. GILLAIN, qui y consacra tout son temps et son intelligence.

Conformément au vœu émis au Congrès de Mons, le Comité s'occupa immédiatement d'organiser la bibliothèque qui, actuellement, n'a qu'un tort : elle n'est fréquentée que par bien peu d'étudiants.

Personne ne songera cependant à nier l'utilité de cet organisme et l'intérêt que présentent les volumes et brochures qu'elle contient.

Nous n'avons malheureusement pas eu de conférences l'année dernière. Bien que le Comité ait fait tous ses efforts pour les organiser, nous n'avons eu que le camarade BOUCHÉ qui a exposé la question de l'Instruction obligatoire et le camarade TAZSINSKIN, qui a parlé de la question sociale.

Il est vrai que la campagne pour le S. U., à laquelle nous avons vigoureusement pris part, réclamait ailleurs la présence de nos conférenciers libéraux.

Un autre point appelle notre attention : c'est la création du journal *Le Mercure*, organe bi-mensuel de notre société. Tribune libre où chacun de nous a le droit d'exposer ses idées, il stimula nos courages et réveilla l'indifférence où quelques-uns semblaient se complaire.

Il faut féliciter les camarades fondateurs PETITJEAN,

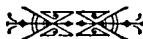
POULEUR, JACOB, DELEUZE, ERNST et autres, ainsi que les collaborateurs anonymes, des efforts qu'ils ont apportés pour la réussite de cette entreprise qui, il faut l'avouer, était pour ainsi dire téméraire, vu l'opposition que semblaient lui faire quelques-uns.

Les débuts de l'année académique 1902-1903 ont été excellents, malgré les difficultés que nous eûmes à surmonter. Les fêtes ont réussi au-dessus de toutes espérances.

Le Comité s'est occupé de la question des conférences. Nous entendrons prochainement MM. JOURET, LECLERCQ, HEUPGEN, DESCAMPS et aussi quelques camarades dévoués qui ne craignent pas de montrer, en toutes circonstances, la sincérité de leurs convictions.

Comité pour l'année 1902-1903 :

*Président* : E. BOUCHÉ. *Vice-président* : EUG. JACOB, *Secrétaire* : M. ROGER. *Secrétaire-adjoint* : M. DELEUZE. *Trésorier* : L. BRICOURT. *Commissaires* : COPPÉE, POURBAIX, HORLAI, ERNST. *Porte-drapeau* : VANNECHEL.





## LIÈGE

—

La Fédération des Étudiants Libéraux-unis et l'Association générale des Étudiants, sous laquelle se sont fédérés les cercles facultaires, constituent la vie estudiantine liégeoise.

Nos multiples appels à nos camarades liégeois sont demeurés sans réponse ; aucune liste de comité, ni aucun exposé des travaux de ces deux importants cercles, pendant l'année écoulée, ne nous sont parvenus.

Nous regrettons vivement cette lacune, qui laisse un trou dans le tableau de l'activité estudiantine belge, que l'Almanach de l'Université de Gand, s'efforce de présenter.





## FÊTES UNIVERSITAIRES DE L'ANNÉE

---

A ANVERS

---

### **Cinquantenaire de l'Institut supérieur de Commerce.**

Le 29 octobre 1902 s'accomplissait le cinquantenaire de l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers. A cette occasion, des fêtes avaient été organisées par l'Association générale des Etudiants de concert avec l'administration communale.

Les camarades SOTTIAUX et DETRY eurent l'honneur d'y représenter la Société générale des Etudiants libéraux de Gand.

Dans la soirée du mercredi 29, nous étions reçus en même temps que les délégations de Bruxelles, Liège et Mons, à la gare centrale.

Un cortège touffu d'étudiants qu'illuminait une multitude de lanternes vénitiennes, nous attendait, pour nous conduire, musique en tête, vers le local de l'A. G. anversoise, où cette société offrait des tonneaux d'excellente Munich.

Après le discours de bienvenue par le président de l'A. G., CH. DE MEY, auquel divers délégués répondirent, le chef de la délégation gantoise obtint le plus vif succès

en buvant aux camarades étrangers qui fréquentent si nombreux nos établissements d'instruction supérieure et en particulier l'Institut d'Anvers.

Le même soir, réception aux « Mille Colonnes », local du Cercle Wallon. Dégustation d'orge nationale : Speech du président et des camarades CH. DE MEY, GRAFÉ, président des Etudiants libéraux anversois, et DETRY, de Gand.

Séance très animée au cours de laquelle plusieurs camarades y allèrent de leur chanson. Notons le succès qu'obtint l'interprétation par SOTTIAUX de couplets chers à BECKER.

Le lendemain, journée officielle !

Le matin réception à l'Institut, discours de M. LE MINISTRE DU TRAVAIL, de M. GRANDGAINAGE, directeur; du PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DE COMMERCE, du BOURGMESTRE, etc. Les énumérer tous serait fastidieux, mais nous nous en voudrions d'omettre celui du président, CH. DE MEY, en nom des étudiants présents.

A midi, le Collège échevinal recevait les participants aux fêtes dans les beaux salons de l'Hôtel de Ville, réception pendant laquelle les présidents et chefs de délégation des sociétés estudiantines furent appelés à signer le Livre d'Or de la ville d'Anvers.

A deux heures, visite des installations maritimes sous la conduite de M. l'échevin VERSPREUWEN et de M. le capitaine du port BULCKE. Très intéressante, d'ailleurs, mais rendue mélancolique par un temps brumeux et froid par lequel l'immense file de voitures nous véhiculant avait un vague air de cortège funèbre.

Le soir avait lieu le grand banquet offert par la Société des anciens Etudiants de l'Institut, au local du Cercle

artistique. Peu d'étudiants à ce banquet : délégués compris, une trentaine, mais tous gais lurons ; aussi ce coin de la salle était-il particulièrement animé. Evidemment, une telle occasion à discours ne peut se perdre ; si la mémoire nous est fidèle, nous dûmes nous efforcer d'en digérer une demi-douzaine. Ne croyez pas que ce furent de courtes allocutions ! Non. De respectables discours de bonne longueur, quelque chose de solide !

Après le banquet, l'assemblée se répandit dans les salons où eurent lieu les présentations des délégués aux autorités présentes, pendant que des anciens déployaient leurs talents de chanteurs ou d'instrumentistes.

Le vendredi 31, les fêtes se terminèrent par une séance au Cercle Flamand.

Soutenus par de bonnes bouteilles de Gueuze, les gosiers y firent merveille.

Le président du Cercle Flamand souhaite la bienvenue aux étrangers et à M. le professeur TAITSCH (également chargé de cours à notre Université), qui honorait cette réunion de sa présence.

Le camarade DE MEY remercia les divers cercles de leur participation active aux fêtes.

Ce fut le délégué de Gand qui leur répondit au nom des délégations étrangères faisant surtout l'éloge de CH. DE MEY, l'organisateur de ces belles journées.

Narrer les incidents qui caractérisèrent les nuits que nous passâmes à Anvers serait fort long. Ce compte-rendu dépasse déjà les limites permises par un comité de publication draconien.

Longtemps encore les rues avoisinant la gare conserveront le souvenir de ceux qui les animèrent à ces heures. Longtemps, dans les bars, on se remémorera le passage des

étudiants; les patronnes se souvenant de la réduction de l'effectif des verres et bouteilles, dont de nombreux exemplaires sont allés garnir des collections originales (Pour renseignements s'adresser à FONS).

En somme, excellentes journées dont nous remercions les organisateurs et particulièrement le sympathique président de l'A. G., CH. DE MEY.







## A MONS

---

### **Fêtes en l'honneur de M. DUTRIEUX, fondateur de l'Institut commercial**

Le train roule, bruyant, laissant dérouler à nos yeux errant dans la campagne immense, au travers des vitres bueuses d'un compartiment de 3<sup>me</sup>, des champs nus, arides, des arbres décharnés, sans feuilles; passant rapides comme des fantômes dans un songe. Mon camarade MARTIN, la hampe du drapeau entre les jambes, cause banalement avec un sien pays renfrogné dans un coin, pendant, qu'absorbé, je regarde dans le vague du ciel.

Tout à coup, un sifflet strident vient agacer nos tympanes, nous sommes à Grammont. Il faut descendre sur le quai des voyageurs étonnés, badauds, regardant, la bouche mal fermée, les yeux ahuris, nos deux mystérieuses personnes tapottant flegmatiquement l'asphalte du quai. Soudain, me retournant par hasard vers la sortie de la gare, j'aperçois une ombre noire, qui passe rapide le long du quai, l'air timide et craintif, arrive à notre hauteur, élève la main droite vers un front rugueux et affaissé, la descend sur la poitrine, les doigts recourbés (religieusement), la passe de l'épaule gauche à l'épaule droite avec des oscillations de tête, et disparaît se hâtant vers un compartiment de seconde. Nous regardons quelque peu

surpris cet être étrange, qui nous avait honoré (sans doute) de ses simagrées, quand le chef de gare, voyant notre étonnement, vint à nous et nous dit, rayonnant et jovial : « Ne soyez pas surpris, ce Curé (avec une lettre majuscule) vous prend sûrement pour des socialex ou anarcheux ».

Nous éclatâmes de rire. Ce qui est certain, c'est que l'homme noir nous prenait pour des conspirateurs (contre le ciel, sans doute); car jusque Mons, l'Agence ayant été avertie, subito presto nous fûmes escortés d'un de leur limier gras et dodu, qui marmota des paroles sifflotées, taquinant de ses doigts crochus de petites boules sculptées, réunies par de petites chainettes terminées par deux petites planchettes noires accolées, et se coupant perpendiculairement. A notre départ, il nous jeta un regard méchant, pressa plus fort sa petite chainette à grains et mâchona quelques paroles incompréhensibles.

Nous, très dignes, nous nous inclinâmes humblement devant le saint homme; la grâce nous avait touché; je ne me rappelle plus à quel endroit, (cela ne laisse pas de trace.)

Sur le quai de la gare de Mons, nous élevâmes religieusement sur sa hampe le symbole de nos principes de libre examen et de liberté de conscience. Puis, nous déplaçâmes péniblement nos masses alourdies par un défaut de fonctionnement de deux longues heures.

Tout à coup, nous fûmes entourés de tous les étudiants montois, qui nous ovationnèrent chaleureusement aux cris de : « Vive Gand ! »

Tous les délégués étant présents, nous entrâmes dans la ville du Doudou où les camarades de l'Institut commercial de Mons, par une délicate prévenance sans doute, saluèrent notre arrivée par un ensemble d'accords bien

connus, le chant de la Médecine de Gand, (musique sans paroles, exécutée par la fanfare des étudiants de l'Institut). Nous fûmes touchés, émus. Nous remerciâmes en brandissant nos bérets et casquettes aux cris de : « Vive Mons ! »

Puis le cortège se forma, bannières en tête, et, à travers la ville noire de poussières charbonneuses, chantant, beuglant, chahuttant, cascadeant, se rendit à l'Institut commercial où devait avoir lieu la réception officielle en l'honneur du fondateur de cet Institut, M. DUTRIEUX.

L'on nous réunit dans une grande salle. Les diverses délégations se rangèrent près de leur bannière, et l'on attendit cérémonieusement, l'air digne, l'honorable M. DUTRIEUX. L'on vit bientôt s'avancer un homme de taille moyenne, figure de circonstance, les mains ballants dans des gants tout neufs, mal à l'aise dans leur prison. Il ne devait pas les porter souvent, ces petits instruments de torture.

A son entrée, ovation par toute la salle. Les murs tremblèrent sous les bravos, les lustres vacillèrent et les échos se répercutèrent au loin dans les longs couloirs austères. Je profitai d'une accalmie pour étudier plus attentivement le héros de la journée. C'était un petit homme trapu, à figure joviale et jouffle. Un front haut et fuyant à cause d'une calvitie précoce faisant soupçonner en cet homme d'un extérieur si simple, une énergie ténace, une intelligence apte au travail ardu et laborieux, un grand cœur battait pour les causes droites.

Le discours élogieux que lui adressa le président des Etudiants de l'Institut l'émut profondément ; il se recueillit un instant et, par des paroles vibrantes de sincérité et de franchise, il remercia ses élèves et le corps professoral, à qui il voulait, dans son humble abnégation, attribuer une partie des mérites qu'on semblait vouloir rapporter à lui seul.

Comme nous comprenions — nous, délégués — combien cet homme aux idées larges et généreuses, qui avait su, à force d'énergie et de volonté persévérante, faire prendre corps à une idée qui lui était chère ; combien cet homme, dis-je, avait dignement rempli sa tâche d'honnête et digne citoyen ; comme nous comprenions aussi combien il avait droit à la reconnaissance de l'humanité ! Une cordiale sympathie unissait ce grand cœur à tous ses élèves, et c'est avec une gracieuse reconnaissance qu'il vint serrer la main des délégués et trinquer avec eux à la prospérité de l'œuvre qu'il avait assise sur de si bonnes bases.

On trinqua, et la liqueur officielle, la mousseuse boisson dorée nous détourna un peu de notre contenance forcée vers une cordialité plus franche et un laisser-aller moins ennuyeux, et ce fut, le cœur joyeux, au cri de : « Vive M. DUTRIEUX » que nous reprîmes possession de la rue, nous laissant amener vers le Café Royal où devait avoir lieu la revue.

Oh ! pour une revue, c'était tapé ! pauvre proffs ! Comme on prenait plaisir à marteler leur amour-propre ! Comme on s'ingéniait à grossir leurs petits travers ! mais ils n'ont pas l'esprit austère et grincheux là-bas ; ils savent comprendre la jeunesse parfois railleuse, mais pas méchante, et ils rient de bon cœur, ces excellents professeurs.

Entretiens, assis avec quelques copains Montois à une table bien garnie, le camarade MARTIN et votre serviteur le POILU, nous faisons sententieusement l'analyse chimique et bactériologique de la Munich de Mons ; nous nous escrimions à prouver aux camarades que sa teneur en alcool était bien inférieure à celle de la Munich de Gand. On fit des expériences d'alcoolimétrie, on dut nous servir des petits pains fourrés pour que nous puissions mener l'expérience à bonne fin. Et lorsque tout le monde sentit la con-

clusion lui monter au cerveau, fiers de notre triomphe, nous nous levâmes, tâtonnant, ayant besoin d'air et d'ammoniaque.

Avant de sortir, l'esprit me revint quelque peu et j'allai féliciter chaleureusement le camarade JACOB, auteur de la revue; MARTIN, plus expansif, l'embrassa. Puis le cortège défila par les rues sombres et étroites; nous cherchâmes quelque Eden hospitalier où nous puissions nous reposer quelque temps sur la poitrine d'une Vénus pécheresse. Hélas, tout était clos; et les Edens et les Vénus pécheresses aussi.

Cette nuit-là, j'eus un rêve, un bien beau rêve, je crus voir le gouvernement clérical chanceler, tomber et se casser la tête contre deux grosses pierres : La Science et la Raison.

Le lendemain, à 11 heures, réception au porto des délégués étrangers; discours de circonstance du président des étudiants de l'Institut. On boit à la santé des délégués : on vida (1<sup>e</sup> verre). Je m'avançai timidement et regardai toutes les têtes, j'eus un moment d'hésitation, une sensation spéciale, un trouble injustifié; puis, voyant toutes figures sympathiques, j'enfourchai un verre d'abord (2<sup>e</sup> verre). Puis mon discours : il fut assez long. C'est drôle, comme le porto vous rend loquace; les paroles vous découlent faciles comme le porto, du reste; les grands mots qui épatent se pressent nombreux sur vos lèvres; les gestes expressifs et audacieux se dessinent au-dessus des verres, puis on boit à la santé des camarades montois (3<sup>e</sup> verre); puis vinrent les autres délégués et d'autres verres (nombreux verres). L'atmosphère s'épaississait, les têtes s'échauffaient, on discutait politique, féminisme, malthusianisme, etc., on avait besoin de respirer une atmosphère plus pure et de se rincer le gosier avec de l'eau gazeuse; on

partit cahin cahan à la recherche d'une pierre où reposer sa tête alourdie; je trouvai un oreiller, j'y reposai la mienne.

L'après midi, fête flamande, complètement wallonne : assauts d'armes, de biceps, etc. Le camarade MARTIN, retroussant ses manches, exhiba avec un air de défi, deux formidables biceps, sauta dans l'arène et, l'air grave, sans trop de forfanterie, enleva à bras tendu la formidable barre d'un poids de 70 kilogr.

Tous les camarades restèrent pétrifiés et un tonnerre d'applaudissements salua l'hercule gantois. A partir de ce jour me sentant fort de sa force, je devins arrogant.

Je fis de ma poire: cela m'arrive de temps à autre, qui n'a pas de défauts?

Finalement, le corps alourdi, la tête vacillante, je me rendis au banquet où je retrouvai, à la place d'honneur, digne et souriant, le président ressuscité d'ivre-mort que je l'avais vu quelques heures auparavant. Jésus ressuscita le 3<sup>e</sup> jour pour revoir Marie Madeleine : ô amour. BOUCHÉ ressuscita le soir même pour assister au banquet : ô amour...  
*du vin.*

Le banquet fût splendide et le président ressuscité, prenant du pain et surtout du vin, nous bénit en disant : je bois à la santé des vivants, moi qui suis ressuscité d'entre les (ivres)-morts et prie leur père éternel (ô Bacchus) de leur accorder la grâce de vivre en paix avec le porto et de mourir comme moi en état de grâce et de virginité (?).

Alors le camarade VAN DE WAELE, président des Etudiants libéraux de Bruxelles, à l'exemple du chef des apôtres, prit la parole pour semer la bonne semence. Sa voix, d'abord faible, s'emplifia, devint forte et vibrante, ses gestes, d'abord modérés, devinrent énergiques.

Son discours prit de l'ampleur. Un silence solennel régna dans la salle; on éprouva une émotion troublante, toutes les

oreilles sont suspendues à cette bouche qui sait si bien rendre nos pensées et nous montrer notre devoir, la tâche que doit remplir un vrai libéral. Avec lui, dans un même geste, nous abaissons lourdement la main comme pour anéantir l'ennemi commun et nous crions : « Non, non, le libéralisme n'est pas mort ! » Les combattants tomberont nombreux sous les glaives de l'erreur et du despotisme ultra-mondain; mais l'idée restera inébranlable gardée par des défenseurs énergiques et infatigables jusqu'à ce que l'ennemi tombe exténué de fatigues aux pieds des remparts de la Science et de la Liberté.

Après un discours d'une éloquence aussi nette et d'une éloquence aussi entraînant, ma faible voix, éraillée du reste à force de crier à bas la calotte, voulut aussi (ô ambition !) se faire entendre. Je n'avais rien préparé, j'improvisais. J'eus des phrases hardies et audacieuses. J'osais dire toute ma pensée sans restriction aucune, sans souci de la rhétorique et de l'art oratoire. Je dus cesser, j'avais soif et mes cordes vocales se refusaient à fonctionner.

Puis multiples discours avec des grands mots auxquels je n'ai rien pu comprendre tels que stratégie machiavélique (ô grand Josué). Pendant ces tirades je soiffais toujours, si bien que je tombai en état de somnambulisme (en dessous d'une table) et il me fut impossible de me rappeler rien de ce que se passa jusqu'au lendemain.

Oh! comme ce lendemain fut triste, mouillé comme nos estomacs avec une pluie fine glacée qui imbibait nos bérêts. L'on s'ennuya, fatigués énervés par cette eau qui tombait toujours sans interruption. Pour calmer sa méchante humeur contre le ciel mausade, l'on s'en alla patauger à la foire : on visita le Grand Turque, on goûta de tous les nougats et pour se mettre à l'abri de la pluie, on s'en alla au carrousel fermé, il y faisait d'une bête à

attrapper des mouches. Vers les 9 heures, je cherchais le camarade MARTIN, afin de nous rendre au bal; je le découvris à grand'peine, retiré dans un coin sombre à côté d'une charmante demoiselle.

Je suis au bal : assez banal au début, peu de femmes, mais un punch excellent et abondant qui mit un entrain inattendu parmi toute la salle joyeuse et grouillante.

Du haut du balcon je regardais placide, les contorsions des camarades Gantois. Je veillais sur le troupeau en délire dont on m'avait confié la garde.

Le camarade BERNARD cherchait en vain à augmenter sa base de soutien, son centre de gravité tombait toujours en dehors et il s'affallait sur le plancher comme une masse inerte et sans défense; mais malgré son degré extrême de plénitude, il réclamait à grands cris du punch et ingurgitait verre sur verre jusqu'au moment où, ne sachant plus boire à cause du trop plein, il cassa brutalement son verre pour se soustraire à cette obsession de l'encore.

Plus loin, le camarade SOTTIAUX, illustre déjà par ses fredaines audacieuses et ses postures chinoises, exécutait une sarabande drolesque avec son inséparable TITI, le célèbre contorsioniste du Palais d'Été ou d'Hiver d'Anvers.

Je cherchais des yeux l'amoureux du Carrousel fermé quand le camarade PETIT JEAN, toujours calme et réservé, me fit remarquer une silhouette gesticulante au milieu de la salle. C'était notre Don Juan. Il arrêtait tous les camarades au passage faisant des discours sur la virginité problématique de la Sainte Vierge et du président BOUCHEZ, sur la priorité du dieu Bacchus, sur le dieu Hercule, brandissant une énorme massue au-dessus des têtes des petites femmes épouvantées. Puis sa fureur se calmait et une réaction bienfaisante s'opérant en lui, il se jetait dans les bras de tous les camarades montois, embrassait nébuleux et



nébuleuses, agents de police et pompiers. Je me hâtai vers lui, afin de l'exhorter au calme ; il m'embrassa tendrement. J'eus une peine inouïe à l'amener jusque la gare, il voulait assommer tous les calotins et embrasser tous les libéraux. Il embrassa le garde salle, fit un discours au drapeau, réembrassa les camarades montois, anversois, nébuleux et nébuleuses ; puis, fatigué, se tut. Pendant ce temps, je m'étais allongé sur les banquettes et sommeillais d'un demi sommeil. Je m'éveillai aux cris de POILU. Le train était en gare, on s'embrassa de nouveau, des larmes de regrets dans les yeux. On cria vive Mons, Gand, Bruxelles, Anvers. Puis chacun monta dans la grande voiture qui devait le ramener vers son home.

L'on s'endormit et pour ne se réveiller qu'à Gand ; il faisait grand jour : nous étions brisés, vanés, avec des gueules de bois, noirs comme des nègres et nous vinment trainant péniblement notre corps fatigué, nous agenouiller devant la Maison des Etudiants, suppliant BIDEL de bien vouloir se lever pour nous donner un verre d'eau gazeuse pour rafraichir notre œsophage enflammé et brûlant. Puis tous, nous allâmes vers notre dodo chercher, loin du bruit, un repos bien mérité.

FÉLIX DELPLACE.





## BESANÇON

---

### Fêtes universitaires à l'occasion du centenaire de la naissance de Victor Hugo

(AOÛT 1902)

L'Association générale des Etudiants de Besançon organisa, en août dernier, des fêtes internationales à l'occasion de l'inauguration de la statue de Victor Hugo.

La Société générale des Etudiants libéraux de Gand, s'y fit représenter par deux membres effectifs, deux membres honoraires et un membre d'honneur.

Députation complète s'il en fut !

Notre grand chef MAURICE combinait les itinéraires et présentait la bande aux camarades étrangers. Le docteur PANZ, muni d'une pharmacie portative, était chargé du service médical. Le gros CARLO, indiquait les boissons qu'il fallait déguster. Le camarade ADIPEUX (misère de Flandres) portait le drapeau. Enfin, votre serviteur était spécialement désigné pour lire et commenter le boedecker, et faire les discours en flamand.

Chacun avait donc son rôle à remplir, et ainsi, en appliquant le principe de la division du travail, notre voyage réussit d'une façon inespérée.

\* \* \*

Nancy fut notre première étape. Le souvenir récent des fêtes de 1901, l'amitié qui nous unit aux camarades nancéens, nous forçaient de nous arrêter dans la capitale de la Lorraine.

Avec ses portes ornées de statues, son inoubliable place Stanislas, son délicieux jardin public, ses vieux hôtels, « Nancy la belle » semble ne pas avoir changé depuis le XVIII<sup>me</sup> siècle. C'est un joyau, de ce style Louis XV, qui est l'expression la plus pure de la grâce et de l'élégance française.

L'accueil y fût des plus cordial.

Encore une fois, nos amis de Nancy se disputèrent pour nous servir de guide, encore une fois ces excellents camarades firent l'impossible pour nous être agréables, et, comme le disait le camarade DUPONT en une phrase immortelle : « La base, sur laquelle repose l'union de Gand et Nancy, de granit qu'elle était devient d'airain ».

C'est là que le gros CARLO nous rejoignit; il était allé sabler du champagne dans le Grand Duché avec son ami LA CRÈME ; question d'entraînement.

Le mercredi 13 août, veille de notre départ pour Besançon, nos hôtes, nobles cœurs, nous offre un excellent souper au « Petit Vatel ».

Ce fût le baptême de la nouvelle base d'union.

Que les étudiants de Nancy reçoivent ici tous nos remerciements, pour leur charmante réception.

\* \* \*

Après avoir parcouru tout l'Est de la France, traversé les Vosges, nous débarquons le jeudi 14 août, à 5 heures à Besançon.

Les camarades bisantins nous font une réception indescriptible, cris, salutations, s'entremèlent, et au milieu des clameurs, des bérêts agités, nous sortons de la gare.

On nous conduit au lycée Victor Hugo. Un dortoir nous y était réservé, je dis dortoir, parce qu'on était sensé y dormir; mais le repos que nous y cherchions fut troublé, chaque nuit, soit par des chants, soit par des discussions physiologiques du plus haut intérêt, entre DUPONT, de Nancy et la « MISÈRE DES FLANDRES ».

Le soir, tous les étudiants se réunissent à l'Union artistique bisantine, où une soirée de bienvenue nous était offerte.

Certes, pendant le cours des cinq jours de fêtes, nous assistâmes à des réunions plus brillantes, mais aucune ne fit sur nous une impression plus profonde et plus durable. En effet, la séance s'ouvrit par une causerie de M. DROZ, professeur de Littérature française à la faculté des Lettres de Besançon.

M. Droz, d'une voix convaincue, prononça un magnifique discours, dont la largueur d'idées, l'érudition, la forme élégante, dénotent le penseur généreux, le savant et le lettré.

Merci à M. le professeur Droz, qui nous a donné l'autorisation de reproduire cette page magistrale, véritable hymne pour la paix universelle et l'union des peuples.

Après M. Droz le sympathique président de l'A. de Besançon prononce une vibrante allocution.

Les délégués des différentes Universités répondent. MAURICE se fait notre interprète pour dire combien nous sommes heureux de nous trouver en France; la France, berceau de la liberté; la France phare qui éclaire le monde!.... Boum!

Très remarqué le délégué des étudiants allemands, en vacances à Besançon. Au nom de ses camarades, il remercie les Français de leur invitation, et, après l'hymne allemand joué par la musique militaire, nous sentons que les

élèves de M. DROZ partagent les idées de leur éminent maître et qu'on ne doit pas désespérer de l'union des peuples.

Après une partie musicale et littéraire des plus réussies, la soirée se termine par une revue estudiantine « Gaudeamus ». C'est l'œuvre d'un camarade bisantin. Dans un cadre estudiantin, il met en scène d'une façon très spirituelle les principaux personnages des drames de Victor Hugo.

### VENDREDI 15 AOUT

Le matin, visite de la ville. Certes, Besançon n'a pas le caractère vétuste de Nuremberg ou de Bruges, elle ne reflète pas les siècles passés d'une façon si intense que ces deux villes. Néanmoins, la vieille cité impériale conserve maintes traces du passage des romains, maints vieux pignons et antiques ruelles, qui font revivre le passé prestigieux.

On se promène, on s'intéresse à la Porte Noire, on admire le palais Granvelle... Mais l'ami CARLO se souvient qu'il est près du bon pays bourguignon et va déguster les vins les plus renommés d'un hôtelier dont il s'est fait l'ami.

Ce jour-là, au restaurant, nous rencontrons le sympathique TIMBAL, délégué de Toulouse. Déjà nous avons fait la connaissance du représentant du Midi aux inoubliables fête de Paris. On se retrouve avec joie. TIMBAL ne nous quitte plus et rentrera dans sa ville de soleil et de fleurs en passant par les nuages et les brumes de nos contrées septentrionales.

L'après-midi nous assistons à une conférence-concert au Kursaal. M. LUCIEN LE FOYER, avocat à Paris, y parle de l'œuvre de Victor Hugo. Il célèbre surtout en lui « l'apôtre de la bonté et du beau » et termine en faisant l'éloge de

« l'homme d'action, qui toujours lutta pour l'idéal, idéal qui, dans l'esprit du poète, évolue et progresse sans cesse ». Puis, de gracieuses actrices disent des vers du héros de la fête.

Le public était fort nombreux. Les gens de la campagne étaient accourus pour rendre hommage au grand enfant de Besançon. Tout le monde endimanché s'intéressait à la conférence et semblait goûter la beauté des poésies et des chants.

Figurons-nous une fête pareille à Gand. Y verrions-nous des ruraux? Je ne le pense pas. Non, malgré les dires des cléricaux, au point de vue intellectuel, nos pauvres paysans de Flandre ont beaucoup à apprendre de leurs voisins du Sud.

Le soir, une représentation de Rigoletto nous réunit encore une fois au Casino des bains. Le chef-d'œuvre de Verdi fut interprété d'une façon remarquable. La représentation se termine par le couronnement du buste de Victor Hugo par les étudiants.

Sur la scène, le buste du poète est entouré par la jeunesse universitaire, avec ses drapeaux. Chaque délégué dépose une palme devant le socle, et un vieux poète franc-comtois s'avance et dit des vers.

Voici une strophe de la fort belle poésie de M. GRAND-  
MOUGIN :

. . . . .  
« Ta strophe, musique immortelle,  
Empoignant notre esprit fidèle,  
Sait l'entraîner d'un seul coup d'aile  
Hors de la geôle où nous souffrons !

\* \* \*

C'est comme les brises marines  
Qui nous dilatent les narines  
Versent la vie à nos poitrines  
Et nous font porter haut les fronts ! »  
. . . . .

C'était très beau, très impressionnant de voir toute la salle debout, acclamant la mémoire du formidable poète ; alors que la jeunesse couronnait son buste de fleurs, et que des vers montaient aux cieux comme de l'encens !

---

SAMEDI 16 AOUT.

L'A. avait organisé, à 9 heures, une promenade à la citadelle Vauban, qui domine la ville. Mais la perspective de voir un paysage féerique ne l'emporta pas sur la paresse ; nous fîmes la grasse matinée, et ce n'est qu'à midi que la délégation gantoise se joignit aux camarades pour assister à la réception des ministres.

Ayant fait antichambre dans les salons de la Préfecture, au milieu d'une cohue de magistrats, d'officiers, de professeurs, M. TROUILLOT nous reçoit enfin.

En quelques mots, il nous remercie « d'être venu de si loin pour rendre hommage au poète qui est une des gloires de l'humanité ».

Nous saluons, et la corvée accomplie, on se disperse dans la ville en fête.

Partout des drapeaux, des banderolles. Dans les quartiers populaires se dressent des arcs de triomphe, sur lesquels la population exprime, en phrases lapidaires, son attachement à la République. On lit : « Honneur à TROUILLOT et MOUGEANT ». « Respect à la loi ». « Place au travail ». Et ces inscriptions excitent la verve de notre septique camarade DUPONT.

Tout en se promenant, notre grand docteur PANZ fait la connaissance de la toute gracieuse M<sup>lle</sup> Blanche. Cette charmante personne lui a réservé, à ce qu'il paraît, une hospitalité des plus chaude. Mais ne soulevons par le

fameux voile qui doit couvrir la vie privée, de ses plis imperméables.

A 6 heures, les chefs de délégation vont banqueter à la Préfecture avec les autorités. Dans les jardins illuminés, une tente est dressée, et, dans ce décor de rêve, les mets succulents se succèdent, alors que la musique de l'école d'artillerie charme les invités par les plus beaux morceaux de son répertoire.

Au dessert, des discours sont prononcées par le préfet, le ministre TROUILLOT, JULES CLARETIE au nom de l'Académie française, et par l'ancien ministre de la marine LOCKROY, représentant de la famille Hugo. Le discours de ce dernier est surtout remarquable; il lève son verre. « A la France qui, malgré ses revers passés, en impose au monde par ses artistes et ses penseurs ».

Le président senior de la « Corda Fratres », EFFISIO GIGLIO Tos essaye de prononcer son premier discours, mais on se lève; il prendra sa revanche demain.

Le soir, nous assistons à la représentation des « Burgraves », interprété par la Comédie Française au Kursaal-Théâtre.

Le Kursaal de Besançon ne convient pas au drame. L'accoustique en est détestable, et, comme il pleuvait dans la salle, il fallait tout le talent de MOUNET-SULLY et surtout le charme de la divine LARA, pour retenir les Gantois dans la salle. Pendant ce temps, CARLO avec son inséparable TIMBAL explorent la ville, à la recherche — disent-ils, quand nous les retrouvons — de la maison natale de Victor Hugo; nous les croyons sur parole. Et la soirée se termine — ou plutôt le matin se lève — alors que la jeunesse fraternise et refraternise encore avec obstination.

---



## DIMANCHE 17 AOUT

Ce fut le grand jour. L'inauguration de la statue de Victor Hugo, œuvre du sculpteur byzantin Becquet. Les étudiants se réunissent à l'A. et, en cortège, on se rend devant le marbre encore voilé.

La foule acclame vivement les ministres, qui prennent place sur l'estrade réservée.

Après un discours de M. COLSENET, doyen de la faculté des lettres, le voile tombe et la statue apparaît toute blanche. Un immense cri de : « Vive la République ! » s'élève, tandis que les musiques entament une vigoureuse Marseillaise, écoutée debout et tête nue par tous les assistants. L'œuvre du statuaire produit grand effet. Le poète est représenté assis, le torse nu, ainsi qu'un Dieu. Il revêt devant nous comme dans une apothéose. Loin des bruits du monde, il semble rêver encore à tout ce qui est beau, vrai et juste.

Après le doyen de la faculté des lettres, le maire, JULES CLARETIE, le ministre TROUILLOT prennent la parole et font l'éloge du héros de la fête. Enfin EFFISIO GIGLIO Tos monte sur l'estrade ; au nom de la « Corda Fratres » et de la jeunesse italienne il lit un long discours, d'une exubérance toute méridionale.

Pendant que leur chef péroré, un camarade italien distribue le texte du discours ; ainsi la jeunesse du monde entier pourra admirer la profondeur des idées du fondateur de la « Corda Fratres ». Après des vers récités par M. GRANDMONGIN, la cérémonie prend fin.

On se rend au banquet que nous offre la municipalité. Cette fois les agapes ont lieu dans la cour du Lycée Victor Hugo ; attention touchante du Conseil municipal, qui nous

permettra de faire tout à l'heure une sieste dont nous aurons grand besoin.

La réunion, avait un caractère nettement politique; aussi à peine le potage avalé, les discours recommencent. Encore une fois M. le maire exprime son attachement à la démocratie, M. TROUILLOT fait l'apologie du ministère Combes. Tous les sénateurs et députés du département félicitent le ministère de son énergie, de son action vigoureuse pour la défense de la République.

EFFISIO GIGLIO Tos termine ce tournoi d'éloquence au nom de la jeunesse italienne. Le banquet terminé, on inaugure le buste de PASTEUR, après l'éloge du poète, éloge du savant; nouveaux discours des ministres vraiment infatigables. Cette débauche de belle phrases nous dessèche le gosier; heureusement le « Café Pasteur », n'était pas loin.

Mais ne parlons pas du « Café Pasteur ». Ce nom pourrait rouvrir chez plusieurs de nous des plaies sur lesquelles le temps commençait à mettre son baume.

Le soir, grande fête vénitienne dans les jardins du Casino. Mais qu'on me pardonne mes souvenirs ne sont plus très exacts, nous avons entendu tant de discours!

Je me rappelle avoir discuté vaguement immortalité de l'âme avec DUPONT, je revois PANZ au bras de Blanche, MAURICE flirter avec une danseuse, le gros CARLO esquissant un pas de quatre avec le CAFRE (un sosie du Cafre gantois); mais tout cela est très flou, très nuageux et je ne pourrais garantir la vérité de ce que j'avance.

---

## LUNDI 18 AOUT

Pour le dernier jour des fêtes, les camarades bisantins nous réservaient une réunion charmante. Un banquet d'adieu devait nous réunir à Beure, à quelques kilomètres

de la ville. Fiacres, omnibus, tramcars transportent la jeunesse joyeuse.

Après avoir suivi la vallée du Doubs, on s'engage dans un site montagneux et bientôt Beure apparaît. Le petit village se compose d'une vingtaine de maisons d'argile, qui de ci de là bordent la route. Elles sont bien vieilles, bien sales, ces bicoques ; mais, elles ne manquent pas de pittoresques et cadrent fort bien avec le paysage environnant.

Avant le banquet, nous nous rendons au « Bout du Monde » pour admirer la Cascade. Il n'y avait pas d'eau ; à part cet accessoire nécessaire pour un paysage alpin, l'endroit était d'une fraîcheur délicieuse et, avec volupté, on se couche sur l'herbe. Cette cure d'air nous sert d'appétitif et l'on se rend au banquet qui se donne sous une tente dressée dans la cour de l'unique auberge de l'endroit. Cette fois, la réunion est franchement estudiantine ; aussi les chants et les cris remplacent-ils la musique qui nous charmait aux réunions gastronomiques des jours précédents. Les hurlements se calment un peu au moment des toasts.

MAURICE, au nom des Gantois, remercie les bisantins de leur cordiale réception, nomme BRENEZ membre d'honneur de la Générale Gantoise, et, en gage d'union offre à l'A. une médaille gravée par H. Leroy. A tour de rôles, les délégués des diverses universités remercient les camarades de Besançon.

Fort remarquées les paroles du camarade DE SELYS, de Liège : il fait un tableau poignant de l'envahissement du cléricanisme en Belgique, et conjure la France d'inonder le monde de lumière pour le bien et le progrès de l'humanité.

EFFISIO GIGLIO Tos annonce qu'il a eu un entretien avec le ministre, et que ce dernier lui a assuré que le camarade BRENEZ recevra les palmes académiques. Cela fait bisquer le camarade DUPONT qui, lui, n'a pas eu d'entretien avec

le ministre, et DUPONT, après avoir remercié les Bisantins, engage les Italiens à s'occuper uniquement de la reconstruction du Campanile de Venise.

Le président de l'A., à son tour, nous remercie d'être venu à Besançon, et en termes vibrants boit à l'union des peuples et à la prospérité de tous les cercles représentés.

Le banquet finit au milieu de l'animation et le bal champêtre commence. Mais à quoi bon ébaucher une idylle, nos pataches nous attendent, il faut partir. On s'embrasse, nos véhicules s'ébranlent et nous déposent à la gare.

\* \* \*

Avec TIMBAL nous rentrons en Belgique, fourbus, mais heureux de ces quelques jours d'insouciance et d'oubli passés au milieu d'excellents camarades.

Nous nous arrêtons dans les Vosges. Pour rendre la souplesse à nos membres, nous faisons l'ascension de la Schlucht. Bref, deux jours après notre départ de Besançon, nous débarquons à Arlon où la Crème avec son état-major nous félicite de l'heureuse réussite de notre expédition.

Je ne puis terminer ce trop court récit sans remercier bien sincèrement tous nos camarades de Besançon et en particulier leur président BRENEZ, pour la façon charmante et cordiale dont ils nous ont reçus. Quoique peu nombreux, les étudiants de Besançon se sont surpassés pour nous être agréables, pour nous conduire de fêtes en fêtes. Le souvenir de ces folles journées restera gravé dans notre mémoire.

En effet, voilà trois mois écoulés et encore nos oreilles bourdonnent des cris et des chants dont résonnaient les rues de la vieille cité; encore nous songeons avec délices aux quelques jours de joie et de gaité passés en Franche-Comté.

Au nom de la Société Générale des Etudiants libéraux de Gand, merci à l'A. de Besançon !

L. H.



# **PARTIE POLITIQUE**





## QUELQUES MOTS DE LA PHILOSOPHIE DU LIBÉRALISME



La politique se résume trop souvent dans la discussion des programmes des partis. Les programmes ne sont que des expressions momentanées, variables, plus ou moins incomplètes de leurs aspirations. Ce sont des formulaires pratiques de procédure qui déterminent le mode suivant lequel les partis exercent leur action parlementaire et leur propagande électorale. Ils dépendent des événements, évoluent avec eux, adaptent aux contingences les doctrines politiques.

Quelle est la doctrine du libéralisme?

Est-elle de pure circonstance? Qu'y a-t-il en elle de durable et de permanent? C'est à cela, beaucoup plus qu'aux disputes de mandats, que doit s'attacher la jeunesse du libéralisme!

La jeunesse se laisse entraîner, aux heures d'agitation, dans le remous des luttes électorales. Elle aime à participer à leur fièvre, à leurs émotions. Mais pour



qu'elle se donne à un parti, pour qu'elle lui reste fidèle, pour qu'elle l'aime et le serve dans les mauvais jours, avec autant d'ardeur et de générosité que dans les bons, il faut qu'elle trouve en lui une idée qui satisfasse son besoin d'enthousiasme, cette avidité de combattre et de se sacrifier dont l'homme bien né vibre à vingt ans :

Un parti n'a d'avenir, de faculté propulsive, de puissance d'expansion que pour autant que, sans se désintéresser des problèmes pratiques de chaque jour, il érige au-dessus d'eux un idéal, un principe, une règle morale.

Et ce principe, cette règle morale elle-même n'aura de force attractive et directrice, que si elle correspond à une tendance naturelle et générale des esprits, que si elle trouve son origine, non dans des circonstances ou des appétits, mais dans le fond même de l'âme humaine.

On peut créer des groupements de citoyens, d'électeurs, de propagandistes pour la défense d'un intérêt, le triomphe d'une personnalité ou d'une coterie, le redressement d'un grief; si petit fût-il. Ce groupement ne sera un parti que si la cause qu'il soutient se rattache à un principe supérieur dont elle soit une manifestation ou une application.

Les partis d'intérêts meurent avec les intérêts qu'ils avaient pour but de faire prévaloir.

Les partis d'idées ne meurent pas. Les idées se transforment, changent de physionomie, d'expression, et, si l'on veut, de costume. Mais elles demeurent. Elles

traversent le monde, circulent dans l'histoire. Leur résonnance s'intensifie ou s'assourdit suivant les époques et les sociétés. Mais dans l'immense symphonie de la vie universelle, les grands thèmes ne disparaissent jamais. Tel d'entre eux qui parfois se noie dans la diffusion des ondes sonores, reparaît soudain éclatant à la surface, et c'est en lui que toutes les voix semblent alors se fondre et s'épanouir.

Le Parti Libéral n'est pas un parti d'intérêts, correspondant à un groupement professionnel, à une collectivité restreinte d'individus qu'unit le privilège de la naissance, de la fortune, ou que rapprochent de communes souffrances et des besoins semblables. Il ne s'identifie ni à une caste, ni à une classe. Le Parti Libéral est un parti d'idées.

Certaine école, que la vogue a favorisée, professe que l'évolution des sociétés dépendrait uniquement de ce qu'on appelle dans une barbare technologie d'entrepreneur de bâtisse, leur « infrastructure » économique, et, qu'en un mot, les intérêts matériels gouverneraient le monde.

Assurément, les préoccupations, les nécessités de la vie physique ont toujours tourmenté et continueront à tourmenter les hommes et les peuples. Mais les hommes ne sont grands que dans la mesure où ils les asservissent et les plus belles pages de l'histoire sont celles qui montrent l'Idée menant les peuples et rachetant les illusions qu'elle engendre et les déceptions qu'elle entraîne, par la flamme d'enthousiasme et d'héroïsme dont elle brûle les cœurs.

L'idée, qui appartient au libéralisme, dont il procède, vers la réalisation de plus en plus large de laquelle il tend d'un effort incessant, c'est l'idée de liberté. Le libéralisme est l'expression d'une aspiration éternelle, incompressible de l'âme humaine : l'aspiration à la liberté.

A tous les âges depuis l'enfance, l'être humain veut être libre. Il veut la liberté de ses mouvements, de ses actes, de ses paroles. Toute contrainte, toute limitation de sa volonté est une souffrance et une humiliation. La plus douloureuse des pénalités est la privation de la liberté. La liberté, depuis les temps anciens jusqu'aux jours présents, fut le rêve, le but des individus et des nations. L'esclave romain enviait le sort de l'affranchi, et le serf des temps féodaux la dignité d'homme libre. Les sociétés antiques, autant que les grandes et les petites nations d'aujourd'hui, voulaient leur autonomie. La prodigieuse expansion du christianisme vint de ce qu'il proclama la liberté des âmes.

L'histoire est remplie de luttes héroïques, dont la liberté fut l'enjeu ; la nation vassale secoue la tutelle étrangère et prétend exercer dans la société des peuples la pleine souveraineté de l'Etat indépendant ; exerçant sur elle-même sa propre souveraineté, elle prétend disposer de ses destinées, ordonner sa vie intérieure, suivant sa libre volonté légalement exprimée ; l'individu enfin, dans la nation, prétend être maître de ses croyances, de ses gestes, de son activité, citoyen libre, arbitre de ses intérêts, administrateur de ses biens, collaborateur des intérêts et des biens de tous.

Tout l'effort de la civilisation a tendu à transporter l'idée de liberté du domaine intime de la conscience dans la vie publique et civile, à donner à l'instinct d'autonomie qui anime les personnes et les sociétés des moyens matériels d'expansion, à fournir à la pensée et à la volonté des modes pratiques d'expression et d'action.

Le Parti Libéral est né du jour où, la liberté ayant reçu droit de cité, les institutions destinées à la garantir furent mises en péril; où, par un retour offensif du passé, son principe fut méconnu et les prérogatives qu'elle impliquait menacées d'entraves et de baillons. Il s'est constitué pour organiser la liberté, l'éclairer, la défendre, pour adapter à son esprit les institutions et les mœurs, pour faire de l'idée une réalité vivante. Après cent ans de combats, la lutte se poursuit.

C'est que la liberté n'est pas une formule métaphysique. Elle suppose une capacité et une organisation. Il ne suffit pas de proclamer la liberté pour qu'elle soit. Elle se mesure chez les hommes comme chez les peuples à leur intelligence et à leur moralité. Exercée par des incapables, elle mène à l'anarchie ou au césarisme. Le plus dangereux abus de la liberté, c'est d'abdiquer. Elle n'abdique que par l'inaptitude où elle est de se diriger et de se régler. L'homme sera d'autant plus libre qu'il sera plus capable de liberté. Il faut savoir pour agir. Education et liberté vont de pair.

Beaucoup à notre époque, s'imaginent que des lois, des institutions, des décrets de l'autorité publique auraient la vertu magique de renouveler la nature

humaine et se plaisent à opposer la collectivité à l'unité, l'Etat à l'individu. La tâche n'est pas de les disjoindre, mais de les concilier. Il n'y a harmonie et vraie liberté que là où le Droit de l'homme et le Droit social coexistent et s'entr'aident. Organe de la collectivité, l'Etat n'a pas le pouvoir de façonner l'individu à son gré et la Raison d'Etat n'a que trop souvent servi de prétexte aux plus audacieuses entreprises de la Force contre le Droit. Certains voient dans l'Etat une sorte d'entité abstraite, animée d'une existence propre et autonome et se suffisant à elle-même. L'erreur est manifeste. L'Etat ne se conçoit pas en dehors des êtres de chair et d'os, des individualités vivantes dont il synthétise les besoins et les volontés. La Société est un tout qui ne vaut ce que valent les facteurs qui le composent.

Et donc il n'y aura de progrès social que parallèlement au progrès, ou pour mieux dire au perfectionnement individuel. Pour faire meilleure la Société, ce sont les hommes qu'il faudra faire meilleurs d'abord. Ainsi le progrès apparaît essentiellement comme une œuvre d'éducation. Instruire, moraliser, éclairer, exercer la raison, fortifier la conscience, redresser et tremper la volonté, faire vraiment de l'homme un être de pensée libre et saine, d'action robuste et droite, là est le problème. La solution n'est point d'un jour, elle est de tous les temps ; elle durera ce que durera le globe. Ici se dessine le trait caractéristique du libéralisme et s'affirme son idéal. Le libéralisme poursuit le progrès par l'éducation, l'émancipation par la science, la croissance simultanée de la liberté et de la raison.

Il n'assigne point de terme à cette œuvre de perpétuel avenir. Il ne la confine ni dans une foi religieuse, ni dans un dogme économique. Il peut être vaincu ; il ne désespère pas. Car le temps travaille pour lui. Il ne dépend d'aucune puissance au monde de faire chômer la pensée humaine.

PAUL HYMANS.

Bruxelles, 15 janvier 1903.





## *La Psychologie du transfuge*



Quand on est jeune et que d'ardentes convictions vous animent, quand on l'on se fait du libéralisme cette idée très haute d'un parti auquel préside la conception la plus large, la plus tolérante et la plus accueillante qui soit, quand on est très imprégné des principes du libre examen et de la pensée libre, il est difficile de se figurer qu'on puisse trahir une pareille cause !

Et cependant, cela est.

Que de fois n'entend-on pas parler de renégats qui se distinguaient jadis par leur exaltation, surtout à l'époque où le libéralisme était au pouvoir et était l'avenue toute tracée des ambitions impatientes et des satisfactions d'amour-propre ? A cette heure, ils auraient bien plus de mérite à faire partie de l'opposition, à élever la voix contre les abus, contre les passe-droits, contre les excès du fanatisme religieux. Mais il leur eût été impossible de résister à l'épreuve de dix-huit ans de défaite ! Il n'en coûte pas grand'chose de faire son devoir quand on ne craint pas des représailles... La jeunesse cléricale a le courage facile. Elle est choyée et gâtée. Toutes les places sont pour elle. Et les bénéfices qu'elles procurent

sont souvent mesurés à la longueur des cierges que l'on porte dans les processions. Nous voyons même, ô honte! le gouvernement récompenser les traîtres qui, mettant leur drapeau en poche, rompent avec le parti libéral!

Les étudiants libéraux qui paient si vaillamment de leur personne chaque fois que l'occasion s'en présente, qui participent aux manifestations de notre parti sans songer au péril de leur franchise, sont doublement admirables. Ils montrent la trempe très ferme de leur esprit, capable de réfléchir aux plus ardues problèmes de la politique, et, en même temps, ils prouvent que leur âme est à la hauteur de leur intelligence.

Puissent-ils trouver de nombreux imitateurs dans toutes les carrières et à tous les degrés de l'échelle sociale!

Cependant, faisons ici une exception pour les jeunes gens qui sont placés directement sous la coupe cléricalle ou qui sont à la veille de s'y trouver.

Nous ne demandons pas que l'idée du devoir soit poussée jusqu'au sacrifice de son avenir. Nous savons que nos maîtres ne reculent jamais devant les suggestions de la rancune et de la vengeance. Nous connaissons aussi cette partialité révoltante qui permet à de fidèles serviteurs de l'Église de se livrer aux plus ostensibles propagandes et qui montre une outrancière sévérité pour tout prosélytisme libéral. Mais qu'ils gardent précieusement le dépôt de leur foi politique, ceux qui sentent leurs pieds chargés d'entraves et leur cerveau écrasé sous le poids de l'intolérance! Si leur dévoue-



ment ne peut devenir de l'abnégation, qu'ils nous restent au moins fidèles dans leur pensée intime, en attendant avec impatience l'heure de la libération!

Mais ceux-là méritent la malédiction publique qui, vils défectionnaires, et sans même avoir pour excuse une conviction changeante, se tournent platement vers les chauds rayons du soleil qui se lève ou qui depuis longtemps déjà brille à l'horizon.

La volte-face de ces gens est indigne et cynique. Elle se dessine généralement au début par des manifestations non équivoques de tiédeur, par l'envoi de leurs enfants à une école congréganiste, par une hebdomadaire apparition à la messe, ou par toute autre grimace d'autant plus remarquée qu'on fait tout son possible pour qu'elle le soit.

On peut suivre les prodromes de la forfaiture comme un médecin qui surveille la marche d'une maladie. Le spectacle est plus répugnant qu'un cas de cancer ulcéreux. On apprend que la fréquentation du monde clérical obtient une préférence de plus en plus grande... C'est à cette période qu'on dit du sujet : « Il évolue ». On parle d'intrigues réitérées, habilement conduites, grâce souvent à de miraculeuses protections, pour recevoir une place mieux rémunérée, un avancement, un titre honorifique, une croix de chevalier ou même une baronnie dont la fiévreuse attente empêche de dormir. Puis, c'est une fête donnée en grande pompe à l'occasion de la première communion d'un garçon ou d'une fille; puis, c'est l'invitation acceptée avec joie d'assister à la distribution des prix d'un collègue clérical

et d'y occuper un fauteuil quasi officiel; puis ce sont des fleurs envoyées devant la statue d'une Sainte-Vierge; puis... c'est le triomphe de son orgueil, la prébende conquise comme une toison d'or, le rêve de toute une vie couronnée de succès, grâce à la trahison. Et la mine réjouie ne décèle pas le reproche de la conscience. Elle rayonne, elle exulte, elle proclame à tout venant la victoire. Elle engagé presque les âmes mal nées d'en faire autant, de suivre cet exemple de déloyauté qui a si bien réussi. Et la félonie lui paraît comme atténuée par les honneurs que vaut cette charge nouvelle à son glorieux et heureux bénéficiaire.

La destinée de la plupart de ces transfuges n'est pas même entre les mains du parti au pouvoir. Ils sont riches, ils sont indépendants. Ils ne seraient pas lésés dans leurs intérêts s'ils restaient attachés aux opinions de leur jeunesse, voire de leur âge mûr. Mais leur vanité en souffrirait et c'est une disgrâce qu'ils ne sauraient supporter.

Il est encore une autre variété de traîtres, tout aussi exécrables, si pas davantage : Ce sont ceux qui donnent l'illusion de leur fidélité aux principes du parti libéral. Ils sont passés à l'ennemi, et l'ennemi ne l'ignore pas. Ils accordent leurs suffrages aux cléricaux. Ils se gobergent avec eux à chaque événement politique qui peut leur être agréable. Mais le câble qui les lie à l'ancien parti n'est pas tranché. Avec une adresse qui prouve un merveilleux art de comédien, ils ne veulent pas encore faire comme Alexandre, qui coupa le nœud célèbre! Ils ont ainsi un pied dans deux camps, et

personne mieux que le parti clérical ne s'accommode de cette équivoque, à laquelle il doit non seulement un traître, mais un espion. Ils restent abonnés à un journal libéral et ils ne quittent pas l'Association dont ils ont toujours été membres. Ils sèment le doute dans les esprits sur la réalité de leur mauvaise action, et l'on ne connaît pas toujours dans le public les gages qu'ils ont donnés.

Il y a aussi le traître qui ne pousse pas la honte jusqu'à l'espionnage, mais qui conserve cependant des attaches avec l'ancien parti. Et ses manœuvres sont si habiles que l'on éprouve une peine incroyable à savoir s'il a déserté ou non... Ces êtres hétéroclites — peut-être les plus dangereux de tous — tiennent à la fois du caméléon et de l'anguille. Ils changent de couleur de façon subite, et reviennent à leur couleur passée plus rapidement encore. La question qui les angoisse sans cesse est celle-ci : le ministère ne pourrait-il pas être renversé ?

Le spectateur de ces changements à vue croit avoir été dupe d'une illusion, d'un de ces jeux d'optique familiers à des prestidigitateurs... Il veut s'assurer, s'emparer de l'individu, le bien tourner sur le gril de l'examen, scruter cette conscience en caoutchouc. Mais à peine croit-il le tenir, qu'il lui glisse entre les doigts comme la bête visqueuse à laquelle nous l'avons comparé. En sorte que si le personnage en vaut la peine, il se voit l'objet de mamours venant de côtés divers... Et sa conscience y perdra ce que sa vanité y gagne.

Remarquez que nous nous refusons à jeter la pierre à l'homme qui, de bonne foi, modifie ses idées, change de parti parce que, dans la sincérité de son âme, il pense s'être trompé naguère sur l'orientation politique qui convient à son esprit. Un clérical peut devenir un libéral, un prêtre peut même devenir un non-croyant, tout comme un libéral peut se croire porté vers le cléricalisme. Ils méritent le respect et ce n'est pas nous qui le leur marchanderons.

Celui qui est digne de souverain mépris, c'est le sceptique, ne croyant ni à Dieu ni à diable, n'allant à l'église que pour tromper le monde sur la pureté de ses intentions, dont le livre de prière est un attrape-nigauds, et qui ne consent à toutes ces simagrées que par intérêt, dans l'espoir de récompenses plus terrestres que béatifiques.

Au demeurant, le converti sincère se ferait scrupule d'accepter le moindre profit, de crainte d'être soupçonné d'un bas calcul. Il poussera très loin son souci de délicatesse, sachant la triste opinion qui s'attache aux forfaitures. Il tient autant à l'estime publique qu'à la fière intégrité de son intelligence. Il n'entreprendrait rien de vil, rien de malveillant à l'égard de ses anciens amis.

Mais combien ce type est rare! Rien ne prouve mieux la bassesse des vrais traîtres que leur grand nombre au sein des partis qui sont dans l'opposition et leur nombre infime, pour ne pas dire leur absence, quand ces mêmes partis occupent le pouvoir. Et lorsqu'ils rompent avec leurs opinions, ils apportent à les

combattre autant de frénésie, autant de haine implacable qu'ils faisaient souvent preuve auparavant de peu d'énergie.

Comme il faut tout dire et comme la nature humaine est infiniment variée, il se rencontre aussi parmi ces transfuges des gens qui s'étaient signalés par une ardeur libérale exorbitante et chez lesquels la passion tenait lieu de raison. Nous en connaissons un qui, un jour, en plein bal donné par une société de libéraux, força deux catholiques à sortir de la salle, parce qu'il estimait que leur place n'était pas là ! Quelque temps après, ce monsieur passa à l'ennemi...

Puisque nous avons le privilège de nous adresser dans cet Almanach à la jeunesse libérale, qu'elle nous permette de lui dire : Proclamez franchement vos idées, sans détours, sans réticence, sans arrière-pensée, par amour de la vérité et de la justice ! Si même vous mettez à faire valoir vos principes quelque exaltation, la chose est sans conséquence. Elle est le propre de votre âge. L'essentiel est de rester plus tard fermement sur le terrain que vous avez librement choisi, dans toute la force de vos convictions et de votre indépendance intellectuelle ! Qu'aucune pensée d'intérêt, de lucre, de rancune, n'influe sur vos préférences politiques ! Vous êtes des libéraux, non par des considérations étrangères au libéralisme, mais parce qu'être libéral, c'est répandre le mieux vos plus nobles aspirations, parce qu'en étant libéral, vous portez au plus haut degré l'expansion de votre énergie, sans être l'esclave d'aucun dogme philosophique ou économique, qu'il

soit imposé par une Eglise ou par un congrès socialiste. Et dites-vous cela en vos années de combativité juvénile, avec toute la foi chaleureuse dont vous êtes capables.

Il y en a qui vous traiteront de naïfs. Ce seront les petits esprits, friands de petits moyens, attachés aux petites causes et que n'inspire qu'une petite conscience.

Il y a deux naïvetés :

Celle qui vous fait envisager la vie sous son angle faux, qui vous suggère une confiance aveugle dans des hommes qui n'en méritent aucune, qui vous livre aux exploités et aux marchands d'orviétan. Elle procède d'un travers de l'esprit qui, chose étrange, est souvent propre aux personnes les plus intelligentes et les plus instruites. La finance interlope ne trouve pas toujours ses gogos parmi les imbéciles. Cette naïveté n'est guérissable qu'à force de déconvenues et après avoir abandonné toutes ses illusions dans la bonté et dans le désintéressement des gens dont on craignait le moins les embûches.

Mais il y a une autre naïveté, et c'est elle que l'on vous reprochera le plus volontiers. Elle vous pousse vers la défense des grandes et belles causes. Elle est telle que l'idée ne vous vient pas même de mettre en balance les ennuis ou les avantages que votre franchise peut vous valoir. Chateaubriand a dit : « La simplicité vient du cœur, la naïveté de l'esprit ». L'écrivain français ne parlait pas, à coup sûr, de cette généreuse naïveté inhérente au jeune âge et dont le mobile est l'ardent désir de voir une nation régie selon les prin-

cipes de liberté, de justice et de démocratie. Car cette naïveté-là vient tout autant du cœur que de l'esprit, et Chateaubriand, qui ne l'a jamais connue, n'y a pas fait allusion.

Mais vous la connaissez, vous, étudiants libéraux de l'Université de Gand ! Et vous êtes en droit de vous en enorgueillir. Il est à souhaiter que vous la gardiez longtemps. Ah ! sachez-le d'avance. Elle vous ménage bien des déceptions. Vous serez peut-être contraints de sacrifier des amitiés qui vous sont chères, mais qui n'admettent pas l'expression de ce que vous croyez vrai. On se détournera de vous, parce que vous aurez égratigné des amours-propres, blessé des convictions ancestrales, porté atteinte à des intérêts que l'adoration du Veau d'or rend respectables — ou tout au moins respectés. Vous souffrirez de plus d'une meurtrissure dans votre légitime orgueil d'esprit indépendant et libre. On tâchera même de vous amoindrir, parce que vous n'adoptez pas l'opinion commune. Ce sont là des choses qu'il faut pressentir. Quand on est jeune, il importe peu. Plus tard, il importera davantage. Chacun doit savoir mesurer jusqu'où il peut pousser l'abnégation, jusqu'où il a le droit de la pousser.

Cependant quels que soient et la situation où l'on puisse se trouver et les embarras avec lesquels on peut être aux prises, il est bon de conserver dans le cœur une petite dose de cette naïveté qui fait que les partis politiques deviennent puissants, grandissent dans l'estime publique sous la poussée des enthousiasmes, et arrivent à réaliser leur rêve.

Toutefois, que vous restiez sur la brèche ou que le calme de la vie de famille modère votre élan d'aujourd'hui, il est un opprobre que vous éviterez : celui de devenir des transfuges de votre parti, par vil calcul, par vanité, pour être portés plus rapidement aux vains honneurs ou aux places plus rémunératrices. Vous ne voudrez jamais que votre conscience vous reproche une trahison : elle n'affronte pas le feu des enchères!

On peut tâcher de vous corrompre, car il n'y a pas de parti plus corrupteur que le cléricanisme. On vous citera l'exemple d'un tel qui s'est laissé séduire, d'un tel que sa lâcheté a conduit aux plus hauts postes, d'un tel qui a obtenu tout l'héritage d'un oncle dévot, et d'un autre enfin dont les enfants ont été pourvus de positions dorées.

Mais si votre intérêt devait vous commander de fléchir, votre fierté protesterait!

GUSTAVE ABEL.







# Discours de M. Edouard Droz

AUX FÊTES UNIVERSITAIRES DE BESANÇON

à l'occasion du Centenaire de la naissance de V. Hugo

LE 14 AOUT 1902



*Messieurs les Etudiants et chers Camarades,*

Je vous souhaite à tous cordialement la bienvenue et je remercie les étudiants de Besançon auxquels je dois la joie et l'honneur de m'entretenir avec vous quelques instants. S'ils m'ont demandé de vous adresser la parole, c'est que, connaissant mes opinions, d'avance ils se sont crus d'accord avec moi dans les idées que j'aurai à vous exprimer. Toutefois, comme il n'y a pas eu entente particulière entre eux et moi à l'occasion de la circonstance qui nous rassemble, je crois bon d'avertir que je parle en mon nom. Votre accueil me dira si vous m'approuvez. Je le désire passionnément, non pour mon succès personnel qui m'importe peu, mais pour une cause incomparablement plus grande et plus haute,

puisqu'elle intéresse l'avenir des pays divers qui sont représentés ici.

Je ne grossis pas les choses, mes chers camarades. Je ne prends pas cette réunion pour un parlement européen. Il n'en est pas moins vrai qu'il peut y avoir un avantage sérieux, en tout cas qu'il y a un devoir, à traiter ici, entre hommes de nationalités différentes, dans le rayonnement de Victor Hugo et selon son esprit, certaines questions dont la solution, suivant qu'elle sera positive ou négative, entraînera ou la paix ou le déchirement du monde.

Victor Hugo, ce grand génie, éminent surtout par la bonté, après avoir malheureusement vécu bien des années dans l'adoration de Napoléon, le dieu des batailles et le génie du massacre, en était venu, pour s'y tenir passionnément, au culte de la paix bienfaisante et féconde. Le rêve de sa maturité et de sa vieillesse était de voir fonder la Fédération des Etats-Unis d'Europe. L'hommage le plus religieux que nous puissions lui rendre, est de travailler après lui à cette œuvre, taxée naguère de chimère, mais qui paraît de jour en jour moins irréalisable, et qui se réalisera, on en doit avoir la ferme confiance, si tous les hommes dignes du nom d'hommes veulent réunir leur efforts, d'abord pour faire une guerre sans trêve à la guerre, ensuite pour organiser la paix universelle.

Cette tâche devait revenir avant tous, aux hommes de science, aux juristes, aux lettrés, c'est-à-dire à nous élèves et maîtres des Universités. Mais nous avons laissé prendre notre place et joué notre rôle; nous

n'avons pas de quoi en être fiers. Ce sont aujourd'hui les partis ouvriers, dans tous les pays d'Europe, qui détiennent l'héritage des grands philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui le mettent en valeur; ce sont eux qui réforment et complètent les notions anciennes de droit, de liberté, de justice; ce sont eux qui, joignant la pratique au précepte, font pousser des rameaux imprévus et démesurés à l'arbre de la solidarité, et qui se tendent par-dessus les frontières, des mains fraternelles. Ces usurpateurs font de belle et bonne besogne. Ils inspirent un esprit nouveau qui se répand bien au-delà de leur classe. C'est grâce à eux surtout que la morale internationale, hier encore en vigueur, apparaît aujourd'hui ce qu'elle est, révoltante de mensonge, d'envie, de cupidité, de férocité. Je ne veux rien enlever au mérite de celui qui a réuni la Conférence de La Haye : grâces lui soient rendues de son initiative; mais les grandes résolutions ont des causes multiples, et parmi celles qui, directement ou indirectement, ont déterminé le tsar Nicolas, la propagande des associations ouvrières est, selon toute apparence, au premier rang.

Elles veulent forger l'alliance universelle. Elles ont commencé déjà. Imitons-les, avec nos moyens propres et avec nos armes. On a dit que le monde n'est conduit que par des sensations et des appétits; c'est ce qu'on appelle le matérialisme de l'histoire. Je crois que cette thèse, présentée absolument, est inexacte et calomnieuse. Mais s'il était vrai que les ouvriers, dans leur action de classe, sont dirigés surtout par la volonté, si légitime, d'améliorer leurs conditions d'existence, s'il

était vrai qu'ils réclament pour la société toute entière une constitution plus équitable, afin d'en avoir d'abord le profit, dégageons de ce matérialisme, nous, les intellectuels, l'idéal lumineux qui sera l'âme du monde nouveau et meilleur auquel tout, dans nos études, nous commande de travailler. Et si ce n'est assez pour nous rendre la guerre odieuse, qu'elle retarde indéfiniment les progrès sociaux nécessaires, détestons-la et combattons-la parce qu'elle est l'ennemie de l'ordre et du droit, c'est-à-dire de l'intelligence qui est notre fin et de la justice qui est notre devoir, — parce qu'elle est l'antagoniste de la science, qui aurait sans nul doute multiplié ses découvertes dans une proportion incalculable, si on lui avait consacré une partie de ces sommes énormes si follement jetées dans le gouffre des armements, où nous engloutissons aussi pêle-mêle le labeur productif, l'abondance joyeuse, avec des trésors irremplaçables de liberté, de vie et de bonheur.

Quand nous aurons tué la guerre, il faudra organiser la paix et substituer à la lutte pour l'existence, qui a réglé jusqu'ici les rapports entre nations, la coalition pour l'existence. Nous ferons pour le bien de l'humanité ce que depuis longtemps, nous faisons pour le bien de la science, qui est par excellence l'œuvre internationale, où tous les peuples collaborent et où tous vont puiser.

Et ce que je dis là de la science n'est pas moins vrai, quoi qu'on en prétende, des lettres et des arts, où tout est leçons et emprunts mutuels. Celui qui revendique pour les arts de sa nation un caractère spécifique d'ori-

ginalité, ne prend pas garde qu'il leur interdit de rayonner au-delà de ses propres frontières. Si Dante, si Shakespeare, si Rubens, si J.-J. Rousseau, si Schiller, si Haydn, si Victor Hugo n'avaient été que des hommes de leur pays, ils ne seraient pas salués avec admiration, avec amour, par l'humanité tout entière, qui tout entière se reconnaît en eux.

La science est une ; l'art est un. Le genre humain sent confusément son unité et la cherche à tâtons. Eclairons l'humanité, et aidons-la à devenir vraiment une.

Et que cette tâche ne nous paraisse pas disproportionnée à nos forces. La foi transporte les montagnes. Notre foi à nous, aussi insensée, aussi sublime que la foi de Saint-Paul et de ses disciples, est de croire que, si petits que nous soyons, nous devons, nous pouvons agir sur le monde pour le sauver, pour le rendre à la fois meilleur et plus heureux. Au travail donc. Semons les œuvres de concorde, comme cette généreuse fédération internationale des étudiants, *Cordu Fratres* dont nous aurions été heureux d'acclamer ce soir le fondateur EFFISIO GIGLIO Tos ; — nous prendrons notre revanche demain. Mais ne nous bornons pas à nouer les liens qui rattachent entre elles les Universités des divers pays. Unissons les pays eux-mêmes ; écartons ce qui peut les diviser, recherchons ce qui peut les resserrer. Et commençons par réformer nos langues respectives dans les mots où elles reflètent les mœurs sauvages que nous voulons abolir. « La guerre civile, s'écriait Victor Hugo, qu'est-ce à dire ? Est-ce qu'il y

a une guerre étrangère? Est-ce que toute guerre entre hommes n'est pas la guerre entre frères? » Effaçons donc de nos idiomes divers, quel que soit le son dont nous l'enveloppons, ce mot exécrable d'*étranger*. Nous sommes tous citoyens du monde, compatriotes par conséquent, et obligés les uns envers les autres à une solidarité fraternelle.

Voilà pourquoi, mes chers camarades, je suis heureux de saluer dans cette ville natale de Victor Hugo, qui se glorifie aussi d'avoir donné le jour à Fourier et à Proudhon, dans le chef-lieu de cette Franche-Comté, qui a donné au genre humain Louis Pasteur, outre des frères de France, des frères d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, d'Italie et de Suisse.

\* \* \*

Frères d'Allemagne, soyez les bienvenus!

Nous ne devons pas oublier, nous ne voulons pas oublier, nous n'oublions pas ce qui s'est passé entre nos deux pays, il y a trente ans, et ce qui s'en est suivi. Vous nous mépriserez vous-mêmes, si nous l'oublions, et nous tenons à votre estime, car nous tenons à votre amitié. Victor Hugo rêvait d'une dernière guerre, après laquelle les deux peuples s'embrasseraient et se fondraient en un. C'était sous le coup de nos désastres. Nous, ses disciples, après trente ans, nous répudions résolument l'idée d'une revanche guerrière et nous caressons l'espoir de la réconciliation sans réserves, quand elle sera devenue possible. Nous aimons à croire

que dans un temps difficile à déterminer, mais que nous souhaitons prochain, lorsque les peuples seront devenus les maîtres de leur gouvernement, sous l'empire universel de la justice, et qu'ils sentiront l'irrésistible besoin de fonder entre eux une nouvelle Sainte-Alliance, cette fois bien nommée, la terre, dont la possession nous divise, recevra une condition nouvelle, où cette fille de France et d'Allemagne à la fois pourra élever une voix libre, afin d'inviter ses deux mères à l'union. Je voudrais avoir le temps de vous lire, sur ces pensées, les beaux vers qu'a publiés récemment le noble poète Maurice Bouchor.

Frères d'Allemagne, soyez les bienvenus dans cette ville française, qui fut jadis une cité impériale et dont les armes, réglées par Charles Quint, vous présentent l'aigle de l'empire, dans la ville de Victor Hugo qui professa toujours pour votre peuple une admiration émerveillée, dont votre Albert Dürer hantait l'esprit et l'imagination, qui a glorifié superbement votre Beethoven, qui honorait avec ferveur votre Schiller comme un des plus beaux exemplaires de l'humanité. Et nous, Bisontins, nous vous sommes redevables et reconnaissants au sujet d'une de nos célébrités locales, le poète Mairet, dont la famille était originaire de Westphalie, et qui, en préparant par ses pièces de théâtre les chefs-d'œuvres de Corneille, a travaillé à préparer les drames de Victor Hugo, où brille plus d'un reflet de l'œuvre scénique de Schiller.

Nos camarades Autrichiens ne sont pas arrivés. Faisons mentir à leur profit le proverbe qui veut que les absents aient toujours tort. S'ils étaient là, je leur dirais :

Frères d'Autriche, soyez les bienvenus !

Il m'est défendu de dire trop de bien de votre peuple ; car on assure qu'il ressemble au nôtre, et que nos deux capitales, avec les différences inévitables, sont comme l'image l'une de l'autre. Ce qu'on peut affirmer, c'est que nous avons lutté longtemps sur les champs de bataille sans arriver jamais à nous haïr. Parmi vos grands hommes, je pourrais vous citer plus d'un nom qui nous est cher. Je me contenterai de désigner une femme de votre pays, qui a le plus haut de tous les génies, celui de la bonté. J'incarne dans M<sup>me</sup> de Suttner les plus précieuses qualités de votre peuple. Je m'incline avec respect devant elle, et je voudrais que vous puissiez lui présenter l'hommage de notre vénération reconnaissante.

\* \* \*

Frères de Belgique, soyez les bienvenus !

La France vous doit beaucoup, « petite terre, grande de bonté » comme l'a dit un vaincu français recueilli par vous. Si Victor Hugo a eu à se plaindre de votre gouvernement, qui n'était pas toujours libre, hélas ! d'agir selon sa volonté, — car nous savons la lâcheté des forts envers les faibles, — il a compté nombre de vos concitoyens parmi ses amis les plus sûrs et les plus chers. En ce moment, vous donnez aux lettres fran-



çaises deux grands et généreux écrivains, Emile Verhæren et Maurice Materlinck. Mais vous donnez davantage au monde entier : vous lui enseignez par des œuvres grandioses ce que peuvent l'association, la coopération et la solidarité des individus. Vous êtes par là les plus avancés parmi les altruistes qui jettent dans le sol du présent les racines de l'avenir.

En arrivant ici, vous avez trouvé vivants le nom et le souvenir d'un homme qui a fait une œuvre mauvaise dans votre pays. Grandvelle est en marbre aujourd'hui, et ce n'est qu'au grand politique, selon l'ancienne formule, que nous avons entendu rendre hommage. Savez-vous qu'en revanche vous nous devez le créateur de la littérature flamande, Conscience, fils d'un bisontin appelé à Anvers par les hasards de sa profession, et qui vous fit ainsi cadeau de ce génie initiateur, comme pour compenser le mal qu'un de ses concitoyens vous avait causé jadis ?

Frères de Belgique, Flamands et Wallons, soyez les bienvenus !

\* \* \*

Soyez les bienvenus, frères d'Italie ! Vous êtes chez vous, dans cette vieille colonie romaine, qui, incendiée ou renversée à plusieurs reprises par les invasions barbares, conserve cependant sur tous les points de son sol et en exhume parfois avec joie des restes de votre civilisation. Vos camarades bisontins vous conduiront à la Porte Taillée, creusée dans le roc par votre aïeul César, et de là, en vous élevant sur la colline

opposée à la citadelle, vous verrez les deux extrémités du cercle incomplet tracé par le Doubs autour de notre ville, comme avec un compas, disent les *Commentaires*. Vous êtes partout chez vous dans cette Europe, à qui vos ancêtres ont enseigné le droit et révélé la beauté. Vous êtes chez vous en particulier dans la ville de Victor Hugo, qui a cent fois glorifié Virgile et Dante, « ses divins maîtres », qui a proclamé le génie de Lucrèce égal au génie même de la Nature, qui a exalté Juvénal, qui a chanté Pétrarque, qui a été ébloui par Michel Ange, qui a vénéré Beccaria, et qui n'a su si bien ressentir la magnanimité et dépeindre les exploits des paladins du moyen-âge, que parce qu'au sein du XIX<sup>e</sup> siècle il a connu un héros dont le cœur fut plus grand, dont l'histoire vraie paraît plus fabuleuse que le cœur et l'histoire des héros de la légende, votre Giuseppe Garibaldi.

A notre tour, nous sommes allés subjuger votre Rome, nous Bisontins, vous l'ignorez peut-être ; mais je parle d'une de ces conquêtes que nous pouvons vanter, nous, les amis de la paix ; car elle honora le conquérant et agrandit encore la ville conquise. C'est un enfant de cette cité, Claude Goudimel, qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, réforma votre art musical, tombé dans une lamentable décadence. Il ouvrit à Rome une école où il forma, entre autres élèves, le grand Palestrina, si magnifiquement célébré par Hugo. C'est ainsi que se forme et se ferme la chaîne des bienfaits mutuels entre les nations. Honte et malheur à qui voudrait la briser !

Frères de Suisse, soyez les bienvenus!

Vous êtes chez vous dans cette ancienne ville libre, qui avait autrefois un pacte d'alliance avec plusieurs de vos villes, dans ce centre de l'horlogerie française, à qui des Neuchâtelois et des Genevois, persécutés dans leur pays, ont donné son industrie en échange d'une patrie nouvelle, alors plus démocratique. Récemment, lors de nos malheurs, nous avons vu dans votre assistance le plus beau modèle de ce que peut la fraternité humaine. Nous ne sommes pas ingrats : dans nos fêtes bisantines, le drapeau fédéral flotte à côté du drapeau national, sur la façade de l'Hôtel-de-Ville, où vous avez pu le voir, à la fenêtre même du premier magistrat de la cité.

Nous ne sommes pas seulement heureux, nous sommes fiers d'être vos amis. Vous avez pénétré d'admiration nos deux plus grands poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, Victor Hugo et Lamartine, que j'aime à nommer à côté de son émule, et vous leur avez inspiré des chants qui sont parmi les plus éclatants de leurs chef-d'œuvre. Tous deux ont dit et nous répétons après eux, de plein cœur, que la Suisse marche, sereine et superbe, au premier rang des nations. Ce n'est pas nous qui voudrions vous attirer dans l'orbite d'une race, si grande soit-elle, et qu'il s'agisse de la nôtre ou d'une autre. Au contraire, nous vous proposons en exemple à l'Europe, comme l'idéal vivant et réalisé que nous avons à propager de Gibraltar à l'Oural. Vous avez résolu le grand secret et vous donnez la grande leçon, en nous présentant assemblés dans une unité puissante, indissoluble

et cependant distincte, des peuples de trois langues et de deux religions. Chacun de vous aime avec passion sa patrie cantonale; chacun de vous aime avec passion sa patrie confédérée, et, tels que je vous connais, vous avez le cœur assez chaud pour aimer encore avec passion la patrie européenne, quand vous nous aurez instruits et aidés à la fonder.

Frères de Suisse, Allemands, Français et Italiens, héros de la paix, vous qui l'avez été de la guerre, comme nous l'avons tous éprouvé, et qui le seriez encore, si on vous y contraignait, héros de la fraternité, soyez les bienvenus!

Apprenez-nous à tous la pratique de votre sublime devise, que notre devoir est d'étendre jusqu'aux bornes de la civilisation : Un pour tous, tous pour un.

\* \* \*

#### FRÈRES DE FRANCE,

Je vous ai réservés pour la fin, comme il est naturel, puisque vous êtes avec nous les maîtres de la maison et que nous recevons ensemble nos amis des Universités extérieures. Vous qui connaissez toute l'œuvre de Hugo, vous savez l'injustice et la stupidité de la calomnie qu'on a lancée contre lui dans son pays même, en le nommant à la tête de ceux que les barbares d'aujourd'hui appellent les sans-patrie. A cette imputation nous répondrons ensemble, en redisant pour lui et pour nous, sauf un mot, l'acte d'adoration

éperdue qu'il adressait à la France, aux heures sombres de l'année terrible :

Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire  
Que je te choisis, France, et que dans ton martyre,  
Je te proclame, toi, que ronge le vautour,  
Ma partie et ma gloire, et mon unique amour.

Dans d'autres circonstances, Hugo aurait écrit, et nous, ses fidèles, nous disons : *mon suprême amour*, au lieu de *mon unique amour*. Il faut aimer sa mère par dessus les mères des autres hommes ; mais il faut aimer aussi les mères des autres hommes, et les autres hommes eux-mêmes.

Frères de France, nous vous remercions de nous assister en ce moment. Honneur à Paris que Hugo a si bien nommé la Ville Lumière, à son Université qui fut la mère de toutes les autres ! Honneur à Aix-Marseille, les capitales de cette merveilleuse Provence, qui est toute une poésie, aussi diverse et surprenante que celle de Hugo ! Honneur à Dijon, terre féconde en grands hommes et en grands vins, délices de l'humanité dans son corps et dans son âme ; merci à Dijon, qui vient opérer ici la conjonction des deux Bourgognes ! Honneur à Nancy, capitale de la Lorraine française, qui nous est à ce titre deux fois chère, à Nancy, qui a donné son sang à l'enfant sublime auquel Besançon a donné son berceau ! Honneur à Toulouse, source vive d'art et de beauté, à Toulouse la Romaine, qui, la première, a su mesurer à sa hauteur le génie de Victor Hugo, et qui a orné de toutes les fleurs de Clémence Isaure sa jeune tête illuminée de rayons.

Etudiants, mes chers camarades, je salue avec un affectueux respect les nations et les villes illustres dont vous êtes les fils, les Universités dont vous êtes les disciples. Si je n'étais pas trop indigne de parler au nom de Victor Hugo, je vous dirais pour lui : Allez et instruisez les nations. Remplissez votre devoir d'hommes. Soyez humains. Prêchez la religion de l'humanité. Et de toutes vos forces, de tout votre cœur, travaillez à préparer pour la monde entier un avenir meilleur, où rayonnera la paix, où règnera la justice, où s'épanouira la fleur splendide et embaumée de la fraternité.

Je voudrais encore une fois, en terminant, évoquer le souvenir et l'image de celui que nous fêtons.

Dans un poème de la *Légende des Siècles*, Victor Hugo assemble, au seuil d'une église, autour d'un roi méchant, une troupe de conseillers et d'officiers pires encore que le maître. Dans ce cercle maudit, on ne projette que meurtre, pillage, incendie, si bien que tout à coup un Satan de pierre, sculpté sous le proche, se met à sourire, épouvantant ceux de ces malfaiteurs qui ont les yeux sur lui. Prodige auquel notre raison ne croit point, mais que notre cœur accepte ! Merveilleux plus vrai que la réalité, aussi vrai que notre éternelle soif de justice !

Nous, camarades, après avoir agité ces hautes pensées qui remplissaient l'âme de Victor Hugo, si nous en sommes bien pénétrés, si nous sommes dès à présent résolus à en faire nos principes d'action, soyons sûrs que là-bas, dans son tombeau du Panthéon, où il dort son sommeil d'immortel, le visage auguste et doux du grand poète nous sourit.



# **PARTIE PHILOSOPHIQUE**







LES DÉBUTS

DE

JULES VAN PRAET

Ministre de la maison du Roi des Belges



.....  
.....  
Les archives de l'Université de Gand possèdent un registre où les Recteurs ont inscrit les étudiants des diverses facultés depuis l'année 1817, époque de sa fondation, jusqu'en 1835, époque de sa réorganisation.

Chacun des feuillets de ce registre est divisé en colonnes portant les rubriques suivantes : *Nomina civium academicorum* — *Natale solum* — *Ætas* — *Ubi litteris operam dederunt* — *Doctrinarum cuiusque disciplinæ* — *Quamdiu* — *Animadversiones*.

A l'année académique 1823-1824, nous lisons, sous le n<sup>o</sup> 567 :

*Van Praet Julius — Brugge — 17 — Parisius operam dedit philos — Jur — ... — A Ministro Regio potestatem accepit frequentandi scholas sub eâ conditione ut antea candidatus litterarum fieri debeat, quam possit pervenire ad gradum candidati juris.*

Né à Bruges le 2 juillet 1806, d'Augustin Van Praet, greffier au tribunal, et d'Anne-Marie De Pau, Jules Van Praet avait, à la fin de l'Empire, commencé, peut-être hâtivement, dans le lycée de sa ville natale les études humanitaires qu'il compléta au lycée de Bruxelles, où il doubla sa rhétorique. A 16 ans, il était allé faire sa philosophie à Paris, sous les yeux de son oncle Joseph, l'un des plus distingués conservateurs de la Bibliothèque publique, dans un milieu essentiellement littéraire et artistique où fréquentait, entre autres penseurs et écrivains d'élite, Beyle-Stendhal, dont la tournure d'esprit et la conversation finement sceptique ont dû exercer une certaine influence sur le jeune homme.

A l'Université de Gand, Van Praet retrouva un de ses camarades d'enfance, Edouard Conway qui, né à Bruges en 1805 d'une famille d'origine irlandaise, avait fait ses études humanitaires au collège d'Alost et s'était fait inscrire à la faculté de droit la même année que Van Praet (n° 543 du registre des Recteurs). Il est fort probable que c'est à ses relations avec Conway et sa famille, comme avec la famille de l'archéologue anglais Steinmetz, que Van Praet dut de pouvoir de bonne heure parler l'anglais avec la même facilité que le français et le flamand. On verra plus loin que la connais-

sance de la langue anglaise lui facilita l'accès de la carrière diplomatique.

Van Praet, candidat en droit du 11 décembre 1824, subit les épreuves du double doctorat les 19 et 20 avril 1826. Le registre spécial de la faculté de droit mentionne que la promotion publique eut lieu le 10 août. Voici le titre de sa thèse : *de contractibus aleatoriis*.

A peine était-il rentré à Bruges que, sur la recommandation d'un ami de son oncle, Scourion — ancien bénédictin devenu secrétaire communal et archiviste — il obtint une place de bibliothécaire-adjoint (aux appointements de trois cents francs!), qui lui fit connaître des documents et lui créa des loisirs qu'il utilisa intelligemment.

En 1828, il publia à Bruxelles, chez Tarlier, deux volumes in-8°, imprimés à Liège chez Lebeau-Ouwery, éditeur du *Mathieu Laensbergh* auquel colabore le fiancé de sa sœur, Paul Devaux. C'était une *Histoire de la Flandre depuis le comte Guy de Dampierre, jusqu'aux ducs de Bourgogne, 1280-1383*. Assurément, il n'y faut pas chercher plus qu'on ne pouvait attendre d'un débutant, surtout à cette époque où, au point de vue de l'histoire nationale, tout était à faire en quelque sorte dans nos provinces. Van Praet, d'ailleurs, n'a point d'orgueilleuses prétentions et son but est des plus modeste et des plus sage : il ne veut que contribuer, dit-il, à naturaliser en Belgique les études historiques telles qu'on les conçoit et qu'on les cultive en France, telles que les font aimer MM. de Barante, Guizot, Thierry, Mignet... « Mon souhait le plus ardent serait

« rempli si ceux de mes jeunes compatriotes qui lisent  
« cet ouvrage peuvent y puiser le désir de s'associer à  
« mes recherches et d'étudier l'histoire de leur pays,  
« cette histoire si pleine de vie et d'intérêt ». L'ouvrage  
se lit d'ailleurs sans fatigue et même, à maints endroits,  
avec plaisir; on y peut constater des préoccupations  
littéraires.

L'année d'après, Van Praet faisait paraître à Gand, chez Ledoux, un travail moins volumineux — 114 pages in-8° — mais de valeur scientifique plus grande : *De l'origine des communes flamandes et de l'époque de leur établissement*. L'horizon de l'historien s'est élargi : il voit mieux et plus juste. Si l'on peut contester telle de ses opinions, par exemple celle qu'il émet sur la date des premières chartes de Bruges et de Gand, il faut reconnaître qu'il a fait justice des erreurs de ses devanciers. Alphonse Wauters lui savait gré surtout d'avoir « mis à néant  
« celle d'après laquelle les comtes de la maison d'Alsace,  
« Thierry et son fils Philippe avaient été les fondateurs  
« de la plupart des communes de la Flandre ».

Le jeune historien s'était déjà acquis un certain renom à en juger par cet article du *Journal de Gand* du 16 mai 1830 : « En réponse aux attaques dirigées par  
« la presse et la chaire catholiques contre l'Université,  
« nous pouvons citer un grand nombre d'écrivains de  
« valeur sortis de l'*Alma mater* gantoise : J.-H. Le-  
« brocqui, H. Moke, Van Praet, Steur, Voisin, Giron,  
« Ducpétiaux, Savart, Timmermans, Quetelet, Lemaire,  
« etc. Nos élèves, en dix ans, ont publié plus de livres  
« que ne l'ont fait en trois siècles tous les *Primus* de

« Louvain... Le neveu du premier bibliothécaire de France, M. Van Praet, de Bruges, a fait voir, par son *Histoire de l'origine des communes dans la Flandre*, qu'il n'avait pas étudié en vain sous la direction de son oncle, et ses premiers succès font présager qu'il saura soutenir l'éclat d'un nom révérend de tous les savants de l'Europe ».

Van Praet se cantonnait-il alors dans les études du passé? Ses recherches sur l'histoire de la Flandre absorbaient-elles toute son activité, comme l'affirme M. de Haulleville dans la *Revue Générale* de 1888? Nous ne le pensons pas. S'il ne s'est pas occupé ostensiblement de politique, dit M. Wouters (*Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, 1890, page 515), il n'est pas resté étranger au mouvement patriotique de 1830 : il y a dans le *Courrier des Pays-Bas* des articles qui semblent sortis de sa plume. D'autre part, nous avons de sérieuses raisons de croire qu'il a collaboré au *Politique* (ancien *Mathieu Laensberg*) avec Paul Devaux, devenu son beau-frère vers 1829, les deux Rogier et Lebeau.

Nommé le 21 mars 1830 archiviste à Bruges, il travaillait (lettre à la Régence de cette ville, publiée par Wauters) au « classement de la partie des archives qui consiste soit en registres, soit en cahiers de peu de feuilles », quand éclata la Révolution.

Il écrivit à Rogier, membre du Gouvernement provisoire, qu'il désirerait sortir de Bruges. Nous lisons dans sa lettre : « ... J'ai le malheur de n'avoir rien de précis, de bien positif à vous demander.

« Dans la ligne diplomatique, je ne vois de chance

« pour moi que dans le cas où vous auriez l'intention  
« d'attacher un deuxième secrétaire à l'ambassade de  
« Paris, ou dans le cas où il se trouverait au Comité  
« diplomatique ou au futur département des relations  
« extérieures une place que je pourrais remplir. Dans  
« les autres légations, je crois, les places sont occupées  
« ou sont encore à créer.

« Si cette combinaison ne peut aller, les archives  
« sont une branche à laquelle je pourrais me rattacher;  
« mais je ne sais s'il y a aux archives des places à Bru-  
« xelles, ou si l'on peut prévoir s'il y en aura.

« Je suis embarrassé de m'expliquer avec vous pour  
« une double raison : parce que je n'ai pas de demande  
« décidée à faire et parce que je ne sais pas ce qu'on  
« peut demander... Je crois nécessaire que je songe à  
« autre chose que mon métier d'antiquaire... »

Recommandé par Rogier à Van de Weyer qui avait les affaires étrangères dans ses attributions, Van Praet fut attaché au Comité diplomatique, où sa finesse et son intelligence ne tardèrent pas à être appréciées à leur valeur.

Il ne se désintéressait d'ailleurs d'aucune des questions d'ordre social qui agitaient alors les esprits. Sans doute le Père Enfantin se faisait illusion quand il écrivait au commencement de 1831 (cf. *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, vol. III — Correspondance) que Van Praet était avec Ducpétiaux, Quetelet, Chazal, Tielemans, etc., acquis ou peu s'en faut à la doctrine Saint-Simonienne. Mais il est bien certain que Van Praet a assisté à plus d'une conférence donnée par les missionnaires

Saint-Simoniens, étant de ceux qui trouvaient que tout n'était pas pour le mieux dans la meilleure des civilisations possibles (cf. notre étude de 1895 sur le *socialiste français Victor Considérant en Belgique*). Il est bien certain aussi que dans la société que fréquentait Van Praet, on discutait activement les questions économiques et philosophiques.

Comme la langue anglaise était familière à Van Praet, c'est lui que le Ministre des relations extérieures adjoint, en qualité de secrétaire de légation, au comte d'Arschot, chargé d'affaires auprès du gouvernement britannique. Celui-ci ne paraît pas avoir été *persona grata* à Londres : le cabinet de Saint James ne voulut jamais le recevoir officiellement. En avril 1831, le second ministère du Régent le rappela et confia à MM. de Mérode, De Foere, Henri De Brouckere et Vilain XIIII (que Devaux alla rejoindre presque immédiatement) la mission officieuse d'aller pressentir les dispositions du prince Léopold de Saxe-Cobourg, pour le cas où le Congrès National l'élirait roi.

Ces messieurs se croisèrent en route avec le comte d'Arschot et Van Praet. Le comte était persuadé que le prince de Saxe-Cobourg n'accepterait pas la couronne de Belgique. Van Praet, qui était d'un avis différent, faussa compagnie au comte et regagna Londres en qualité de *secrétaire* de la Commission.

En fait — les *Souvenirs de Lebeau* en font foi — il avait une situation égale à celle des commissaires qui, soit dit en passant, ne connaissaient que peu ou point l'anglais et il joua un rôle des plus actifs dans les négociations



avec le prince, dont il conquist la confiance et la sympathie par sa raison froide et lucide et son esprit délié, non moins que par ses allures de parfait gentleman.

A la veille de partir pour la Belgique à laquelle il allait unir ses destinées, Léopold I<sup>er</sup> nomma Van Praet secrétaire de son cabinet, le 12 juillet 1831 (1).

. . . . .  
. . . . .

ERNEST DISCAILLES.

---

(1) Ces pages sont extraites d'une notice qui paraîtra prochainement dans la *Biographie Nationale*.





# LE PATRIOTISME DES BELGES



Le patriotisme des Belges est tout sentiment, c'est même un instinct, la raison n'y a aucune part. Je veux dire que, si les Belges aiment ardemment leur patrie — et ils l'ont toujours aimée — jamais cet amour n'a pénétré dans le domaine du jugement pour leur dicter les devoirs et les sacrifices que le patriotisme impose.

Or, il n'y a qu'une manière de prouver qu'on aime sérieusement son pays : c'est de consentir aux dures nécessités militaires qui mettent l'homme en état de défendre l'honneur de la nation à laquelle il appartient, de soutenir ses droits et de maintenir l'intégrité de ses frontières.

Peu de Belges, je pense, refuseraient de prendre les armes si quelque agresseur menaçait leur territoire ; mais, dans leur imprévoyance héréditaire, ils éprouvent une horreur insurmontable du métier de soldat ; ils ne se résignent pas à cette préparation à la guerre, qui est la seule et efficace garantie de l'indépendance d'un peuple.

Leur histoire, riche en épisodes glorieux, les montre asservis pendant des siècles à des dominations étrangères. Incapables d'un effort constant et progressif, courageux seulement à l'heure du danger, ils ont toujours payé cher leur mollesse et leur imprévoyance.

Ce patriotisme sentimental, dont ils se targuent à tout propos, n'a rien d'extraordinaire ni de méritant. Tous les hommes, en général, aiment le sol qui les a vus naître. *Ubi bene, ibi patria!* vous connaissez cette boutade d'un poète latin de la décadence. Je dis : boutade, parce que c'en est une, en effet ; non une parole criminelle. L'homme ne vit bien, n'est généralement heureux que dans sa patrie. N'a-t-on pas dit, avec raison : pour aimer votre patrie, quittez-là. Vous en sentirez alors le prix. On accommode difficilement ses habitudes, son tempérament à ceux d'un autre ciel. Si cela n'était vrai, Chateaubriand aurait-il écrit cette belle page sur l'Amour de la Patrie, dont je demande la permission de citer un passage ?

« L'instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'amour de la patrie.

« Si cette loi n'était pas soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain en un seul point de la terre. Afin d'éviter des malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invisible.

« Les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent pas d'habitants.

« Il est même digne de remarque que, plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans un pays, plus il a de charmes pour nous. (*Chateaubriand aurait pu citer la Belgique ancienne comme exemple*)...

« ... Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir ; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge, à boire le lait de sa chèvre, à chanter dans les vallées ces ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal.

« Pour peindre cette langueur d'âme qu'on éprouve hors de sa patrie, le peuple dit : « Cet homme a le mal du pays ».

Rien n'est plus vrai. La nostalgie est un mal universel. Celui qui, vivant de longues années loin de sa patrie, n'en a jamais souffert, est un être anormal. Il y a quelque vingt ans, de nombreux ouvriers flamands émigrèrent en Argentine. Ils y trouvèrent le confort et l'aisance ; et pourtant ils ne cessaient d'écrire à leurs parents, restés au pays, des lettres désespérées. Le *Vooruit* envoya là-bas M. Procureur faire une enquête sur leur sort. L'envoyé constata qu'il était de beaucoup

supérieur à celui des prolétaires qui n'avaient pas quitté la Flandre. A quoi bon! Les émigrants revinrent se courber sous la dure condition qui les attendait chez nous. Ils n'avaient plus la force de résister à la nostalgie.

On constate aujourd'hui ce phénomène chez nous : historiens, hommes d'Etat, poètes, orateurs, publicistes rivalisent à qui vantera, avec le plus de lyrisme, l'idée et les délices de la patrie belge.

Un historien d'un grand savoir, M. le professeur Pirenne, a démontré que nous sommes une nation homogène de longue date, et non un agglomérat d'étrangers réunis depuis une époque récente par le seul hasard des événements politiques. La démonstration en avait été tentée avant lui, non sans quelque succès. De telles appréciations sont de nature à fortifier notre fierté nationale. Les Belges ne manquent pas de le laisser paraître. Pour moi, tout en prisant fort les écrits qui jettent de nouvelles lumières sur notre passé, je voudrais qu'on y ajoutât une conclusion logique : ne négligeons rien de ce qui peut maintenir l'unité et l'intégrité de cette nation. Un livre a paru, il y a quelques mois, où l'auteur, M. le professeur Hubert, de l'Université de Liège, après avoir dépeint les horribles vexations que souffrirent nos pères quand les Hollandais occupaient les garnisons de la Barrière, n'a pas craint d'ajouter :

« Un peuple qui veut être vraiment le maître de ses destinées, qui veut jouir d'une indépendance réelle doit savoir assumer le soin de sa défense, se résigner aux sacrifices nécessaires et repousser avec énergie la tutelle impérieuse et humiliante de l'étranger ».

Voilà le langage de la raison, du patriotisme éclairé et raisonné.

Lorsque M. Edmond Picard publia son « Confiteor » et nous dit les charmes de la patrie belge, avec des accents si émouvants, qu'aussitôt de jeunes avocats organisèrent une série de conférences qui sont autant d'apologies de l'état intellectuel, social et moral de la Belgique contemporaine; lorsque M. Henri Carton de Wiart écrit dans la « Revue Générale » une étude enthousiaste sur la patrie belge, sur notre âme commune issue d'un sol ancestral commun où dorment des morts aimés, je me dis que tout cela est fort beau, mais que cela n'est pas bien neuf. Il n'y a pas de mal à le dire ni même à le répéter, assurément; mais ces publicistes ne nous apprennent rien, ils ne font qu'exprimer un sentiment que nous ressentons tous. Il n'est pas plus nécessaire de démontrer à l'habitant du Limbourg qu'il doit aimer ses bruyères, et à l'habitant des Ardennes qu'il doit aimer ses plateaux, qu'au nègre du Congo qu'il doit aimer sa forêt. J'ai, plus haut, cité sur cet amour, une page magnifique de Chateaubriand. Je pourrais citer aussi le fanatique évêque Bossuet, qui n'était pas un ultramontain comme la plupart des prélats belges actuels. Il écrit dans sa « Politique tirée de l'Évangile » : « Les hommes se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants, les recevra en son sein, quand ils seront morts. *C'est un sentiment naturel à tous les peuples!* »

Le patriotisme, fait d'amour sentimental pour la

patrie, est donc un patriotisme facile, puisqu'il est naturel, qu'il existe chez tous les peuples. Des patriotes de ce genre peuvent n'être que des pourceaux d'Epicure. Aussi longtemps que ce patriotisme reste à l'état de sentiment, il n'a aucun mérite, je le répète, tant il est commun. Il ne devient admirable que s'il engendre des actes virils.

M. Picard, — j'aime à le citer encore — a su être logique, et a fourni la conclusion de son « Confiteor », longtemps avant d'avoir mis ce livre au jour. Quand son fils fut par le sort désigné pour être soldat, le père se garda bien de lui payer un remplaçant, donnant ainsi un fier exemple civique, que ne suivent pas malheureusement tous ceux qui, en proclamant leur adhésion au service personnel, font cependant profiter leurs fils des faveurs du remplacement (1).

Lorsqu'on veut détruire les préventions et les erreurs des foules, les amener à prendre des résolutions qui leur répugnent, il n'y a qu'une manière de les convaincre : frapper leur imagination par l'exemple personnel.

Je parle ici à des étudiants libéraux, à des jeunes gens qui demeurent fidèles à un parti déserté par les « arrivistes ». Leur conduite témoigne de la pureté de leurs ambitions. Ils n'aspirent pas au pouvoir, ce qui n'est pas nécessaire pour faire prévaloir ses opinions, comme l'a récemment démontré M. Desmolins dans

---

(1) M. Pol de Mont, le célèbre littérateur flamand, a imité cette année l'exemple de M. Picard

un livre célèbre. Ils cherchent seulement à faire pénétrer des vérités impopulaires dans des cerveaux récalcitrants. Dans leurs études, ils poursuivent ce qui est vrai, non ce qui plaît, flatte et séduit.

Je voudrais qu'à leur sortie de l'Université, quand ils seront des hommes en place et qu'ils se mêleront, plus activement qu'ils ne le peuvent aujourd'hui, au mouvement politique et social, ils fissent de la question militaire leur principale préoccupation. Elle est intimement liée à l'idée de patrie. La défense nationale d'un peuple est seule capable de mettre en valeur son patriotisme. Il n'y a aucun mérite à se dire patriote, si l'on n'est en état de concourir sérieusement à la défense de sa patrie.

Les partisans du « Niemand gedwongen soldaat » ne sont pas de vrais patriotes, parce que, en appliquant leur odieuse théorie, inspirée par la plus fausse interprétation de la liberté individuelle, on pourrait manquer des soldats nécessaires pour repousser une invasion.

Les partisans de la « Nation armée » se disent prêts à sacrifier tous les hommes valides en temps de guerre, mais ils hésitent devant les sacrifices du temps de paix, ce qui rend moins vif leur patriotisme.

Seuls, les partisans du « Service personnel », qui ne craignent pas de subir les ennuis inévitables d'un séjour à la caserne suffisant pour les instruire convenablement, font preuve d'un patriotisme logique et louable.

LÉON CHOMÉ,

Directeur de la *Belgique Militaire*.





## L'Esprit mathématique (\*)



L'observation des faits me conduit à admettre pour les mathématiques une faculté spéciale comme on l'admet volontiers pour la musique. Cette faculté serait très développée ou très susceptible de développements chez certains individus, selon leur nature primitive, c'est-à-dire par héritage de leurs parents, ou par une de ces déviations de l'état des parents et qui sont dans la nature physiologique des espèces. C'est, en effet, parmi les calculateurs qu'on trouve des prodiges de précocité, comme chez les grands compositeurs de musique. Tout le monde connaît l'histoire de Pascal qui, à l'âge de 12 ans, avait résolu les 32 propositions d'Euclide. Alexis Clairaut, fils d'un professeur de mathématiques et préparé par lui, fut en état, à l'âge de 12 ans et 8 mois, de présenter à l'Académie des sciences de Paris un mémoire original sur certaines courbes douées de

---

(\*) Extrait.

propriétés remarquables... Gauss, que Laplace regardait comme le plus grand calculateur de son temps, avait montré dès son enfance une rare aptitude aux calculs. Il disait de lui-même, en plaisantant, qu'il avait su calculer avant de savoir parler. A dix ans, il aborda l'analyse supérieure... On a vu des paysans, de simples pâtres faire tout jeunes et de tête des calculs extraordinaires.

« Il existe donc bien un esprit ou un sens mathématique fortement spécialisé ; et l'on conçoit que cet esprit, si fixement orienté, doive, par le développement même de sa faculté, devenir exclusif. Poisson, l'auteur des quatre mémoires sur les intégrales définies, répétait : « La vie n'est bonne qu'à deux choses : faire des mathématiques et les professer ». Ces cervaux, reclus dans le monde des idées et dans leurs notations, vivent d'une existence entièrement imaginative. Et c'est par l'exercice de la faculté idéologique que la géométrie supérieure s'est toujours apparantée à l'art et à la religion. Le géomètre, qui n'est pas ramené à la réalité par l'attache de la pratique, cède à la séduction de toutes les chimères. Les mathématiques ont conduit Lagrange, à la fin de sa vie, dans la métaphysique et l'étude des religions. Lalande composait des sermons et des romans mystiques avant de faire de l'analyse avec Euler, avant de commencer la théorie des planètes et de songer à son héliomètre. Fourier, l'admirable professeur d'analyse à l'École Polytechnique de Paris, avait porté l'habit de novice à l'Abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Fervemment religieux et catholique

comme Cauchy, Faraday fut, dans un âge mûr, prédicateur de la secte des glassites. L'art également, par ses visions et ses imprécisions charmeuses, a sollicité et conquis les plus implacables calculateurs. Ramsden, l'inventeur du théodolite, n'a-t-il pas été appelé, par Delambre, « le plus grand de tous les artistes »? Guillaume Herchel, le constructeur du télescope, jouait du hautbois et fut professeur de musique et organiste. Vandermonde, qui fonda le Conservatoire des Arts et Métiers et qui résolut le premier algébriquement l'équation binôme du onzième degré, fut aussi un remarquable musicien : il analysa la structure des grandes œuvres musicales et conclut que l'art tout entier repose sur une loi générale, par laquelle « en s'aidant de procédés malhématiques, le premier venu peut devenir un compositeur ». Thomas Young, qui donna la théorie des courbes épicycloïdales, jouait sans préparation de tous les instruments connus, — depuis le violon jusqu'à la cornemuse écossaise, disent ses biographes. Lorenzo Mascheroni est encore un mathématicien qui commença par les Belles-Lettres et la Poésie en enseignant les humanités à Bergame et à Pavie. Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, existait la chaire de Philosophie et de Mathématique; c'était un même enseignement donné notamment par Giuseppe Piazzi, qui calculait l'obliquité de l'écliptique tout en étant lecteur de théologie dogmatique.

Il est constant que l'exclusivisme des hautes spéculations de l'analyse exige des aptitudes natives, — aptitudes dont l'exercice doit provoquer une certaine

désuétude du sens pratique. L'histoire anecdotique des grands hommes de la géométrie témoigne, par nombre d'exemples, de leur candeur et de leur irréflexion dans les procédés de la vie. Michel Chasles savait construire une courbe du troisième degré déterminée par neuf points, mais, quand il voulut se mêler de travaux historiques, il se laissa vendre pour cent mille francs des autographes fabriqués et d'une fausseté grossière. En 1809, Gay-Lussac épousait une lingère parce qu'il avait vu entre les mains de cette jeune personne un ouvrage de chimie. A peine, est-il besoin de rappeler les distractions fameuses et déconcertantes d'Ampère, « distractions qui, mieux que toutes ses découvertes, en firent un homme populaire » — dit un historien. Bien rares sont les calculateurs qui eurent assez d'ordre effectif pour devenir des administrateurs. Aux exemples du compte de Rumford et de Lazare Carnot, on peut opposer cet admirable marquis de Laplace, obligé de quitter, après six semaines, le ministère de l'intérieur que Bonaparte lui avait confié le 18 brumaire. Le profond calculateur de la nouvelle cosmogonie, le rénovateur du calcul des probabilités, apportait, dans l'administration, comme on l'a dit alors, l'esprit des infiniment petits, — et la confusion. On sait, au surplus, le sénateur effacé que devint l'ancien ministre-mathématicien. Plusieurs auteurs ont relevé chez des géomètres, comme chez l'illustre Cauchy, un esprit de « tendances essentiellement négatives » et l'incapacité d'exercer une action pratique dans le domaine des idées. Il faut donc avouer que les maîtres du calcul

ont leurs faiblesses, — ou leurs déformations professionnelles; à des degrés différents, ils tendent à devenir absolus dans l'exclusivisme du procédé et aussi, parfois, méticuleux jusqu'à la chicane dans l'indécision. Personne ne soutient qu'ils soient des esprits faux; mais on ne contestera pas, non plus, que les mathématiques ont leurs sophismes, — dangereux comme tous les sophismes. La pure raison analytique admet quand l'existence du fait n'a rien d'incompatible; et elle démontre que l'absurde, c'est de supposer la non-existence de ces phénomènes ou de ces notions. Or, de semblables raisonnements sont-ils efficaces dans l'organisation de la vie économique?

L'originale cérébralité du mathématicien a donné lieu à nombre d'observations. Ainsi, Félix Klein range ces spécialistes dans trois classes : les *logiciens*, qui usent surtout de la logique et de la critique pour obtenir des définitions précises et des déductions rigoureuses; les *formels*, dont la subtilité ramène une question donnée à l'algorithme; — les *intuitifs*, se confiant, avant tout, à l'intuition géométrique. Mais, au total, sous le rapport de la réalisation, la généralité de ces éminents chercheurs, perdus dans un monde supérieur, donne assez bien raison à ce fantaisiste irrévérencieux définissant le savant : un homme qui sait ce que d'autres ne savent pas et qui ignore ce que tout le monde sait... Et pour le mathématicien pur, l'aphorisme de Bacon : *scire et posse*, ne se vérifie pas toujours.

L'exclusivisme des calculateurs, obstinément férus de leurs théories, a parfois pris les caractères d'une

griserie de chiffres proclamant des prétentions étranges. Les spéculations idéologiques avaient surmené jusqu'à l'exaltation la faculté imaginative des arithmologues. Nous rappellerons Coriolis établissant la théorie mathématique d'une partie de billard, et Condorcet, l'auteur de *l'Essai sur le Calcul intégral*, qui voulut appliquer le calcul des probabilités au mode de constitution des tribunaux. Les *Récréations mathématiques* d'Ozanam et *l'Histoire des recherches sur la quadrature du cercle* publiée en 1754 par J.-E. Montucla, montrent le vertige de ce genre. Du Bois-Reymond assure que les dispositions de l'âme, en tant qu'elles peuvent être saisies comme quantités mathématiques, sont certainement linéaires, et il ajoute que « la conception des dispositions, comme quantités linéaires, peut être encore plus facilement attaquée que la nature mathématique des sensations ». Une application fantaisiste établit très méthodiquement la possibilité de concevoir un être qui, par une faculté de déplacement, perdrait totalement la notion du temps; passant sa vie au même moment, il pourrait même remonter, dans le cours des événements, le temps négatif que nous ne connaissons pas. Plusieurs travaux documentés ont prétendu fixer l'équation mathématique du beau. Et l'on sait que l'économie politique, — aujourd'hui appelée la chrématistique, — voit une de ses écoles, l'école de Lausanne, établir et développer ses lois par le calcul intégral.

Tout cela nous avertit que nous avons aussi à nous garder d'un excès de la logique et de la dialectique. Encore une fois, la sagesse apparaît

dans une prudente mesure. Nous connaissons l'outrance des mathématiques fabuleuses et prophétiques, le fanatisme des géomètres mystiques vénérant la fatalité de l'inexorable calcul. La méthode naturelle, — dont la rigueur va jusqu'à l'artificiel, — nous a donné le mathématisme, avec ses prétentions universelles. Protégeons le calme de notre esprit contre ces présomptions de théoriciens, et attachons-nous à savoir « dans chacun de nos travaux conformer les moyens employés à la nature de la question à résoudre. C'est le talent le plus rare et sans lequel les plus grands efforts n'aboutissent souvent qu'à de déplorables échecs. Appliquer le calcul à des théories que l'expérience n'a pas suffisamment préparées ou l'expérience à des recherches qui peuvent déjà supporter l'emploi de l'analyse, sont des erreurs trop communes pour qu'il ne soit pas utile de faire ressortir les exemples contraires ». Nous ramènerons, ainsi, dans des parages plus sûrs, le doute aventuré dans l'infini des temps, cet océan sur lequel nous n'avons ni voile, ni barque, suivant le mot de Littré. Il faut nous contenter de la conviction que, pour nous, rien n'est vrai que dans certaines limites; le raisonnement fixe un terme, au-delà duquel il ne faut plus forcer l'analogie; c'est une limite d'élasticité, après la méthode se rompt. La relativité de la connaissance reste, pour nous, la grande loi générale et aucun absolu n'a de réalité objective pour notre esprit. C'est dans cette restriction que les mathématiques doivent nous servir. Incontestablement, il est de toute utilité d'assurer leur culture dans les études supérieures pour la pré-

cieuse valeur de leur raisonnement, — mais, à un certain degré, il ne faut plus laisser continuer vers la spécialisation que les natures douées et les imaginatifs. Il peut être difficile de tracer la frontière entre les études générales et les études spéciales. Quoi qu'il en soit, après avoir reconnu les vertus dominantes, et aussi les faiblesses de l'esprit mathématique, notre conclusion est l'inquiétude d'envoyer plus longtemps les futurs techniciens apprendre l'algèbre et l'analyse avec les futurs docteurs de la faculté des sciences. Il ne faut plus faire partager un identique enseignement à ceux qui veulent s'élever dans la théorie et à ceux qui ne prétendent point abandonner le terrain solide de l'application. Une réforme de l'enseignement des mathématiques supérieures, exposées spécialement en vue des sciences appliquées, est devenue nécessaire.

Lobatchévsky le reconnaît dans l'introduction à sa géométrie ; les mathématiques, par leur déploiement même, se sont séparées en deux catégories : les mathématiques pratiques ou usuelles, et les mathématiques idéales, — les premières étant un cas particulier des secondes. Les premières amplifient le raisonnement jusqu'à sa limite de plus grande extension ; les autres, plus restreintes, exercent et assurent le jugement. Les premières, théoriques et excessives, sont déroutantes et pernicieuses pour l'ingénieur, — dont l'esprit est tout entier dans l'autre catégorie du calcul. Dans un mémorable discours, M. le professeur Gillon terminait sur ce prudent avis donné à ses élèves : « Vous n'êtes pas de futurs docteurs, vous êtes de futurs ingénieurs...



Prenez des mathématiques, prenez-en le plus que vous pourrez, — mais ne vous laissez pas prendre par elles... » Il est donc désirable de voir, dans les études préparatoires à l'industrie, coordonner un programme condensé, formulant la mathématique du praticien.

JAMES VAN DRUNEN.



# **PARTIE LITTÉRAIRE**

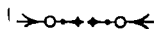


# L'ENFANT

UN PETIT ACTE A DEUX PERSONNAGES

PAR

CHARLES HERVÉ



**PERSONNAGES :**

MADAME TYNDAL.

MONSIEUR DELMAS.



# L'ENFANT

UN PETIT ACTE A DEUX PERSONNAGES

PAR

CHARLES HERVÉ



PERSONNAGES :

MADAME TYNDAL. | MONSIEUR DELMAS.

Un petit salon orné richement et simplement. Des tableaux aux murailles, des bibelots aux étagères ; au centre de la place, sur une table ronde, des revues et une corbeille à ouvrages. Au second plan, à gauche, une sorte de baldaquin carré, fermé, entourant un berceau qu'il masque de telle sorte qu'on ne peut deviner au premier abord sa présence. Tout près du baldaquin, un petit meuble quelconque chargé de boîtes et de fioles médicinales.

Au lever du rideau, M<sup>me</sup> Tyndal est penchée sous le baldaquin. Elle se redresse et dépose sur la table une petite bouteille et une petite cuiller d'argent. Puis elle revient auprès du berceau dont elle entr'ouvre les rideaux.

M<sup>me</sup> TYNDAL

Le médecin a dit : « Deux cuillerées et il dormira aussitôt. » Pauvre petit ange si pâle... Comme il me

regarde de ses yeux profonds et doux... de beaux yeux bleus et grands comme ceux de son père... Mais voilà déjà qu'il ferme ses paupières lasses... Dis, souris à ta petite mère, mon chéri, regarde-moi un instant encore... Non, il dort déjà... Quel effet rapide à ce médicament... Ce n'est jamais sans une certaine frayeur que je le vois tomber dans ce sommeil lourd et sans rêve... Et je serais si heureuse pourtant s'il pouvait s'endormir ainsi tout doucement, tout seul, sans recourir à son remède. *(Elle laisse tomber le rideau et soupire.)*

Allons, pourquoi m'attrister encore? Le médecin répond de tout, de lui, pauvre être innocent, qui supporte, dès son entrée en ce monde, toute la charge de ma faute, toutes les souffrances que j'ai endurées, tout le poids de ma douleur... *(Elle reste un instant silencieuse.)*

Quel silence en la maison... Mon mari à ses affaires, les domestiques à leur plaisir... Qu'ils sont heureux de pouvoir oublier si aisément tous leurs maux et leur servitude même au son des orchestrons, aux pitreries d'une foire... *(Elle s'assied et prend la corbeille à ouvrages.)*

Seule... Je suis seule avec mes pensées...

Long silence. — La porte s'ouvre brusquement, mais presque sans bruit. Un homme entre vivement le chapeau à la main. Il a l'air pâle, agité, un peu courbé comme un convalescent. M<sup>me</sup> Tyndal, qui l'a entendu, se retourne, se lève et recule vivement, le visage angoissé, plein de trouble

M<sup>me</sup> TYNDAL *(tout bas)*

Vous... Vous..., mon Dieu!...

M. DELMAS (*la voix hésitante*)

Oui... C'est moi...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Vous... Comment êtes-vous ici?...

M. DELMAS

Comment?... (*Avec un sourire navré*). Sais-je, moi? Depuis deux jours, je rôde tout autour de cet hôtel avec l'obstination d'un fou ou d'un malfaiteur. Aujourd'hui, j'ai vu partir vos sujets, joyeux et heureux, puis votre... puis M. Tyndal est sorti à son tour. (*L'œil vague*.) Alors, sans savoir comment, je suis entré dans la maison silencieuse... J'ai monté des escaliers, comptant les marches une à une. J'ai entendu comme un murmure... C'était votre voix... et je suis entré malgré moi. J'ai eu tort, je le sais, grand tort. (*Mouvement de sortie*.) Pardon.,.

M<sup>me</sup> TYNDAL (*doucement*)

Pourquoi êtes-vous revenu!

M. DELMAS

Oui, pourquoi suis-je revenu? J'aurais mieux fait de rester là-bas sur les côtes lointaines et d'y mourir dans la fièvre. Pourquoi m'a-t-on sauvé? C'était si bon... J'avais tout oublié!... Mais je m'en vais. Adieu...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Non... restez, restez.



M. DELMAS

Rester ? pourquoi encore?... Pourquoi prolonger cet acte de folie ? Qu'avons-nous à nous dire ? Remuer l'irréparable, n'est-ce pas rouvrir nos blessures, non, ma blessure, veux-je dire, car tout est beau ici, tout est plein de lumière. La joie de vivre entre à flots par ces hautes fenêtres. On respire, en cette demeure, le calme et le bonheur... Adieu... Je retourne souffrir.

M<sup>me</sup> TYNDAL

Ah ! votre parole est amère ! comme vous avez dû me maudire !...

M. DELMAS

Vous maudire, en avais-je le droit ? Quel autre droit a donc l'amoureux que son amour ? Et pourtant, oui, je vous ai maudite en ma souffrance, et puis j'ai pleuré comme un enfant, et je me suis dit que c'était impossible, que vous n'aviez pu me mentir ainsi et qu'il y avait là quelque chose de terrible que je ne savais pas, que je ne comprenais pas, et qu'en me sacrifiant, vous vous étiez sacrifiée... Et je me suis enfoncé cette idée dans la tête : c'est ce qui m'a empêché de devenir tout à fait fou et de mourir.

M<sup>me</sup> TYNDAL

Mourir... vous y avez songé?... ...Moi aussi...

M. DELMAS

Renée !...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Oui, j'y ai songé, mais au fond de mon cœur, je le savais, que vous m'aviez pardonné, que vous ne m'aviez pas accusée du plus odieux des mensonges... et c'est ce qui m'a aussi donné la force de vivre... car je n'avais pas le droit de mourir...

M. DELMAS (*vivement*)

Ainsi c'est bien vrai ? Ce refus de me voir, ce mariage précipité, cette fuite, c'était malgré vous, malgré toi?... Ah, dis vite, je suis si heureux... (*Renée baisse la tête et ne répond pas*). Vous vous taisez?... Ce secret, peut-être, n'est pas le vôtre ? Je dois vous croire, je vous crois...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*avec une brusque résolution*)

Non, vous ne me croyez pas... Oh ! ne le niez pas. Le doute restera au fond de votre cœur, comme il y est resté jusque maintenant, malgré vous-même, malgré votre volonté... Non, ce secret n'est pas le mien, et pourtant je vous le dirai. Que m'importe à moi ? Ce que je veux, c'est que tu ne doutes plus de moi.

M. DELMAS

Renée!...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Assieds-toi. Ecoute cette histoire lamentable que je t'ai écrite vingt fois, et que je n'ai jamais osé te faire parvenir.

Tu m'aimais, je t'aimais à mon tour. Nous nous étions promis l'un à l'autre... Ivre de bonheur, je vivais dans un rêve sans voir chez moi le souci qui creusait des rides sur le front de mon père, sans voir les yeux souvent rougis de ma mère. J'aimais, te dis-je! Pouvais-je songer au malheur? Tu te rappelles ce dernier bal? Ma mère prétextant une migraine me rappela au milieu de notre joie, interrompant notre danse...

M. DELMAS

Si je m'en souviens, Renée!... J'étais comme ivre... Je sortis sur vos pas, je suivis la voiture qui vous emportait, je courus par les chemins boueux et vint regarder briller tes fenêtres!

M<sup>me</sup> TYNDAL

Hélas... Quelle fatalité me poussait, quelle fatale idée me vint de rafraîchir mon front fiévreux à l'air de la nuit. J'ouvris ma fenêtre...

M. DELMAS (*se levant soudain*)

Renée, pourquoi remuer ce passé, rappeler ce bonheur perdu dont la souvenance rend plus cruelle encore la douleur d'aujourd'hui?

M<sup>me</sup> TYNDAL (*avec une certaine amertume dans la voix*)

Tu as souffert, toi...

Tu venais de partir, descendant lentement le long des vignes vierges... J'étais à toi.

M. DELMAS

Mon aimée !

M<sup>me</sup> TYNDAL

La tête dans l'oreiller, j'y respirais le parfum de tes cheveux que tu y avais laissé. J'essayais de dormir pour te retrouver dans le rêve. Hélas, ma mère soudain frappa à ma porte. J'eus peur et je tremblai. Je pensais qu'on nous avait entendus... C'était pis que cela... Ma mère vint s'asseoir près de moi, et j'appris notre ruine. Mon père voulant pour nous tous la fortune rapide s'était risqué dans les affaires lointaines. Grisé par de premiers succès, il était devenu plus entreprenant : il avait tout perdu, même ma dot ! Les membres encore las de ton étreinte, ayant à la bouche le goût de ta bouche, je me ris de la ruine. Je savais bien que tu m'aimais : tu m'épouserais pauvre, et ton art nous ferait une vie riante et belle. Mais le malheur, hélas, s'était acharné sur nous... Tout n'était pas seulement perdu : mon père voyait derrière lui un passif énorme... C'était plus que la ruine, c'était la honte... Maxime, son frère, accouru à son appel désespéré s'acharnait à le sauver.. Mais il fallait gagner du temps, à tout prix... Et voilà que le créancier principal, celui qui pouvait à lui seul entraîner notre perte venait justement, par l'intermédiaire de mon oncle, de demander ma main. C'était M. Tyndal, aujourd'hui mon époux.

M. DELMAS (*avec une fureur contenue*)

Tu fus donc vendue, et lui, lui, de son or t'a payée...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*avec un accent douloureux et révolté*)

Ah!...

M. DELMAS (*tristement*)

Pardon,... la douleur aigrit..,

M<sup>me</sup> TYNDAL

Oui, je le sais... Je l'avais parfois rencontré à des fêtes, à des bals : c'est un parfait cavalier. Mais toute occupée de toi, je ne l'avais guère remarqué. Il s'était épris violemment de moi bien que sa fortune lui permît d'espérer les partis les plus riches. D'un naturel fort timide, il s'adressa à mon oncle d'abord, et la nouvelle de sa démarche fit entrer à l'instant l'espoir dans le cœur de mon père affolé. Il ne songea pas un instant qu'il allait peut-être briser ma vie : il sauvait la sienne... (*Long silence*).

Vous le voyez, moi aussi je suis parfois mauvaise...

M. DELMAS

Et pour sauver la fortune, on te sacrifia, et toi, toi, tu acceptas le sacrifice?

M<sup>me</sup> TYNDAL

Non, je refusai, je me défendis, je dis non, non... Alors ma pauvre mère pleura... Elle me parla de l'honneur de la famille, de notre nom taché à jamais. Mais moi dans le désir du bonheur égoïste que j'avais entrevu et que je voyais s'éloigner pour toujours, je

refusai encore... — Alors ma mère se dressa frémissante et me regardant dans les yeux s'écria : « Si tu refuses pour mari un homme comme M. Tyndal, intelligent, homme du monde et homme d'honneur, c'est que tu en aimes un autre, et cet autre je le connais, c'est... » Elle te nomma. Je dus pâlir fortement car elle s'adoucit et reprit la voix douloureuse : « Il y a longtemps que je le pensais, et moi-même il y a huit jours, je ne voyais pas d'empêchement à ce mariage : je ne connaissais pas si bien les affaires de ton père ». J'eus la force de lui avouer notre amour, mais je n'osai avouer notre faute... Je lui criai ma douleur : alors elle me répondit d'un accent dur que je ne lui savais point : « Eh bien, va ma fille, suis ton caprice ; ton père au terme voulu ne pourra satisfaire ses créanciers en bel or : il les paiera de son sang ; il n'hésitera pas. Le jour de la débacle, il se tuera, et je mourrai avec lui. Tu seras libre alors d'aller retrouver ton peintre, sans argent, sans honneur, orpheline d'un père suicidé »...

M. DELMAS

Mais il fallait courir vers moi : tu le sais, j'ai un certain bien. Il était à toi. Tu as donc douté de mon cœur ?

M<sup>me</sup> TYNDAL

Non, je le sais bon et généreux ; mais ta fortune se fut engloutie dans le désastre sans pouvoir sauver mon père : c'eût été une ruine de plus ajoutée à la nôtre

voilà tout. Ce qu'il fallait surtout, c'était du temps, du crédit. Et pendant qu'épouvantée, à demi-morte de douleur et de désespoir, je restais prostrée sur mon lit, ma mère continuait à me parler, douce, persuasive, essayant de faire miroiter à mes yeux le bonheur de la vie riche, somptueuse, honorée qui m'attendait avec Tyndal, et les horreurs d'une jeunesse se consumant dans la honte et l'infortune si je le repoussais...

M. DELMAS

Ma pauvre Renée...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Le lendemain, l'annonce de mon mariage prochain ouvrait à mon père toutes les banques, lui apportait un crédit illimité. Il était sauvé, lui... Un mois et demi après — on pressa les affaires — je partais en voyage avec mon mari. (*D'un ton plein d'amertume*). Notre avoir est aujourd'hui doublé. Mon père voit réussir tout ce qu'il entreprend. La fortune est avec lui.

M. DELMAS

Mais toi, Renée, tu fus la victime innocente.,.

M<sup>me</sup> TYNDAL (*résignée*)

Ainsi l'a voulu la fatalité... Tu connais maintenant ma triste histoire. Je me sens plus heureuse de te l'avoir contée. Tu pourras penser parfois sans amertume aux jours passés... (*Se levant brusquement.*) Adieu.

M. DELMAS

Partir... Partir maintenant que je t'ai revue, que je connais ton martyre, que j'ai senti ta souffrance. Non, Renée, non... je ne partirai pas...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Georges...

M. DELMAS

... ou tu partiras avec moi...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*en un cri de détresse*)

Ah! Va-t-en.

M. DELMAS (*emporté*)

Non! Non! tu as fait renaître en mon cœur toute l'espérance évanouie. Non! je ne partirai pas sans toi. Viens, nous fuirons au loin vers des pays de lumière et de soleil où ta beauté reflurira, où j'entourerai ton existence d'un rêve merveilleux. Viens vers la vie, mon adorée, viens vers l'amour... Le bonheur est enfin possible pour nous!

M<sup>me</sup> TYNDAL (*affolée*)

Non! je ne veux pas... je t'en supplie... va-t-en! Mes parents... le monde... mon ma...

M. DELMAS (*avec un rire nerveux*)

Le monde... tes parents... ils t'ont sacrifiée pour de l'or! Aujourd'hui, riches, opulents, qu'ils jouissent de



cette fortune que tu leur as reconquise par ton sacrifice. Tu as assez souffert... Il est temps d'être heureuse... Nous fuirons le monde imbécile, nous le fuirons bien loin, bien loin, vers des plages qu'il ignore, nous y cacherons notre bonheur retrouvé...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*éperdue*)

Ah! tais-toi! tu me tortures; je t'en supplie, tais-toi. Ta prière est une injure pour mon mari.

M. DELMAS

Mais, tu ne l'aimes pas...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Si; je l'aime...

M. DELMAS

Tu l'aimes!...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Va, que ton cœur jaloux se rassure : je ne l'aime pas comme je t'ai aimé. A lui ne vont point tous les élans de mon cœur comme ils allaient vers toi : et souvent ainsi qu'une faute, je me le suis reproché. (*Avec dignité*). Il a été pour moi si bon, si doux, il m'a veillé tant de nuits pendant ma douloureuse maladie! Il m'a donné tant de marques de sa tendresse, que j'éprouve pour lui le plus pur sentiment d'amitié, l'affectueux respect qu'on doit à un époux.

M. DELMAS

Mais ton époux, Renée, ton véritable époux, c'est moi, moi! Souviens-toi de cette nuit dont tu parlais tout à l'heure, nuit terrible et nuit de bonheur pourtant, où affolé autant que toi-même par l'amour qui nous brûlait, j'escaladai les vignes vierges et vint t'embrasser en ta chambre. Tu fus à moi... ton lit de vierge fut notre lit nuptial...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Georges!...

M. DELMAS

Renée, as-tu oublié nos baisers? ne te souviens-tu plus de nos caresses?

M<sup>me</sup> TYNDAL

Georges!...

M. DELMAS

Notre amour fut le plus fort... Viens, Renée, viens, nous retrouverons ces ivresses indicibles. Les lois humaines nous ont fait assez souffrir pour que nous puissions aujourd'hui les mépriser. Je suis ton époux. A moi fut le premier baiser de ta bouche de vierge. Je veux encore goûter à tes lèvres de sang, je veux respirer ton corps adorable. (*Il saisit madame Tyndal qui se laisse aller dans ses bras, et lui parle tendrement à l'oreille*). Nous cacherons notre amour dans quelque coin de verdure : j'en connais de si beaux, tu verras. J'oublierai, je ne

sais déjà plus que tu fus à un autre. Tu l'oublieras aussi. Tes douleurs sont finies. Fuyons! (*Elevant la voix.*) C'est à nous d'être heureux!

M<sup>me</sup> TYNDAL

Heureux... heureux... Ah! (*Elle laisse rouler sa tête sur la poitrine de Georges... puis brusquement se redresse, inquiète.*)

Dieu, j'oubliais... Tu n'as pas entendu, dis, un pleur, un gémissement? (*Elle court au berceau qu'elle entr'ouvre.*) Non... le pauvre petit; il dort... il dort si bien : sa petite bouche est ouverte, on dirait qu'il sourit...

M. DELMAS (*la voix basse et tremblante*)

Renée... Tu as un enfant?

M<sup>me</sup> TYNDAL (*avec un peu d'angoisse*)

Tu ne le savais pas?

M. DELMAS

Non, j'ignorais... je ne suis rentré que depuis deux jours et pendant huit mois, j'ai été comme séparé du monde, par ma douleur et par la fièvre... Je n'ai vu personne depuis mon retour, personne... je n'ai fait que rôder autour de cet hôtel!...

Ainsi vous avez un enfant?...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*hochant la tête*)

Oui! et Dieu me le pardonne, un instant près de vous je l'avais oublié. (*Avec un sourire navré.*) Un pauvre

petit être si faible et qui a déjà tant souffert depuis qu'il est au monde. L'innocent!... il a pâti de toutes les larmes que j'ai contenues, de tous les sanglots que j'ai étouffé dans ma gorge douloureuse. Pauvre cher enfant!

M. DELMAS

... Un enfant!...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Oui! un petit enfant qui nous sourit quand il s'éveille, qui nous sourit quand il s'endort auprès de nous...

M. DELMAS (*avec une douleur pleine de violence*)

Auprès de vous!... Ah!... Son enfant... Ah! je comprends votre amour pour lui... C'est cet enfant qui vous unit... et qui vous sépare de moi. Par l'enfant, vous aimez le père... et vous oubliez...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Georges... vous êtes méchant!

M. DELMAS

Oui. C'était chose douce pour vous peut-être de vous rappeler les courts instants de nos amours passées. Mais si votre esprit se souvenait, votre cœur restait étranger. Il restait auprès du berceau, auprès de son enfant...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*douloureuse*)

Ah! vous êtes cruel...

M. DELMAS

Ironie ! Je suis revenu pour contempler son bonheur à lui, pour connaître le fond de misère et d'injustice qu'est ce monde. Il est riche lui, de la fortune amassée par ses pères, et cette fortune qui lui a donné toutes les joies de vivre sans la lutte et la peine, lui a permis encore de me voler celle que j'aimais...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Ah ! vous le haïssez : que vous a-t-il donc fait ?

M. DELMAS

Ce qu'il m'a fait ! Il m'a pris, quand vous étiez malade, à votre chevet, cette place qui était la mienne ; il a eu ce bonheur de vous soigner qui devait être mon bonheur ; il a eu la joie de voir naître cet enfant qui aurait dû être mon enfant...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Dieu !

M. DELMAS

Il l'aime, n'est-ce pas, son enfant ? Il le couvre de caresses et de baisers ; bientôt, il lui apprendra ses premiers mots, il soutiendra ses premiers pas, et vous me demandez pourquoi je le hais ? Mais parce qu'il me prend sur les joues de son enfant tous les baisers, toutes les caresses que jadis, en mon cœur, je réservais pour notre enfant, tu comprends, Renée, pour notre enfant...

(*Avec une fureur croissante.*) 'Ah, oui, je le hâis, et cet enfant qui te retient, je le sens bien, auprès de lui, cet enfant, je le hais comme lui...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Malheureux!...

M. DELMAS

Je le hais parce qu'il est sien. Je le mau...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*lui fermant la bouche d'un geste fou*)

Malheureux!... C'est ton fils!...

(*Un lourd silence tombe. M<sup>me</sup> Tyndal se cache la figure dans les mains; M. Delmas, l'œil large ouvert, la regarde.*)

M. DELMAS (*doucement*)

Tu as dis?

M<sup>me</sup> TYNDAL

Je n'ai rien dit.

M. DELMAS

Tu as dis : Mon fils... Renée... tu pâlis... tu te troubles... Quel est ce mystère? Ah! parle, je t'en supplie, parle...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Non, je n'ai rien dit... tu as mal entendu...

M. DELMAS

J'ai bien entendu; tu as dit : « C'est ton fils ». Renée... parle, parle vite. Je ne veux pas penser, je ne veux rien croire. Parle, oh! parle...

*(M<sup>me</sup> Tyndal reste silencieuse un long temps, puis reprend la voix basse et profonde).*

M<sup>me</sup> TYNDAL

Ce secret, j'avais juré de le garder jusque dans la tombe. Et je te l'ai laissé connaître... Oui, c'est ton fils, cet enfant que tu maudis. C'est ton fils.

M. DELMAS *(haletant)*

Renée!...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Tu parles de souffrance... Quelle fut donc ma torture à moi, quand au milieu de toute cette joie des fiançailles qui éclatait dans la maison, au milieu de ces préparatifs fiévreux, de ce bonheur odieux pour moi déjà, que je lisais sur tous les visages, je sentis que j'étais mère... Ah! je crus un instant perdre la raison, vois-tu... Je voulais courir à ma mère et lui tout avouer. Mais je vis comme en un rêve le croulement soudain de tous mes espoirs, de tout ce bonheur reconquis. J'entendis à mes oreilles bourdonnantes, j'entendis clairement le coup de pistolet qui allait tuer mon père. Je fus lâche et sans force. Je me traînai à l'autel, courbant mon front sous ma honte, trompant odieusement un honnête homme.

Toute ma grossesse ne fut qu'un long martyre et l'enfant qui naquit fut si petit, si malheureux déjà, le pauvre innocent que tout le monde, le docteur lui-même, peut-être, a pu croire qu'il était né avant terme. Et mon mari, ivre de bonheur, sans le moindre soupçon, tremblant seulement pour la vie de l'enfant et la mienne, contempla longuement dans son berceau celui qu'il croyait être son fils...

M. DELMAS

Et qui était le mien... Mon fils, j'ai un fils, moi... Ah! Renée. Pardonne à mon emportement, pardonne mes paroles infâmes... Et moi qui croyais souffrir seul, quand ton supplice dépassait le mien!

M<sup>me</sup> TYNDAL

Ainsi l'a voulu la fatalité... Mon cœur saignait chaque fois que je voyais cet homme loyal et bon embrasser cet enfant tendrement. Et je me trouvais criminelle de le tromper ainsi. Puis, peu à peu, devant son bonheur, je tâchais d'oublier.

M. DELMAS

Oublier? Dis-tu? Mais c'est l'instant du souvenir, au contraire. Mon enfant... (*Il entrouvre les rideaux du baldaquin*). C'est à moi cet enfant... Qu'il est petit! Qu'il es pâle...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Prends garde! tu pourrais l'éveiller : et il dort si bien.



M. DELMAS

Vois! Il serre mon doigt de ses petites menottes roses... Ah! Plus d'hésitation, n'est-ce pas maintenant? Nous allons fuir, fuir au plus vite, emportant notre fils. Comme notre retraite sera charmante égayée de son rire. C'est moi qui lui apprendrai ses premiers mots, qui guiderai ses premiers pas tremblants et incertains. Avec quelle ardeur je travaillerai pendant qu'il se roulera à tes pieds dans mon atelier tout lumineux. Ah! viens... partons... J'aurais trop peur de ne faire que rêver... Mais, qu'as-tu? Tu es pâle, tu restes froide, indifférente... Renée... mais parle donc... tu hésites... Renée... tu n'aimes plus.

M<sup>me</sup> TYNDAL

Georges!

M. DELMAS (*avec violence*)

Tu n'aimes plus!...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Ah! Les hommes, comme ils sont méchants!... Non, je ne puis fuir (*Hochant la tête*). J'y ai songé souvent lorsque je te savais sur la route d'Orient. J'ai pensé courir à ta suite et t'aller rejoindre au lointain. Mais, hélas, j'étais si faible que j'eus peur de tuer en mon sein cet enfant inconnu que j'adorais déjà. J'attendis alors avec une telle terreur l'instant où devait éclater mahonte, que cette terreur même me sauva. Je t'ai dit

comment j'ai accepté le mensonge... Et aujourd'hui moi-même au monde entier j'irais le proclamer! Non, je ne veux pas...

M. DELMAS

Les hommes nous les fuirons. Nous ne vivrons que pour lui, que pour nous-mêmes. Nous mépriserons la voix du monde avide de scandales. Nous en avons bien acquis le droit...

M<sup>me</sup> TYNDAL

J'ai pensé à tout cela. Moi aussi, j'ai bâti des projets merveilleux. J'ai fait de beaux rêves. Mais depuis lors, j'ai médité plus longuement que toi : cette vie à deux qui nous apparaît si heureuse aurait ses revers, ses côtés mauvais. Le passé! Sais-tu si nous saurions l'oublier? Sais-tu s'il ne pèserait pas sur chacun de nos instants? s'il ne troubierait pas toutes nos caresses? Sais-tu les maux que nous réserveraient les ans? Et ces maux seraient sans remède... Je ne fuirai pas, et puisque ma destinée est d'attacher à mes pas des douleurs et des ruines...

M. DELMAS

... Il vaut mieux que ce soit moi, n'est-ce pas, qui souffre, plutôt que lui... Moi, j'y suis habitué! Qu'est-ce qu'une peine de plus au misérable?...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Et si c'était vrai? Si je ne voulais pas à nos malheurs

ajouter un malheur de plus? Si je ne voulais pas le faire souffrir comme nous, lui qui est si heureux?

M. DELMAS

Ah! tu l'aimes... Tu vois bien que tu l'aimes...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Oui, je te l'ai dit, je l'aime comme un ami sincère et bon, dont l'amour est tout de dévouement, (*avec un accent dur*) et songe à ma douleur avant de songer à la sienne. Eh bien, malgré cela, sois donc heureux, cœur jaloux et trop amoureux, si j'étais seule, toute seule avec lui, je partirais... Je m'enfuirais en fermant les yeux, pour ne point voir le deuil laissé derrière moi. Je me cacherais avec toi dans quelque coin. Je me meurtrirais le front pour en chasser le passé, Je tâcherais de vivre une nouvelle vie. Et comme jadis, tu eus été seul, tout seul en mon cœur...

M. DELMAS

Oh! les serments de femmes... Oui, jadis, tu me le jurais... j'étais seul, tout seul en ton cœur.

M<sup>me</sup> TYNDAL (*douce*)

Alors, j'étais libre, Georges, de mon amour... Aujourd'hui, je suis mère...

M. DELMAS

Ah! cet enfant encore entre nous... cet enfant qui est

mien pourtant (*avec amertume*) et qui ne m'est rien... Je n'ai même pas le droit de l'appeler mon fils. Il ne portera pas mon nom. Et c'est lui, lui qui te prend à moi !

M<sup>me</sup> TYNDAL

Tu n'as pas eu le temps, toi, de l'aimer. Tu ne l'as pas porté dans tes bras, tu ne l'as pas veillé, tu n'as pas apaisé ses cris de douleur. Ces rêves de fuite, combien de fois ne sont-ils pas venus m'assaillir ? Je les ai toujours repoussés. Dans ces nuits longues passées à le bercer, je me voyais au loin avec cet enfant auprès de toi. Je le voyais grandir... je le suivais dans sa vie : un jour, adolescent, prenant son vol, il se souvenait soudain qu'il ne portait pas ton nom, ni le nom de ses frères, nés peut-être après lui. Il s'étonnait, il questionnait impérieux et colère. Et comme je me refusais à lui répondre, je sentais naître en son cœur un doute sur moi, sur sa mère... Ou bien, je me pensais morte, et lui après ma mort, apprenant ma faute, ignorant notre histoire, méprisait ma mémoire. Non, jamais... cela... jamais...

M. DELMAS

Rêves, que tout cela...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Rêves aujourd'hui, réalité demain...

Parfois encore, je me le figurais au collège, fier et fougueux comme toi. Dans une querelle d'enfants, l'un de ses condisciples, ayant entendu parler de notre aven-

ture par ses parents — ces choses là se savent toujours — lui en cinglait le visage comme d'une injure. Il se battait et revenait chez nous tout contusionné et meurtri, et demandant : « Ce que l'autre a dit, mère, père... est-ce vrai ? » Que lui répondrais-tu ?

M. DELMAS

La vérité...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Il te croirait et nous aimerait comme avant. Mais le monde ne lui pardonnerait pas d'être notre fils. Cette injure qu'un enfant pourrait lui faire, un homme la répéterait, et cette fois, ce n'est plus à coups de poing, c'est à coups d'épée qu'il voudrait me venger. Et alors... on me le tuerait, peut-être?... Dieu!... Non, non, je ne veux pas...

M. DELMAS

Oh! ce monde abhorré!... le monde encore!...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Nous avons le droit de le mépriser pour nous-mêmes, et de dédaigner son amour des scandales. Mais nous ne l'avons que pour nous. Pouvons-nous condamner cet enfant à affronter plus tard son odieux mépris et ses sarcasmes? Il faut choisir : notre bonheur ou le sien... Et entre mon fils et moi-même, Georges, tu le sais bien, je n'hésiterai pas.

M. DELMAS (*avec un geste de désespoir*)

Et pourtant...

M<sup>me</sup> TYNDAL

C'est cruel et dur au cœur, je le sais... (*S'approchant de lui et lui prenant la main*). Mais, réponds-moi, maintenant. Sur ta conscience d'honnête homme — me demandes-tu encore de fuir?...

M. DELMAS (*détournant la tête*)

Ah! Pourquoi suis-je revenu?...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Tu as bien fait de revenir... et nous nous quitterons plus forts et plus heureux, plus contents de nous-mêmes.

M. DELMAS

Que vais-je faire maintenant?...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*d'une voix douce et persuasive*)

Ecoute : pars. Fuis seul vers ces pays de lumière et de soleil où tu voulais m'entraîner. Tu y penseras parfois à moi. Travaille. Conquiers la gloire et avec elle, l'oubli et le bonheur. Chacun de tes triomphes sera pour moi la cause d'un jour heureux, où je vivrai près de toi par la pensée. Va, laisse moi à mon ménage terre à terre, à mon enfant plaintif. Nous n'aurions pas été pour toi, je t'assure, des sujets d'inspiration. Ma vie de femme bourgeoise, sa jeunesse turbulente auraient compromis son talent.

M. DELMAS

Pauvre femme qui s'abaisse et se meurtrit pour me rendre le départ plus doux. Mais pourquoi veux-tu donc que je parte si loin ? Je veux te revoir encore. Je veux vivre en cette ville, ici, à tes côtés...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Non, il faut partir, il ne faut plus me revoir. Cette vie en la même ville, ce coudolement dans les salons ne feraient que raviver nos regrets et seraient pour nous-mêmes un perpétuel sujet de crainte. (*Geste de protestation de Delmas*). Une mère ne doit pas faillir... Et malgré nos serments, il viendrait fatalement ce jour où j'oublierais tout près de toi... Oui, je t'avoue ma faiblesse. Et forte aujourd'hui près de ce berceau, je t'adjure de partir bien loin. — Mon cœur frémit à l'idée du partage... Fuis-moi ! Georges ! Fuis-moi... Je t'en supplie...

M. DELMAS

Et nous ne nous reverrons plus, plus jamais ?...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Peut-être un jour, lorsque nous aurons vieilli et que nos cheveux seront blancs, alors pourrons-nous nous revoir et parler du passé. Et pour notre fils dansant plein de vie et de jeunesse à quelque bal, nous ferons les rêves heureux que nous faisons jadis pour nous-mêmes. ... Puissent-ils avoir un réveil moins sombre...

M. DELMAS (*avec un sanglot dans le voix*)

Ah! fuir... fuir après tant d'espoir soudain, tant de bonheur entrevu... Non, je n'en ai pas le courage...

M<sup>me</sup> TYNDAL

Il faut me le promettre, Georges... Embrasse ton fils une dernière fois. Demain, pour tous, excepté pour nous-mêmes, il ne sera plus que le fils de Tyndal...

(*Delmas se penche sous les rideaux du berceau. Puis se relève et s'incline devant M<sup>me</sup> Tyndal.*)

M<sup>me</sup> TYNDAL (*lui tendant la main*)

Adieu... (*Avec une douceur infinie.*) Maintenant, tu m'obéiras, n'est-ce pas?...

M. DELMAS

J'obéirai.

(*Il fait un pas vers le porte, puis éclate soudain en sanglots.*)

Partir... partir ainsi... t'abandonner à jamais, toi, mon aimée, sans un sourire, sans un baiser... Non...

M<sup>me</sup> TYNDAL (*avec un accent douloureux*)

Georges...

M. DELMAS

Je partirai... Mais pour l'amant malheureux qui s'éloigne pour toujours, Renée, oublie le présent, redeviens, je t'en conjure, pour un seul instant, un seul



moment, l'aimée de jadis, reviens au temps heureux passé et perdu...

Laisse-moi prendre un baiser sur ta lèvre, un baiser, le dernier... qui grisera toute ma vie...

Renée, qu'en cet instant d'adieu, je serre sur mon cœur ma Renée... mon amante perdue...

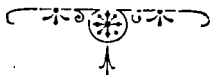
M<sup>me</sup> TYNDAL (*doucement*)

Non... (*S'approchant de M. Delmas et lui prenant les mains, elle lui tend son front pâle.*)

Embrasse la mère de ton enfant...

. . . . .

Fin décembre 1902.





## LA BLESSURE

Mélée aux longs soupirs des instruments subtils,  
Dans les jardins fleuris où le printemps se pâme,  
Ta douceur narcotique et léthéenne, ô femme,  
Assoupit lentement les cœurs les plus virils.

Les plaisirs sensuels pleins de vœux puérils  
Enveloppent de leur exquise et lourde trame  
Ceux que l'Esprit de gloire, un glaive au poing, réclame,  
Maintenant endormis loin des nobles périls.

Comme ils sont gais et gras le monde les admire  
Et, réchauffant son spleen au soleil de leur rire,  
Salue en eux la joie avec la volupté.

Qui donc devinerait l'invisible blessure  
Par où, dans les baisers, coula sous ta morsure  
Le sang spirituel de leur divinité?

IWAN GILKIN.



# LES AMOURS DE DOMINIQUE

SIMPLE HISTOIRE

---

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, Dominique Brassin avait vécu sous la sévère surveillance paternelle. M. Brassin, le père, était commissaire-voyer dans un bourg de Hesbaye. Il professait des opinions politiques doctrinaires, des principes d'éducation par la terreur, une passion immodérée du tabac, un dédain très autoritaire des interventions alarmées de M<sup>me</sup> Brassin osant parfois plaider la cause d'une menue liberté, d'une concession bienveillante en faveur de son fils.

Dominique était un adolescent timide, studieux, naïf ; la fierté de ses maîtres, la risée de ses compagnons.

Dominique était allé, pendant cinq ans, chaque matin à la ville proche. Chaque soir, ponctuellement, il en était revenu, ayant fructueusement empli son cerveau et ses cahiers de notes de tout ce que les professeurs de l'Athénée avaient raconté durant des heures.

Une seule fois, au cours de ces cinq années, Domi-

nique, au lieu de franchir à cinq heures cinq minutes, soit un demi-quart d'heure exactement après l'entrée en gare du « banlieue » des écoliers, le seuil paternel, avait réintégré le home à cinq heures trente.

M. Brassin, en arpentant rageusement les dalles du vestibule, guettait sa progéniture. Au coup du timbre, il se précipita.

Dominique fut cerné entre la porte vite refermée derrière lui et les taloches paternelles.

— Je t'y prends, vaurien. Ah! tu polissonnes en descendant du train, au lieu de rentrer à la maison. Que je t'y repince!

Et vli! et vlan! M. Brassin faisait passer au gamin l'envie de recommencer l'escapade.

Quand la correction fut bien administrée :

— Houst! travaille maintenant, et tu te coucheras sans souper.

Dominique, sans larmes parce qu'il était habitué à ce régime, crut cependant devoir formuler une objection :

— Je n'en peux rien. C'est le train qui était en retard.

Et Dominique disait vrai. Mais Dominique avait empoché sa raclée et M. Brassin était satisfait d'avoir une fois de plus, fait preuve d'autorité.

Sa Rhétorique achevée, Dominique dut prendre ses inscriptions à l'Université. La ville était trop éloignée pour permettre l'allée et venue quotidienne. Il fallait installer le garçon en chambre.

M. Brassin ne décoléra pas deux semaines durant. M<sup>me</sup> Brassin pleura. Et Dominique, fort des enseigne-

ments de ses lectures clandestines, déniaisé à la longue par des conseils et des avertissements des camarades, cacha une secrète joie, pas bien définie, mais très impatiente.

Dominique suivit assidûment les cours, passa ses soirées au coin du feu, devant ses livres, se coucha tôt, dormit paisiblement.

Au bout de huit jours, le nouvel étudiant se découvrit la curiosité de connaître de la ville autre chose que les quelques cents mètres qui séparaient l'Université de la mercerie modeste au deuxième étage de laquelle on lui avait assigné un gîte inconfortable.

Au sortir des cours, il accompagna des condisciples. La nouveauté bruyante, brillante des rues affairées le grisa un peu, le charma beaucoup.

Ce soir-là, le souper frugal absorbé, Dominique osa se risquer seul vers les quartiers du centre, éblouissants de lumières, joyeux de bruit... Il crut se perdre. Mais il avait semé mentalement des points de repère le long de sa route : enseignes, vitrines, boccas bleus et rouges d'apothicaires, lanterne verte d'un commissariat de police...

Dominique dormit mal, rêva d'aventures et de splendeurs et savoura sa liberté conquise.

Au matin, très tôt, éveillé avant l'aube, il se sentit un violent mal de tête et une fierté cavalière d'être enfin un homme.

Dominique prit une part plus active aux conversations de ses camarades. Il acheta une casquette insignée d'or et campa la visière, très longue, très plate en oblique sur le dessus de son front.

Dominique s'absenta parfois des cours. Il but de la bière « triple » dans des brocs profonds et solides. Il fuma de longues pipes de terre et fut très malade pendant deux jours.

Mais il persévéra dans cette vie nouvelle d'indépendance et de gaillardise. Dans la rue, il se retournait sur les démarches guillerettes des modistes ou des petites dames dont le sourire l'avait aguiché au passage.

Au bar de la *Belle luronne* se retrouvaient, le soir, des étudiants et leurs amies, ou celles qui l'avaient été, ou celles qui allaient le devenir.

Dominique n'avait pas encore eu d'amie. Mais son appétit de cette jouissance suprême de vivre devenait impérieux. L'heure ne pouvait plus tarder des initiations définitives.

M. Brassin, le commissaire-voyer, recevait entre-temps des lettres rassurantes. Un collègue prié par lui à une besogne de surveillance occulte, se désintéressait de cet espionnage et envoyait néanmoins des rapports élogieux sur la conduite du jeune « bûcheur sérieux » qu'il ne rencontrait jamais.

Au bar de la *Belle luronne*, Dominique, un soir, très tard, — ou mieux un matin, très tôt, — offrit une menthe verte à Marion Lilas. Marion accepta la politesse, bavarda, rit, bécota...

Le lendemain, Dominique, de toute la journée, ne pénétra dans aucun amphithéâtre. Marion Lilas ne sortit pas de chez elle. Ce fut son nouvel ami qui en sortit, pas bien longtemps avant midi.

Ils avaient inauguré de savoureuses amours. Gour-

mandes, les caresses de Marion, toutes neuves et jamais lassées les ardeurs de Dominique ne se soucièrent plus de rien ni de personne pendant au moins huit jours.

Les amis de l'étudiant amoureux applaudirent et encouragèrent.

Dominique était très heureux parce que sa maîtresse était très douce et très gaie et très bonne. Mais il était fier aussi parce qu'elle était très jeune et très jolie et très coquette.

Marion avait du reste un ami sérieux, riche, marié, rare. Elle le voyait ponctuellement à heures dites. Elle ne l'aimait pas ; mais ne voulait lui faire aucune peine, — même légère, comme aux enfants.

L'ami ignorait bien entendu Dominique ; lequel était naturellement à cent lieues de supposer que Marion n'était pas sa seule et unique propriété amoureuse.

Car Dominique était naïf encore. Il l'était moins qu'autrefois, mais il avait gardé cependant quelques illusions. Entre autres celle-ci que les amantes des étudiants peuvent ne pas avoir d'ami sérieux, riche, marié et rare...

Par une après-midi de gel et de décembre, Dominique, las, distrait, regardait ses livres ouverts devant lui. Mais il ne les lisait pas. Entre les lignes du texte, des profils souriants, des frisons fous, des mains cajolantes, des yeux adorables sautillaient, gesticulaient, clignotaient.

Dominique était dans sa chambre. Et voilà que Marion toute frileuse de l'air vif du dehors frappe à la porte et pénètre sans attendre la réponse au toc-toc.

Elle embrasse à pleines lèvres son « Minique » et sur son nez « Minique » sent la pointe toute froide du nez rose de son amie.

— Brr! Il fait étouffant chez toi, reproche Marion.

En effet, le feu tout rouge menace de faire éclater le poêle. Dominique, qui ne pense plus à rien, a oublié qu'il cuisait, le dos vers la cheminée.

Marion déroule le long renard qui l'enlace, enlève sa toque, se dépouille de son bolero dé vizon. Elle a posé son manchon sur la table, au milieu des paperasses.

Elle a encore trop chaud... Elle se dévêt de son corsage de velours beige, laisse s'étaler autour de ses pieds jupon de drap, jupon de soie, jupon de toile blanche endentellée...

Un geste et le pantalon de batiste frêle, le corset de satin mauve volent sur un vieux fauteuil de reps usé et scandalisé...

— Tiens, maintenant, je pourrais m'enrhumer, pense Marion?

Et elle s'engouffre sous l'édredon du lit voisin, invitant du geste « Minique »... qui n'a pas attendu cette convocation...

. . . . .

Le feu s'est éteint à la longue. On n'a pas pensé à le surveiller, — naturellement. Et Marion est partie, laissant dans la chambre un pénétrant parfum de verveine et de femme amoureuse.

Dominique s'est rassis et a fermé son livre. Il ne pense à rien. Il regarde la lampe, ou le cadre sur le mur, ou la pendule, ou l'édredon défoncé... Il regarde surtout l'édredon.



Or ses yeux, revenant vers la table, y découvrent un gant de peau blanche, tout petit, recélant la forme des doigts menus qu'il enferma. Un gant de Marion tombé du manchon, oublié dans la hâte du départ.

Dominique se précipite. Il gardera ce gant, relique adorée...

Sous le gant, un papier plié en quatre, souillé aux angles, attire le regard de Dominique intrigué. Il éprouve un scrupule, puis déplie le papier.

« *Je t'attends à cinq heures au lieu de six comme convenu.*  
« *Mille baisers.* ANATOLE ».

Dominique ne sait pas que l'ami sérieux, riche, marié et rare de Marion s'appelle Anatole.

Dominique se joue, en mimodrame et monologue, la scène de désespoir des amants trahis. Larmes, cris, blasphèmes et coups de pieds dans une chaise et un vase fracassé, et un doigt foulé d'un heurt de poing sur une table de nuit.

Dominique sort, en rage. Il entre furibond à la *Belle luonne*. Les amis accueillent l'orage de sa colère jalouse. On le console. Il ne veut pas entendre.

Il parle de tuer Marion. Il brandit le papier dénonciateur. Il engloutit dans un gosier avide de pleins verres d'alcool.

Puis il tombe, brisé, sur un banc, la tête dans les bras, et il pleure à gros sanglots.

— Voyons, voyons, t'es bête, — tu dois comprendre, — est-ce une raison, parce que..., — il faut s'attendre

à cela, — si nous pleurons chaque fois, nous autres!...

Dominique est bien malheureux.

Et il faut l'amitié bonne enfant de plusieurs amis et de quelques amies, — tous les habitués — pour venir à bout de son désespoir...

On lui explique et il commence à comprendre et ce lui est très douloureux :

— Elle doit vivre; elle doit s'habiller; elle doit manger? elle doit se parfumer, s'acheter les chemises roses et les jolis bas de soie transparente que tu aimes tant. Est-ce toi qui peux payer toute la coquetterie de Marion?... Anatole, c'est celui qui fait ton amie belle, et c'est parce qu'elle est si belle que tu l'adores tant. Anatole et Marion ne te trompent pas. C'est toi qui trompes Anatole...

— C'est moi qui?...

— Mais oui. Marion n'aime pas Anatole.

— Anatole est vieux.

— Il n'est pas beau.

— Il est riche.

— Mais Marion ne l'aime pas!

— Elle ne l'aime pas?

— Elle ne l'aime pas!

— C'est toi seul qu'elle aime.

— C'est moi qu'elle...

— Toi tout seul.

— Tout seul.

Un quart d'heure après, réconforté, Dominique songe :

— C'est moi qui trompe Anatole. Je trompe le « protecteur » de Marion.

Il se répète :

— Je suis l'amant. Anatole est le « protecteur ».

Et Dominique conçoit de soi-même une grande fierté.

Il pense au temps où il était l'humble, timide, ridicule fils bien sage du commissaire-voyer hesbignon.

Et il sort de la *Belle luronne*, courant à la recherche de Marion...

Cette nuit-là, la nuit toute entière, ils s'aimèrent follement.

Cette nuit-là et encore beaucoup d'autres.

Ils n'eurent cependant pas beaucoup d'enfants.

PAUL ANDRÉ.





## SOLITUDE

Hélas ! elle a fui la colombe ;  
Plus ne sourira ma maison,  
Mon cœur muet est une tombe,  
Mes rêves vont sans horizon.

O feuille que la brise emporte  
Allez vers elle, et dites lui,  
Dites lui que mon âme est morte  
Depuis ce jour qu'elle m'a fui.

Dites lui qu'aussi ma pensée  
Dont la peine, hélas ! ne finit,  
Est comme une fleur sans rosée,  
Comme un oiseau loin de son nid,

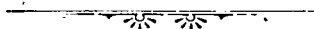
Et que je n'aime plus que l'heure  
Où dans les bocages plaintifs  
Le vent froid des ténèbres pleure  
Parmi les saules et les ifs.

VALÉRE GILLE.



# A O R L É A N S

IMPRESSION



A Orléans, la ville triste, bourgeoise et très provinciale — la ville qui vit de la Pucelle, qu'elle débite en statuette d'or, d'argent, d'ivoire, de plomb, en effigies sur ses gâteaux, ses tabatières, ses cartes postales — de la Pucelle qui sert d'enseigne à ses marchands de vins, ses pharmaciens, ses magasins d'aunage — à Orléans, coite dans ses vieilles maisons, dans les tours belles et baroques de sa cathédrale : Sainte Croix — dans la boutique de Soitauen frères, fondée en 1700, une vieille demoiselle, qui a de trente à cinquante ans et de la barbe au menton. Elle s'empresse derrière son comptoir qu'elle connaît comme un pianiste son clavier : sa main sèche va d'un bocal à l'autre, les découvre, s'y plonge, en ressort tenant une pincée de bonbons choisis qui mêlent leurs couleurs en tombant comme grêle dans le sac de papier doré. La main toujours agile remet sans bruit les couvercles, car dans cette vieille maison le cristal même a perdu sa voix claire.

Pendant que j'attends l'empaquettement de mes

boîtes de « cotignac » (de la gelée de coings très durcie, une spécialité du pays!) où, comme dans une énorme topaze brûlée, Jeanne d'Arc (elle, toujours!) brandit son étendard, voilà qu'arrive au magasin une autre vieille. Elle est serrée dans son châle noir, tient à la main un panier d'osier également noir comme sa perruque, comme son ombrelle, qu'elle dépose le long du comptoir et qui tombe avec un bruit sec, comme ses gants rigides de transpirations vingt fois séchées : elle les met sur la caisse et ils y restent joints et raides ainsi que des doigts après l'agonie. Ils sont fantastiques, ces gants et paraissent avoir été taillés par le diable dans les ailes des chauves-souris qui pleuvent des tours de Sainte Croix!

Et pourtant ce sinistre fantoche qui semble devoir se nourrir de salsifis, de pruneaux et de réglisse noir, fait remplir son panier (un panier pour les rudes radis du Rodin d'Eugène Sue!) de sucres d'orge, de chocolat, de dragées. Tout cela ira à cette bouche ridée, à ces lèvres d'avare? Ce n'est point possible! Mais que penser?

La vieille aimerait les enfants? Et, pour un baiser sur ses joues tannées, près de ses taches qu'hérissent des poils, pour un regard suave répondant à ceux de ses yeux jaunes, distribuerait-elle ces friandises fondantes et douces? Peut-être oui. A celui qui connaît l'âme humaine, la prostitution doit être de tous les âges et se manifester sous bien des formes.

O! la dolente, sinistre et fêlée cloche de Rome!



## CRÉPUSCULE

Bras à bras, deux vieilles douloureuses, de ces naïves pauvres vieilles qui disent bonjour aux jeunes gens inconnus...

Accoutrement lamentable : serre-tête noir, sans la joie d'une dentelle; robe noire sans la chimère d'une fleur.

Ames noires aussi, sans la douceur d'un souvenir...  
Deux voisines probablement...

Misère profonde et l'âge d'être aïeules...

Elles marchent, bavardes et aimantes, comme deux fillettes confidentielles...

Et c'est infiniment doux, ce groupe ancestral qui avance, tremblotant, par les rues, en une attitude ingénue de tendresse.

Je les suis pour écouter leur rêve.

Elles parlent de chats, d'oiseaux, et d'une dame — éblouissante comme une princesse orientale — une dame patronnesse qui leur fait l'aumône...

Puis elles parlent de bébés malades — leurs petits-enfants sans doute — nichées encore inconscientes que la Mort guette, ou — plus sombre — la Vie...

Elles ont des candeurs souveraines, les deux vieilles

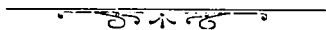
dont la jeunesse n'eut pour astre que la flamme consolante des Vices — tristes vieilles à jamais effarées, toute l'âme sépulcrale et toute la chair !

Et voilà que passe une civière d'hôpital...

Je les vois qui frissonnent et deviennent pensives. Elles n'osent pas regarder, mais brusquement silencieuses, se réfugient dans une ruelle afin de laisser l'amer vision disparaître...

Puis, enfin rassurées comme si la tombe n'existait plus, bras à bras elles reprennent leur marche mystérieuse — groupe infiniment doux et ingénu que la Mort guette, ou — plus sombre — la Vie...

VICTOR REMOUCHAMPS.







## LE CHAT NOIR

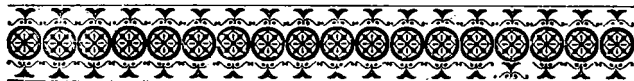
Sans souci de troubler ma veillée solitaire,  
Par un soir de décembre, il entre en grelottant,  
Comme quelqu'un qui sait qu'on l'aime et qu'on l'attend,  
Et s'installe chez moi sans gêne et sans mystère.

Son poil rude est si noir qu'on l'appela Satan.  
Qui dira l'inconnu de ses rêves austères  
Et l'infini d'azur de pourpre et de chimères  
Où plane le vol noir de ses regrets d'antan ?

Souvent, je vois passer de tragiques mirages  
Des ombres de terreur et des clartés d'orages  
Dans le miroir profond de ses prunelles d'or.

Et je pense qu'il doit par quelque nuit lunaire  
Dépouiller sa fourrure et ressurgir alors  
Sous la forme qu'il eût en des temps légendaires.

ABEL DE NOYELLES.



## ATLANTIQUE

Ce soir — était-ce déjà le soir? — Oui, puisque le soleil allait se coucher. — j'étais venu, avec celle dont le front est à hauteur de mon cœur, me reposer dans la mesure abandonnée d'où, si souvent déjà, rive sauvage, cote de fer, nous avons contemplé les jeux et les luttes des flots.

Dieu sait quelle maladresse humaine, génie involontaire, par d'absurdes travaux y amenait les vagues du plus lointain Atlantique.

Cette presque baie, si près d'être artificielle, offrait à nos yeux les plus passionnants spectacles. Nous admirions la vie de la Mer.

Les vagues de tant plus loin que l'horizon, ou gaies ou querelleuses, ironiques ou graves, s'avançaient et, brusquement contrariées, décrivaient une orbite majestueuse, enfin brisée au roc compliqué de la digue. Elles se ruaient à la pleine mer à travers les autres vagues, elles se transtraversaient, avec au contact précis, un mirifique panache d'écume, sans cesser un instant, après ce salut, leur personnelle promenade retournant peut-être — et pourquoi pas aux Amériques.

Ce soir donc — ai-je dit, que ce fut un soir? — mais oui, puisque le soleil se couchait — la Mer, plaques d'émérides au rivage, plaques de saphirs au large et quelles pierreries seraient bien celles que vivifiait le flamboiement du Ciel, nous regardions les vagues jouer inlassablement. Les floconnements tout en hauteur de leurs rencontres, embruns poussés par la brise, nous salaient les lèvres, dans l'abri de notre cahute au pied de la falaise.

Et celle qui du doux frolement de ses lèvres à mes lèvres — ah, l'amertume douce de ces lèvres en ces heures de contemplation maritime — calme les pires sursauts de mon cœur pas encore pacifié, s'était tapie tout contre moi. Et j'étais presque heureux tout près de cette Mer qui s'amusait pour son propre plaisir et sans faire attention à nous.

Le soleil noyé, comme si elles eussent attendu cette fin du maître des lumières, les nuées, pas encore décolorées se massèrent sauvagement et pendant leur obscurcissement composèrent une fantastique serre que empoigna dominatrice et haineuse, tout le firmament où enquiètes, par places seintillaient déjà des étoiles. La Mer perdit brusquement ses frontails d'écume. Les lames se tassèrent, s'arrêtèrent presque, guétant sur place comme un animal traqué qui sent un aigle planant, prêt à s'abattre.

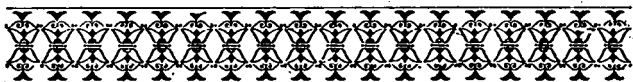
Au premier éclair, alors que foudroyant s'élevait le vent de la tempête soudaine, elles rauquèrent et comme folles — folles, ah ! les terribles folles! — se battirent, se battirent, se battirent!

Ce n'étaient plus les joyeuses sœurs de tout à l'heure, puissantes et folâtrantes, c'étaient d'aveugles ennemies se déchirant la gorge et s'échevelant l'une l'autre avec férocité.

Haletant devant la grandiose horreur, j'attendais je ne sais quoi, sans désir de partir, désintéressé du résultat, mais passionné cependant par cette lutte. Et celle qui a conquis mon cœur et qui hante ma pensée, tremblante, se cacha dans mes bras, ah, la pauvre, comme si j'étais assez fort, moi! pour la protéger contre la Vie.

PIERRE M. OLIN.





## MÉTAMORPHOSE

Dans l'orageuse nuit, pleine d'enchantements,  
A la voix des sorciers il se métamorphose,  
Le cher dieu du Désir, l'Eros à l'aile rose  
Qui fleurit de baisers les lèvres des amants.

Il devient noir, hideux, ailé d'ailes crochues,  
Du sang aux yeux, du sang aux dents, du sang aux doigts;  
Un feu rouge et fumeux de pétrole et de poix  
Coule sinistrement sur ses formes déchues.

De mesure en mesure il s'élançe en hurlant  
Et sa flamme terrible allume au cœur sanglant  
Du pauvre la Colère et l'Envie et la Haine.

Massacre! Après l'émeute et le meurtre et le vol  
Et les châteaux pillés qui brûlent dans la pleine,  
Le sang des insurgés abreuvera le sol.

IWAN GILKIN.



## JACQUES LOZÈRE.

Au bord de la route, brisé des longues étapes déjà parcourues et du manque de repos, Jacques Lozère se laissa choir.

Un soleil insolemment glorieux pesait de toute sa chaleur sur la campagne roussie; les arbres étendaient désespérément leurs racines avides dans le sol desséché; des fentes lézardaient la terre; les herbes se tordaient; les moissons avaient une inclinaison pâmée sous l'impossible airain du ciel.

Pas un nuage et pas un souffle : rien que l'uniforme azur tendu comme une immense draperie sur le paysage calciné. Au loin, un recommencement d'horizon rougeâtre vibrat dans une poussière torride.

Jacques soupira longuement : elle lui était déjà ancienne, la misère du continuel exil. Il se rappelait des années, là-bas, dans son ultime mémoire, où il avait connu la joie; sa femme, la blonde tête d'une enfant, une maison sonore de gaieté et de rires, la belle santé du rire qui reconforte. Cela dura longtemps, oh ! oui, puisque chaque moment lui en était resté, lumineuse tache, sur le voile noir de la présente existence.

Un jour, sans qu'il sût comment, par l'inconsciente méchanceté du Destin peut-être, il se retrouvait seul, l'enfant emporté par une maladie foudroyante qui l'avait serrée à la gorge comme le rôdeur étrangle le passant nocturne, la mère entraînée dans on ne sait quel orbe mystérieux, prenant la voie obscure de la mort.

Jacques avait été assommé par ce double coup de massue, puis, revenu à lui, après de furieux élancements de fièvre et de désespoir, il s'était dit qu'il devait quitter la vie se confier au hasard, pèleriner en des courses infinies pour se reprendre soi-même. Brave-ment, il était parti avec son bâton de chêne, et, endeuillé de souvenirs, il marchait, marchait encore, accepté des paysans qui sentaient courbé sous la charge d'une éternelle douleur ce vagabond à l'œil doux et humide.

Il avait vu trois fois le déroulement monotone des mêmes plaines; trois fois ses pas l'avaient conduit aux mêmes routes interminablement prolongées.

Il espérait retrouver peu à peu le calme de jadis, emprunter à la nature quelque chose de sa virile jeunesse; mais ni le gazouilli des oiseaux, ni la verte paix des ombrages, ni la splendeur rougeoyante des aurores, ni la mélancolique décadence des feuillées d'automne, ne guérissaient son âme ulcérée. Même il se sentait dans l'éternel renouveau, mordu plus âprement par sa rancœur, et il préférait la férocité de l'hiver soufflant en rafales de neige et fouaillant les bois des lanières acérées de ses tempêtes.

Maintenant l'intolérable été le torturait, l'insultait de son triomphe de sèves et de couleurs. C'en était trop pour Lozère : son corps était brisé de marche, ses pieds saignaient; une sueur moite l'inondait, tandis qu'un bourdonnement continu assiégeait ses tempes.

« Allons, pensa-t-il, finissons-en. Qu'importe que j'aïlle au-devant du trépas, il arrivera assez vite. »

Jacques se leva d'un effort, décidé à trancher le lien fragile qui l'attachait au monde. Mais quelqu'un lui frôla l'épaule d'un attouchement à peine perceptible. « Il y a donc une âme compatissante qui s'occupe de moi? » songea Lozère.

L'inconnu parut saisir sa pensée, car il répondit simplement :

— Oui, venez.

Il était de haute taille, semblait âgé d'une quarantaine d'années, la physionomie à la fois énergique et souriante.

Une attirance s'épandait de son être, et Jacques, sans crainte, le suivit.

Chose étrange, il allait maintenant, lui que la fatigue avait tantôt prostré de sa dure atteinte, il allait, et, devant eux, l'aspérité des chemins s'aplanissait, la poussière se faisait moins aveuglante et les moissons saluaient le vent, soufflé soudain, de leurs ondulations blondes. Pressés au seuil des fermes, les paysans envoyaient un geste amical et respectueux, comme à des hôtes d'où une bénédiction divine rayonnerait.

Lozère voulait interroger son compagnon, il ne l'osa, dominé par la crainte d'offenser une puissance qu'il devinait supérieure en intelligence et en bonté. 15



Après deux heures de rapide allure, l'aspect des lieux changea : des collines pelées ceignirent la campagne d'un cercle noirâtre; des ronces farouches se hérissèrent; une clarté oblique remplaça la lumière éclatante. Puis une forêt se présenta, où l'inconnu s'engagea sans hésiter. Mais elle était ébranlée de si furieuses rafalés, elle s'échevelait sous une bourrasque si exaspérée, que Lozère craignit de la voir s'abîmer sur leur tête. Un sourire de son guide le rassura et, secoué d'un reste de fièvre, il s'aventura.

Les taillis se suppléaient incessamment, menaçants et drus; une horreur grandiose pleuvait des voûtes entrecroisées, et, derrière les troncs énormes, un peuple de monstres agitait ses courses et ses batailles.

Et, malgré l'épouvante qui le reprenait, Lozère s'avança toujours précédé de l'inconnu.

Soudain une trainée de lumière blanchit les ténèbres, chanta son sillon candide dans la gamme des taillis obscurs. Lozère se hâta, dépassant son guide.

Le bois s'élargissait en une vaste clairière qu'une mousse épaisse tapissait d'éméraude; les arbres, harmonieusement groupés autour d'elle, avaient une sveltesse et une ampleur merveilleuse; une bleuâtre clarté, filtrée de leurs cimes, caressait le sol d'un frôlement lunaire. Au milieu, une sourde jaillissait, murmurante. L'inconnu s'en approcha et sous une pierre polie par le perpétuel courant de l'eau, découvrit une fleur, une tendre et frileuse fleur rose qui frissonna au contact de l'air. Elle paraissait chétive et délicate; mais, en la considérant de près, elle plongeait dans la terre par de

longues et solides racines. Alors l'inconnu, d'une voix douce et sonore :

« Voici l'image de ta vie, dit-il à Lozère. Quel que soit le vent de l'adversité qui la secoue, quel que soit le calvaire où doive saigner ton corps, rappelle-toi la petite fleur impassible dans la tourmente. Les orages peuvent rugir et les forêts s'abîmer au loin en chutes retentissantes; elle ne s'en émeut pas : elle se blottit, modeste et tenace, parce qu'elle se sent indestructible, parce que l'éternité de l'Idéal s'épanouit en elle. Ainsi, demeure stoïque dans la misère des jours; raidis-toi contre le brutal assaut du malheur. Tu sortiras victorieux de tes épreuves, si tu loges en quelque recoin de ton cœur la frêle et forte et radieuse Espérance ».

L'inconnu s'éloigna saluant d'un amical et grave « adieu » Lozère qui voulut le suivre... Vaine tentative, il se perdit rapide dans le bois profond.

Et, tout à coup, Lozère soulevé par la magie d'une secrète influence, reprit sa marche d'un pas affermi.

FRANZ MAHUTTE.





## LE TRIOMPHE

*Pour Florent Jaspard.*

Le haut manoir s'érige, auguste et féodal,  
Sur le brasier sanglant des couchants héroïques,  
Eployant largement ses orgueils politiques  
A qui l'orgueil des monts sert de piédestal.

Sur la plus haute tour veille un guerrier fatal.  
Son armure d'acier aux éclats fantastiques  
S'allume comme un phare en les splendeurs féériques  
Du soleil qui se meurt dans le soir triomphal.

Le cor aux lèvres pour les réveils d'épopée,  
Prêt à faire éclater la chanson de l'épée  
Sur le repos fécond de la plaine en travail,

Il regarde sans voir vers la nuit qui s'avance,  
Et semble, avec son geste étrange de silence,  
Un Saint Michel géant campé sur un vitrail !

\* \* \*

Mais voici le galop des coursiers qui s'effarent,  
Et, vengeurs inconnus que guide le Destin,  
Du fond de l'horizon roule et bondit soudain  
La marée affolée et brusque des Barbares.

Mais au sommet du mont, l'hallali des fanfares  
Clame l'appel du glaive et le danger prochain;  
Et le veilleur, levant au ciel le cor d'airain,  
Grandit sans fin dans le soleil, nouvel Icare.

Embrasant les échos à son souffle de feu,  
Il jette en un seul cris toute son âme à Dieu,  
Et s'affaisse d'un bloc, la poitrine brisée...

Mais les coursiers se sont cabrés sous l'éperon,  
Et la nuit a repris les rouges escadrons  
Emportés au reflux de leur charge effarée...

\* \* \*

Et tel est le manoir des rêves orgueilleux,  
Que le poète garde en veilleur sombre et grave,  
Chevalier sans arme et maître sans esclave  
Qui porte des soleils épiques dans les yeux.

L'idéal y repose en son calme pieux  
Et le poète attend les barbares qu'il brave;  
Et quand la nuit, comme un volcan, vomit sa lave,  
Il se lève géant sur les fonds lumineux.

Alors, le cor s'éveille au baiser de ses lèvres;  
En son hymne superbe il exhale ses fièvres  
Et fait trembler le monde aux appels de son cœur;

Et puis, ayant donné sa vie à cette fête,  
Mourant d'avoir chanté la chanson du poète,  
Sur ses rêves grandis il s'affaisse vainqueur!

ALBERT DE VÈZE.





# AURORA

## MES BOIS

Penchés dans les chemins que parfume l'aurore,  
Cherchons, le cœur brisé, les traces d'autrefois,  
Et dans l'écho pensif nos anciennes voix :  
Nous souvenir ainsi, c'est nous aimer encore !

C. D.

Adlé les rodge maï, à Frainai...

*(Chanson de la bataille de Dommartin.)*

Le soleil élargi, pantelant de spasmes d'or, auréolé de fulgurations, fait la roue comme un paon dans l'universelle sourire de l'azur. Ses rayons bordent de feu rose la mousseline des nuages et couronnent d'agiles aigrettes mauves et vermeilles, le vaste incendie émeraude des bois — dont l'intérieur semble un éden frais éclos.

Une espèce d'aurore — sœur des aryennes jadis éteintes ! — l'emplit surnaturellement, une prestigieuse aurore, coralline, insaisissable, pétrie d'âmes, qui déborde l'horizon comme une avalanche de roses naïves, duvète chaque ligne d'une chasteté d'opale,

change les feuillages en transparences carnées, que broutent maints chevreuils, et, derrière, à perte de vue, les villages condruziens en visions de cristal embrasé pleines de gens sortis pour goûter l'air enchanteur et le spectacle radieux.

C'est un dimanche après-midi. Un orgue ambulant gémit au loin. Assoupie et rayonnante, la Gervagne semble revivre la quintessence de ses jours défunts, et les cloches, qui pleurent la résurrection des poésies — plus mystérieusement ineffables, mortes — viennent s'éteindre comme des résonnances de mandoline dans les branches fourmillantes de gazouillis et de ciel découpé en étoiles bizarres.

Des buissons et des graminées, où le soleil sème des plumes de colibris, les bouleaux, colonnettes de satin blanc, balancent leurs panaches d'argent et de rubis dans le frissonnement des hauts arbres. Mille essaims d'insectes et d'oiseaux, comme une surabondance de fleurs envolées du sol, irisent taillis et futaies : tulipes mirillées des chardonnerets, or sauvagement féérique des loriots, pourpre affectueuse du bouvreuil, geais, qu'émaille un riche saphir, mésanges lilas, roitelets olivâtres, argus aux ailes de pervenche œillées, abeilles filant comme des éclairs de topaze, s'entrecroisent en tous sens : on dirait un arc-en-ciel qu'éparpillent les brises !

Molles des odeurs de thym, de marjolaine, de résine et de muguet, ces brises traversent, avec des bruits de sources, les rameaux pâmés et bercent la forêt au joyeux concert immense des ramages et des susurrements.

L'aurore émerveille toujours les choses de sa candeur, mais elle n'apparaît plus qu'à travers un diamant volatilisé, où les houles de végétation, extasiées et riantes, savourent la jeune sève avec le charme d'adolescentes ingénues; et les corolles, mi-ouvertes, s'ignorent encore gynécée et pollen. Cette éphémère pureté exhale un tel baume que les chênes herculéens, les ormes géants, les hêtres seigneuriaux, les nocturnes sapins, les houx cruels, paraissent tendres comme les frêles plantes, brillants comme des feux d'artifice, purs comme l'aubépine d'une éclatante blancheur, que courtise, là-bas, un tilleul qui semble fait de lumière! Et dans ces prismes, ces encens, ces incantations, passent, comme des alevins dans une eau cristalline, des légions de lueurs. Ce sont les fantômes des efflorescences d'autrefois, qui s'en reviennent chuchotter passionnément à la jeunesse :

« Gardez l'immatériel amour, on n'est heureux qu'avant de l'être! Après vaut même mieux, et le bonheur, alors, est surtout la mémoire des désirs. Prolongez l'ineffable désir, l'heure des regrets n'est jamais tardive. Restez enfantins, fous, inapaisés. O brasiers des anthères, consommez-vous d'impatience et d'adoration devant le trouble des pistils! »

Soudain, les bois blémissent dans un émoi de béatitude. Puis l'émerveillement s'enfièvre. Une suavéolence nuptiale s'allume. Mélodieusement précédées d'un refrain de mélancolie, des jeunes filles débouchent le long d'un ruisseau sonore, qui renverse la splendide vision virginale dans les roseaux et les myosotis. O



guirlande d'amour! Elles s'avancent — le reste de l'univers est mort ou venu là! — elles s'avancent, légères comme des sylphides, robes flottantes, chapeaux sur les épaules, d'où s'envolent, au lieu d'ailes, des rubans. Passent des têtes blondes comme Vénus, de noires têtes à reflets cyalins, des têtes brunes qui scintillent dans les clartés; des yeux turquoise, des yeux agate, des yeux d'aube, des yeux de lune, des yeux qu'habite l'âme de tourterelles; des joues qui semblent des fraises écrasées dans de la neige, des pêches mûrissantes, des hortensias, des couchants d'octobre, des bouches pareilles à des grenades fendues, à des sorbes étoilées, à des œillets entr'ouverts, à des papillons posés, à des corolles errantes qui chanteraient!

Une, dans ce ravissant parterre en marche, me captiva surtout.

Elle était petite, mais plus idéale encore que ses compagnes. Les boutons s'ouvraient sur son passage, les voix redoublaient de douceur enflammée. Avant que je la reconnusse, la cadence de sa jupe nacrée et l'auréole de sa grâce m'enthousiasmaient déjà, et je marivaudai un brin : « Palsambleu! C'est Iris ou Lisette! ou bien marquise et bergère à la fois? Cythère, Trianon, quel lieu reste vide? Ah! quoique sans poudre ni jabot, je vous idolâtrerais beaucoup, — si ce n'était peu! Cythère! oh! l'adorable sot! N'est-il pas clair que vous venez au moins du ciel, où vous avez conquis, à la pointe de vos yeux, un pan des territoires d'azur, — ce corsage digne à peine de vous caresser! Que devient, Madame, après cet exploit, celui du chevalier qui rapporta, de Palestine, un fleuve?

Mais soudain, éblouissant et suave choc ! le visage de fascinatrice m'apparut. Sans avoir vu jeunes ces bandeaux châains, ces délicieux traits pensifs, ces aimantes prunelles lavande, cette carnation ensoleillée de lys et d'églantine, je les reconnais, une palpitation m'étouffe : « Oh !... je t'en conjure, sois, je t'en conjure, sois plus lente, laisse devant ton avril frémir celui que tu vis balbutier et qui le fait toujours, n'ayant pas encore trouvé de langue devant Cybèle et ses tourbillons de songes ! Mes chimères d'aurore s'abritaient dans ton sein, Si l'on me les rendait, entre tous les maux, je choiserais mieux encore le plus nobles. Te souviens-tu, dans l'obscur vacillement rouge du feu mourant, des oraisons du soir !... Chère exhumée des entrailles inconcues, dont m'hallucinent les impénétrables aromes, tu sais si ma dépouille enfin s'en assouvira, si l'herbe du seuil natal renferme tous mes rêves. Mais ne dis rien, mais oublie-moi. Si tu n'a pu garder l'âge divin, pour être chérie en des jours plus mystiques par mon âme plus belle, que l'aspect de ma douleur au moins n'altère pas ta paix infinie. Sois lente seulement, ta sérénité allège ma poitrine orageuse. Elle l'envahit comme les zéphyrus un crépuscule lourd d'électricité. D'enfantines bouffées me reviennent, odoriférentes et pures. Sois lente, et que de toi mon amour se rassasie en cette splendeur qui semble ton immense et pâle rayonnement, et que les faibles mots des hommes leur lèguent le reflet d'une incomparable apparition ! »

Adieu, adieu, oh ! adieu. Il faut que rien ne dure ! Ces heures mêmes, femmes bénies, où coulent à vos

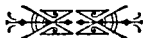
genoux nos espoirs et nos larmes, lueurs dans la rafale éternelle! — Je suppliais encore, la dernière jeune fille s'éclipsait à la suite de ma fée, perdue...

Le bois s'émeut dans mes yeux mouillés, puis se balance étrangement. Les arbres s'ébranlent comme les danseurs d'un quadrille. En vain grandit encore la magie, tout reste vide et consterné. Les oiseaux, piteusement branchés, se taisent. Les fleurs volent aux cieux; les étoiles tombent; et celles qui se rencontrent luttent, la fleur disant: « Des cieux, je la verrai toujours! » L'étoile: « Mieux vaut l'herbe qu'elle a foulée! » Et la mêlée des arbres, suivant l'aurore enfuie, s'éloigne, s'éloigne sur ses traces. Le soleil foudroie. Sa splendeur prend les milliards de teintes des beautés qu'elle dévore. La Gervagne se dérobe, débandade de souvenirs: les lucarnes, frénétiquement béantes, aspirent les féeries des rayons qui emparadisent d'ambre l'abandon désolé de nos pauvres greniers vermoulus; dans les floraisons du trèfle, la poussière des routes et la fournaise céleste descendent vers la *Rivatche* et vers Liège — ensorcelants inconnus alors! — diligence jaunâtre, châles à ramages, sarraus des dimanches et cages égosillées; les flammes multicolores des fleurs anciennes encensent l'été blanc des potagers; des voix aux euphonies surannées m'illuminent soudainement de sensations et d'atmosphères natales; le château, dont l'écarlate harmonie d'un vitrail miroite au fond des mélèzes, réveille, fusion de mirages, ses opulents tumultes...

Toutes ces choses, mon cœur, dont tu n'es qu'un faible parfum, s'engloutissent dans l'horizon qui chatoie

de fascinations devinées. Je vois un océan de ténèbres d'or — qui s'ouvrent lentement. Au fond, au fond d'inouïes perspectives que nimbe l'essence des siècles, parmi d'odorantes harmonies, se blottit une agitation compacte d'objets et de regards familiers, les plus chers ravis aux suprêmes intimités. C'est la Jérusalem où j'irai m'épanouir en l'eucharistie dernière, où l'atome recèle tout, où les joies usées renaissent éternellement neuves, où les délires de tous les temps emplissent pour chacun chaque seconde, où je n'ouïrai plus, sous les resplendissants nuages inaccessibles, ma vie entière qui sanglotte dans floréal en exil.

CÉLESTIN DEMBLON.





## DES VERS

*A Fritz Van Loc.*

Mon cœur est comme un temple d'or,  
Tout plein d'hymnes, et de murmures,  
Où, dans un somptueux décor  
La nature se transfigure.

Comme des harpes éoliennes  
Qui vibrent au contact des vents,  
Mon cœur exhale des antiennes,  
Fleurs rares aux subtils relents.

Aussi, mon âme est toute blanche  
Comme l'est celle d'un enfant  
Temple éthéré, où le lys penche  
Et l'encens monte lentement.

Des accords de lyre m'enchantent,  
Et dans mon beau rêve argenté  
J'entends des colombes qui chantent  
Pour le culte de la Beauté.

L. HEYSE.



## LA RÉVÉLATION <sup>(1)</sup>

Florent et Lucienne étaient installés à Hourpes depuis trois mois. Ils s'ennuyaient. Ce qu'ils avaient prévu s'était produit : M<sup>me</sup> Lionnois, la mère de Lucienne, avait accueilli par des transports de joie la nouvelle de la grossesse. Les amertumes dont elle avait, jadis, trop servi l'exemple à sa fille, s'étaient doucement dissipées; elle en avait presque perdu le souvenir depuis qu'un si sincère chagrin, à la mort de son mari, lui avait révélé qu'elle l'aimait toujours malgré les déceptions. Le mariage de Lucienne l'avait d'ailleurs apaisée déjà : elle s'était, à ce moment, rapprochée de son époux, en un impulsif besoin de tendresse; le grand désarroi causé en leur âme, le grand vide fait dans leur existence par le départ de l'enfant devenue femme, leur avaient rappelé à tous deux, en une sensation d'arrachement, de commune et identique douleur, les liens de chair qui les unissaient, l'œuvre de vie qu'ensemble ils avaient accomplie. Un attendrissement les avait pris et s'était accru chez elle à la mort de M. Lionnois.

Dès lors, la vieille dame avait songé aux enfants que

---

(1) Extrait d'un roman qui paraîtra prochainement.

ses filles lui donneraient, aux nouvelles tendresses qu'elle pourrait dépenser là, aimant d'avance, avec une singulière passion, ces petits en lesquels elle espérait confusément une résurrection du passé. Souvent elle en avait parlé à Lucienne et à Florent. Mais ce dernier lui avait assez clairement fait prévoir que leur volonté se refuserait à exaucer son désir. Elle avait même été meurtrie de cette froide et tranquille résolution, qui l'attristait d'autant plus qu'à différentes reprises elle avait retrouvé, dans les déclarations de Lucienne, des choses dites naguère par elle-même à sa fille.

Aujourd'hui, elle ne pouvait point douter : elle savait que l'événement dont elle se réjouissait n'avait pas été voulu, était le résultat d'une surprise, de ce que Florent et sa femme considéraient comme un accident ridicule. Florent avait démêlé à différentes reprises dans l'expression de la joie de M<sup>me</sup> Lionnois, pour lui exaspérante, une arrière-pensée malicieusement souriante, une sorte de reconnaissance pour la sournoise victoire de la Nature. Et cela augmentait encore son dépit, d'ailleurs entretenu par l'impatience fiévreuse de Christine, par ses perpétuelles conjectures sur l'enfant à venir, par la confection de la layette à laquelle la jeune fille et sa mère, et jusqu'à la vieille bonne, étaient constamment occupées, et même par la sollicitude attentive dont elles entouraient Lucienne, la surveillant sans cesse, redoutant toujours une imprudence, la soignant comme une culture rare et fragile. Cela l'agaçait d'autant plus que lui-même, à de certains moments, avait, involontairement, sans réflexion, des mouvements de sollici-

tude craintive devant Lucienne, était pris d'une inquiétude, de la peur d'un faux pas, d'un accident possible; il se sentait alors en désaccord avec ses théories, avec la volonté de sa raison, et en éprouvait une colère, une humiliation. Lucienne, d'ailleurs, avait une grossesse très heureuse. Le médecin, dès le début, lui avait seulement ordonné de quitter ses vêtements en fourreau et ses corsets dissimulateurs. Il avait déclaré qu'elle était admirablement bâtie pour mettre des enfants au monde, que cela se passerait le plus aisément possible; ce qui les avait tous deux un peu heurtés dans leur dédain de l'animalité, dans leur répugnance pour ses fonctions.

Lucienne, ainsi débarrassée des artifices de sa toilette, était apparue brusquement épanouie; son corps, avant la déformation complète et passagère de la maternité, avait pris une ampleur soudaine dans les hanches, dans le buste, dans le visage même; il semblait que sous la peau circulât une sève nouvelle qui faisait vibrer la chair fortifiée, triomphante. Et lorsqu'il la regardait, Florent éprouvait un sentiment double, s'irritait d'une contradiction. Cet épanouissement de la femme, ces splendeurs nouvelles de la chair, sa raison les trouvait vulgaires, et pourtant ils lui inspiraient d'étranges entraînements d'exaltation sensuelle.

Tout cela, toutes ces conquêtes insolites du fait bravant sa volonté, tous les contrastes qu'il découvrait en lui, et les luttes qu'il croyait devoir livrer contre l'instinct tout-puissant, le rendaient extrêmement maussade, lui faisaient insupportable le séjour à la



campagne. Il était crispé lorsque M<sup>me</sup> Lionnois ou Christine constataient la santé superbe de Lucienne, et lorsque la vieille servante radotait, se basant sur l'absence de troubles :

— Ce sera sûrement un garçon. Les filles font à leur maman bien plus de mal.

M<sup>me</sup> Lionnois approuvait, souriante. Christine demandait qu'on appelât l'enfant Christian; et l'on discutait sur le nom à lui donner, et sur les costumes d'homme qu'on lui mettrait quand il aurait quatre ans. Lucienne demeurait alors silencieuse, songeant, avec une expression peureuse, à des choses dont elle ne parlait pas. Et Florent, au bout de quelques instants, suprêmement agacé, s'en allait regarder, d'un air ennuyé, la campagne.

C'est ce qui était arrivé ce jour-là. Florent s'était réfugié sur la terrasse pour échapper à la conversation. Ses regards maussades erraient sur le paysage qu'on découvrait de là et qui embrassait la plaine de Hourpes et le bois voisin de Cauchies. Ce paysage, il le connaissait bien; tout au moins il croyait le connaître et il ne l'aimait pas, le trouvait banal et sans intérêt, même sous le triomphant soleil de juillet qui l'embrasait ce jour-là. Le spectacle était pourtant somptueux et troublant : par delà la grand'route aux ormes gigantesques dessinant une large ligne sombre puissamment ondulée, s'étendait jusqu'à l'horizon une nappe infinie d'herbes et d'épis, d'or et de vert éclatant, en larges bandes étagées descendant doucement, mollement, jusqu'à la rivière; sous le soleil, l'eau était du même

bleu que le ciel, ardent; elle coulait lente, lourde, voluptueuse, baisant la terre sur les deux rives, montant en elle, lui communiquant une volupté dont il lui semblait qu'on pût suivre les spasmes dans les mouvements paresseux, longs, les mouvements d'étirement des blés, dans les convulsions légères des arbres animant de gestes nonchalants cette plaine que pénétrait une évidente et vibrante joie.

C'était de la nature simple; et Florent avait toujours dédaigné sa grandeur, n'en avait jamais perçu l'émotion; dans les paysages, ce n'était pas la vie de la terre qui l'impressionnait, ce n'était pas le resplendissement de la fécondité. Il n'aimait que les décors exceptionnels, ceux dans lesquels la nature semble s'être complue à composer, à s'éloigner d'elle-même, à se stériliser: les décors romantiques sur lesquels elle paraît redoutable et tragique, suspend sur les hommes des menaces; les coins où sa force bienfaisante est impuissante à se manifester, où la sève semble tarie; ou bien les décors souvent décrits, les aspects fameux dont la contemplation fait naître des réminiscences littéraires, devant lesquels on est tenté de dire des vers connus. Il eût fait un voyage pour aller chercher des impressions dans les montagnes du Tyrol ou sur les rives des lacs italiens; il n'éprouvait rien devant la nature familière au milieu de laquelle il avait grandi et que tout le monde, chaque jour, pouvait admirer.

Ce jour-là, devant le prodigieux spectacle qu'il ne voyait pas, il songeait au voyage en Espagne qu'il avait dû sacrifier; son imagination, obscurément, vagabon-

dait à Séville, guidée par des souvenirs de lecture; vaguement, il songeait à d'autres voyages à faire, plus tard; il y songeait avec la crainte de quelque chose qui pourrait encore dresser des difficultés, de l'événement attendu et dont l'évocation apparaissait toujours dans son esprit comme une menace, de cet enfant auquel il ne pensait que comme à un insolite obstacle.

Une voix railleuse dit à côté de lui :

— Tu rêves de bucoliques?

C'était son ami Ruyenne, son ami le plus ancien et le plus intime qui, fréquemment, faisait visite à Hourpes. De leur cercle, Lucienne et Florent l'avaient seul admis à venir là, lui ayant confessé leur ennui. Ils avaient en lui une exceptionnelle confiance, inspirée, en apparence, par une communauté de pensée, en réalité, et sans qu'ils s'en rendissent compte par ce qui, souvent, en sa personne et en ses actes, démentait leur commun scepticisme. Ruyenne avait trente-cinq ans; il avait été fort beau garçon, avait joui du privilège d'unir la séduction extérieure à la séduction morale, ce qui lui avait valu de précoces aventures. Il avait dans sa personne cette aisance élégante, dans sa parole cette autorité audacieuse et souriante qui, à travers tous les mots, parle aux femmes hardiment, exprime les convoitises et les promesses dans la courtoisie la plus caressante, et ce regard impertinent dont la calme investigation est comme un troublant attouchement. Il était de ces hommes que la facilité des premières conquêtes a accoutumés à toujours voir en une femme de la volupté possible, qui, toujours, songent à exercer la

puissance de séduction qu'ils se sont découverte et qui n'a d'autre source que la confiance en soi et le relatif mépris de la femme, fournis par les premiers succès. Il n'était pas méchant; il était d'intelligence fine; et pourtant il avait été très souvent cruel; sa santé, sa pensée et sa sensibilité souffraient d'un déséquilibre profond parce que son existence s'était orientée exclusivement vers la volupté, sur sa perpétuelle et unique conquête. Pour justifier l'égoïsme que la poursuite de son but exigeait, pour excuser une conduite dont sa conscience quelquefois lui disait l'injustice et la perversion, il édifiait des théories et adoptait un scepticisme railleur, un pessimisme souriant, auxquels son esprit, la virtuosité de ses paradoxes, imprimaient un cachet de beauté, un pittoresque d'autant plus savoureux qu'à certaines heures c'était lui-même que Ruyenne paraissait railler, c'était de son âme qu'il doutait, c'étaient ses faiblesses qu'il tentait d'analyser sur un ton de blague amère et désenchantée. On ne pouvait pas toujours clairement démêler si c'était de lui-même ou des autres qu'il avait pitié. Mais cela lui donnait une contenance et prêtait aux dérèglements de sa vie les apparences d'une ligne de conduite.

Florent ne fut pas surpris de le voir. A son interrogation ironique, il ne répondit pas; il fit simplement, accentuant son ennui, comme il exagérait toujours ses sentiments réels :

— Ah ! tu viens te morfondre avec nous...

— Je viens, dit Ruyenne en souriant, me reposer de mes débauches dans la contemplation de la grande

nature. Ça purifie. Tu dois devenir étonnamment pur, ici !

— A en mourir ! As-tu jamais vu rien de plus bête que ce paysage ! Comment le père Lionnois a-t-il pu avoir l'idée de planter une maison dans ce pays de maraîchers ?...

Ruyenne avait levé les yeux sur la plaine. Son regard — un regard bleu à ce moment très doux — se promena lentement sur les bossellements de vert et d'or où les caprices des nuages faisaient passer des spasmes de lumière et d'ombre ; il parut suivre, un instant, le cours paisible de l'eau bleue. Son visage, où la barbe blonde, courte, soignée, et les yeux bleus, adoucissaient l'expression de fatigue encore atténuée par la souplesse d'un corps élancé et nerveux, s'éclaira d'une fugitive sérénité que Florent ne surprit pas. Mais il reprit tout de suite son expression de blague.

— C'est la nature, la belle nature nourricière !

Florent qui, devant Ruyenne, cherchait toujours à penser avec originalité, renchérit :

— Nourricière, oui. C'est ce qui me paraît vulgaire ici. C'est de la nature utile, et ce qui est utile n'est jamais beau. Je n'aime que la montagne, les fiords, les torrents ; tout ce qui est expressif et grand dans la nature, est stérile. Ceci, c'est du payage pour les tourlourous amoureux des nourrices.

Ruyenne avait cessé de regarder :

— Ne dis pas de mal des nourrices. Il te va falloir en chercher une, dans quelque temps.

La mauvaise humeur de Florent s'accrut. Il se

amenta sur sa situation. Ruyenne connaissait d'ailleurs déjà les menues causes de l'énerverment de son ami : les attendrissements de M<sup>me</sup> Lionnois, les enthousiasmes de Christine, les radotages de la vieille bonne, la peur confuse et silencieuse de Lucienne, et le travail de la layette, et les constantes allusions, et le séjour forcé à Hourpes devant une nature contemplée avec maussaderie. Ce n'était pas la première fois que Florent formulait devant lui ses doléances. Il les accueillait avec un peu de sourire, toujours, de ce sourire où se mêlaient de l'ironie, du doute et de la mélancolie. Cette fois encore il prit ce même ton un peu indéchiffrable dont le sarcasme capricieusement se posait, tantôt sur Ruyenne lui-même, tantôt sur des idées, tantôt sur Florent, en les effleurant seulement, insaisissable et fugitif, ne donnant jamais prise directement à la controverse, en des mots qui semblaient rire d'eux-mêmes :

— Peut-être, fit-il, exagères-tu ton malheur. Tu vas connaître des joies dont je ne goûterai pas.

— Et que tu ne désires pas éprouver.

— Je manque de courage, moi. Je ne suis pas un bon citoyen. Je regarde prudemment les autres procéder aux expériences. Je trouve délicieux de ne pas faire mon devoir. Cela me donne la volupté de me mépriser un peu.

Ruyenne était lancé. Il tenait un paradoxe et en jouait avec une visible joie, avec une aisance qui donnait à ses discours un galbe affiné. Il savait cela. Il avait constaté combien son esprit manœuvrait avec grâce au milieu des idées lorsqu'il ne devait point se préoccuper de les

grouper et de les peser avec conscience, avec rigueur, avec l'obligation à soi-même imposée, et qui gêne et oppresse un peu, de faire exprimer intelligiblement, par leur confrontation, de la vérité; cette obligation-là contrarie l'élégance des phrases, écarte impitoyablement des mots et des images, rencontre à chaque pas des expressions déjà vieilles, des sentiments qu'on n'a plus le mérite de découvrir. Ruyenne n'avait pas le courage de faire ces sacrifices. Lorsque surgissait dans son esprit une proposition hardie, une boutade neuve, un sophisme brillant ou seulement une formule séduisante, il ne savait point les laisser passer. Et il lui arrivait de conformer ses opinions aux mots qu'il trouvait, pour n'avoir point la fatigue de chercher des mots adéquats à ses convictions vraies, et surtout parce qu'ainsi ses discours avaient plus de séduisant imprévu, une distinction de rareté. Son exemple avait beaucoup contribué à la formation de la personnalité de Florent qui considérait son ami comme le type parfait de l'originalité.

Donc Ruyenne tenait un paradoxe. Et charmé, il improvisait :

— Rien ne doit être ennuyeux et vide comme une conscience sereine, n'ayant point à s'adresser un reproche. Elle ne peut éprouver aucun plaisir à se regarder. La sérénité est incolore. Une conscience un peu troublée, au contraire, a des images de couleurs changeantes, de couleurs indécises, troubles elles aussi. Elle constitue un spectacle qu'on peut constamment s'offrir à soi-même...

Ruyenne ménagea une pause. Et Florent, que ses

discours charmaient, qui y goûtait l'illusion d'une philosophie profonde et raffinée, et croyait y découvrir des sensations d'artiste, voulut trouver un mot :

— Dés nuances d'âmes, d'âmes à reflets...

Ruyenne acquiesça, puis repartit :

— J'estime même qu'on ne peut point, avec une conscience sans souillures, juger des hommes et de leurs actions, apprécier sainement leur conduite, puisqu'on évoque des choses qu'on n'a point contemplées. Pour juger le mal comme pour juger le bien, ce que l'on appelle le bien, il faut l'avoir éprouvé. Nous ne pourrions jamais voir dans l'âme des autres. La nôtre est notre seul champ d'investigation. C'est donc en elle que nous devons regarder toutes choses.

Florent interrompit, avec une nuance d'orgueil :

— C'est certain, mais c'est pour cela que nous souffrons plus que les autres.

Ruyenne sourit :

— Si la souffrance existe, objecta-t-il. Car rien ne vous dit que souffrances et joies ne soient point des illusions. En tous cas, ces illusions, les impressions qu'elles donnent, nous devons les étudier comme le physiologiste observe les maux physiques : nous devons... nous devons inoculer notre âme et notre conscience, mettre en elles le mal et suivre ainsi ses effets. Le physiologiste ne doit point travailler sur son sang, sur sa chair, parce qu'il peut regarder le sang et la chair des autres, ou d'un cobaye. Nous ne pouvons bien voir que notre âme. Et celui qui se refuse à la contaminer ne peut pas être un homme supérieur. Il



ne verra jamais. Il n'aura jamais le droit, il n'aura même jamais le moyen d'émettre un avis sur la conscience de son semblable, puisqu'il ne pourra se représenter la couleur de cette conscience, une couleur qu'il n'a jamais vue; puisqu'il ne saura pas quel sentiment inspirent certaines actions à ceux qui les ont commises.

— L'homme qui ne fait que le bien, dit Florent, n'est peut-être qu'un indifférent, un égoïste.

Et Ruyenne, ravi, de plus en plus souriant, poursuivit :

— Un égoïste qui se trompe. Car il y a des voluptés sans cesse renouvelées à se considérer après avoir agi sans réflexion, après avoir obéi aux impulsions qui vous poussent; il y a des voluptés rares à se regarder, à se juger, à se condamner, et à démêler quand même, tout au fond de soi, une satisfaction, et la secrète, la sournoise certitude de recommencer : goûter sa propre hypocrisie, l'épier dans le dédoublement de soi-même, la toucher, connais-tu ce plaisir rare?

Peut-être Florent ne l'avait-il jamais éprouvé. Mais il n'eut point voulu avouer à Ruyenne son infériorité. Il répondit :

— Sans doute. C'est un délicieux avilissement.

Ruyenne, son étrange sourire maintenant tout à fait dessiné, se tut un instant. On eût dit, de nouveau, qu'il riait de lui-même, en disant :

— Moi, je l'éprouve très souvent.

Après un assez long silence, pendant lequel tous deux parurent réfléchir, Florent reprit la conversation :

— Tout cela démontre, dit-il, que les jouissances d'un homme intelligent, d'un homme conscient, ne peuvent être que douloureuses. Il les éprouve en constatant le mensonge de ce qu'on veut vous faire croire beau, la banalité de tout ce qui accomplit des devoirs d'utilité, comme ce paysage, tiens. Alors, il est évident qu'il ne faut pas faire de la vie, puisque la vie ne fait que des dupes incolores ou bien des hommes intéressants comme nous, mais qui souffrent.

Il était revenu, par un détour, à l'essentielle préoccupation qui le hantait et à laquelle, toujours, mû par un doute subtile, par un vague reproche qu'il sentait sourdre perpétuellement derrière ses pensées formulées, il cherchait des excuses.

— Cet enfant qui va venir au monde par ma faute, poursuit-il, dois-je souhaiter qu'il soit intelligent ? S'il l'est, il souffrira les mêmes froissements, les mêmes hantises, les mêmes tristesses, les mêmes dégoûts que nous. Et s'il ne l'est pas, il n'aura pas, comme nous, conscience de la gravité de certaines responsabilités, il obéira à des instincts irréfléchis et fera naître, peut-être, combien d'enfants qui souffriront ? Il y a là un dilemme dans lequel je me débats en vain. Souhaiter qu'il soit intelligent, c'est peut-être de l'égoïsme cruel inspiré par la sotte vanité de tous ceux qui ont procréé ? Et souhaiter le contraire, n'est-ce pas encore de l'égoïsme, la peur de voir souffrir auprès de soi, la peur qui ne se soucie pas des lendemains ? De quelque côté que l'on se tourne, c'est l'égoïsme toujours que l'on aperçoit.

Ruyenne fit, avec un peu d'ironie :

— Tu peux apaiser ta conscience, en te disant que tes vœux n'auront point de conséquence. Dans la noble fonction que tu as accomplie, la volonté n'a pas d'action. Ton enfant sera ce qu'en a fait la minute fugitive, et que tu ne pourrais préciser sans doute, où tu l'as conçu. A ce qu'a fait cette minute, tu ne peux rien reprendre, rien modifier. La graine que tu as semée t'échappe définitivement dès qu'elle s'est détachée de toi. Tu ne peux rien. Pourquoi te fatiguer à formuler de vains souhaits ?

— Mais c'est exaspérant, c'est humiliant, et c'est bête ! C'est précisément ce qui fait de la procréation une fonction indigne de l'homme. Il ne faut pas accepter un rôle sur lequel notre volonté soit impuissante, il ne faut pas être l'instrument inconscient qui ne peut agir contre ses intentions, ses convictions et ses goûts.

— Tu viens de confesser toi-même que tes intentions, tes convictions et tes goûts, s'ils étaient appelés à intervenir, seraient cruellement hésitants.

— C'est vrai, conclut Florent, c'est pour cela qu'il ne faut pas avoir d'enfant, quand on n'est pas une brute.

Ruyenne considéra Florent avec curiosité. Il paraissait hésiter à lui présenter un argument, une question qui lui brûlait les lèvres. Il se décida :

— Nous sommes d'accord, mais les hommes manquent de courage, nous sommes comme ces désespérés qui, on ne sait pourquoi, reculent devant le suicide... Il y avait peut-être des moyens à essayer, pour toi, de ne pas avoir cet enfant auquel tu redoutes d'imposer la vie. Au début, ta volonté n'était pas désarmée. Si nous

ne pouvons rien sur la composition de la personnalité des êtres que nous faisons, nous pouvons pourtant, lorsqu'elle commence à se manifester, rompre leur vie fragile... Mais nous n'osons pas... Nous croyons encore que c'est un crime...

La question demeura sans réponse. Florent détourna son regard vers la campagne. Il craignait de montrer à Ruyenne la gêne et le vague effroi éveillés en lui par l'idée que son ami venait d'évoquer; il sentait monter en ses veines le froid léger que leur donnaient généralement les spectacles sanglants. Et Ruyenne, qui avait posé sa question indirecte par curiosité malade et comme pour s'éclairer lui-même sur des sentiments qu'il eût éprouvés lui aussi, en atténua la rigueur :

— Je sais bien qu'il y a l'obstacle du risque à courir pour la femme... Tout cela fait qu'il faut, en somme, lorsque le mal est accompli, l'accepter.

L'attention des deux hommes fut attirée par un bruit de jupes. A cent mètres de la terrasse, une silhouette blanche venait d'apparaître dans la verdure du jardin. C'était Christine qui cueillait des fleurs, se baissant vers elles, puis se relevant en des mouvements souples d'un corps admirable, ample et mince à la fois dans la légère robe pâle qui le vêlait. Une imperceptible flamme de convoitise passa dans les yeux de Ruyenne, qui dit avec conviction :

— Ne serait-il pas vraiment malheureux que la maternité déformât, abîmât toute cette beauté-là! Car c'est encore une des absurdités de la nature, un de ses crimes justifiant notre révolte : elle opère avec laideur. Si, au

moins, on naissait dans de la beauté. Mais la fécondité est d'apparences disgracieuses et souvent ridicules. La maternité détruit la seule vraie joie que nous donne la vie : la grâce de la femme. Si la Nature avait été prévoyante, si vraiment elle possédait cet art de séduction, cette grandeur émouvante que certains lui prêtent ingénument, elle aurait donné à son action essentielle des vertus embellissantes, elle aurait départi à la femme qui se soumet à sa loi, des lignes plus pures et des couleurs plus tendres ; elle en aurait fait, pour récompenser l'homme qui féconde, un être plus triomphant et plus voluptueux ; elle aurait fait de la parturition l'heure la plus éclatante, la plus victorieuse de la splendeur féminine. Elle a fait exactement et sottement le contraire. Et c'est le plus grave reproche qu'on lui puisse faire : elle a failli au devoir de beauté, au devoir essentiel.

Florent questionna Ruyenne :

— Tu trouves vraiment Christine si belle ?

— Toi pas ?

— Si. Et cela me déroute un peu. Je me suis souvent demandé comment il se pouvait que Christine et Lucienne eussent une beauté si réelle, alors que leur mère est, en somme, d'un type assez banal, et que leur père était lui-même de physique quelque peu vulgaire. C'est curieux : elles ont toutes deux, pourtant, certains traits de leurs parents ; et elles sont plus belles.

Tous deux se turent, réfléchissant peut-être, en regardant la grande silhouette blanche de Christine, qui continuait sa cueillette dans le jardin. Florent se disait avec étonnement que le paysage sur lequel cette

silhouette se découpait était plus grand que tout à l'heure; Ruyenne avait cette impression que Christine ne lui était jamais apparue aussi belle que dans ce décor. S'ils s'étaient communiqué ces impressions, peut-être eussent-elles été moins confuses, peut-être en eussent-ils saisi les relations et l'enseignement. Mais Florent était dominé par un trop absolu parti-pris de maussaderie et Ruyenne par une trop exclusive convoitise de jouissance sceptique, pour éprouver en ce moment l'émotion pure dont eût pu jaillir une lumière, pour rendre justice à l'œuvre dont ils s'étonnaient. Cependant, comme M<sup>me</sup> Lionnois paraissait sur la terrasse, le regard de Ruyenne prit une subite expression de respect en se portant de Christine, qu'il était en train d'admirer, à la figure flétrie de la vieille dame, banale ouvrière de la beauté qu'il contemplait avec tant de joie.

M<sup>me</sup> Lionnois paraissait émue. Elle venait dire à Florent que Lucienne était souffrante. D'un air ennuyé, Florent gagna le salon, suivi par la mère et par Ruyenne. Christine y arrivait en même temps qu'eux, avec Julie, la vieille bonne, très affairée. Ils trouvèrent Lucienne debout, s'appuyant d'une main au mur; elle était livide et ses yeux effarés paraissaient regarder très loin, tandis qu'elle eût écouté quelque voix mystérieuse et épouvantante.

A Florent, qui la questionnait sur ce qu'elle éprouvait, elle ne répondit rien d'abord. Puis, comme il s'inquiétait, toujours immobile et le regard fixe, elle lui dit à voix basse, à voix sourde, avec un accent de terreur :

— C'est l'enfant. Il vit... Il me donne de grand coups.

Et, après une pause :

— J'ai eu très peur. C'est si étrange ! Je ne m'attendais pas... Il vit!...

Florent devint très pâle. Un grand trouble physique l'avait brusquement secoué, lui aussi. Il lui semblait qu'en ses flancs, comme en ceux de sa femme, quelque chose de vivant se tordait.

Il ne dit rien. Tandis que Christine, M<sup>me</sup> Lionnois et Julie s'empressaient autour de Lucienne et que Ruyenne expliquait qu'il n'y avait là rien que de normal et d'attendu, il s'en fut coller son front à la fenêtre de la terrasse.

L'approche du soir n'avait pas encore éteint les ors ardents du paysage. Les grands nuages blancs glissaient encore lentement dans le ciel embrasé ; la rivière roulait pesamment son eau bleue dans la plaine de vert et d'or ; mais cette fois Florent perçut les spasmes qui inclinaient doucement les grands arbres, et les frissons de la terre sous les caresses de lumière et d'ombre. Il trouva les choses agitées d'un trouble identique au sien, sans comprendre encore que dans ses aspects simples la nature a cette faculté de se transfigurer à nos yeux, de s'adapter toujours à nos sentiments passagers, d'être à la même heure joyeuse pour nous et tragique pour d'autres, de conformer ses émotions aux nôtres, un lien invisible la continuant en nous.

Le terre si féconde qu'il regardait lui paraissait douloureuse. Dans ses flancs aussi des vies battaient des

coups épouvantants; et c'était pour cela que de grands frémissements la parcouraient. Il oubliait Lucienne, il oubliait les événements et les circonstances, demeurait obsédé par une attention étonnée, comme celle que l'on prête aux battements menus d'une montre invisible. A un certain moment, comme il revenait à la réalité, l'obsession se dissipa, il n'entendit plus rien; il eut une impression d'effroi en se rappelant les allusions de Ruyenne aux moyens de supprimer les vies naissantes, d'arrêter les battements fragiles. Et une recommandation du médecin lui vint machinalement à l'esprit; il se retourna vers Lucienne et lui dit :

— Tu n'es pas sortie aujourd'hui? Tu sais qu'il faut marcher beaucoup...

GUSTAVE VANZYPE.







# VERS ESTUDIANTINS

## I

### LA COMPLAINTÉ DU CARABIN

Au ciel Mars d'un poing plein de sève  
Fiche le modèle des bleus,  
Et déjà le vert bourgeon crève  
Son bonnet de coton frileux.

Le grillon reprend sa crecelle  
Pour chanter ses nouveaux amours,  
L'humble pâquerette étincelle  
Dans les pelouses de velours.

Au bois clair la branche frissonne  
Sous les baisers du renouveau ;  
Enfin l'heure du berger sonne  
Pour ce paillard de passereau.

Le papillon rime, en bohème,  
Pour les muguets des vers galants,  
Et le triste crapaud, lui-même,  
Aux crapaudes fait des yeux blancs...

Au plafond luit la grande lampe  
Sur les décors repeints à neuf,  
Les vers-luisants sont à la rampe,  
La salle est pleine comme un œuf.

L'orchestre emplumé haut murmure,  
Il attend depuis si longtemps !  
Au théâtre de la Nature  
C'est la première du Printemps.

Et moi, quand tout rit et babille,  
Quand les couples mènent leurs pas  
Aux bois que Mars de vert habille,  
Il faut que j'aïlle, sous le bras.

Des scalpels la boîte lugubre,  
Charcuter — ô punition !  
Mon semblable dans l'insalubre  
Temple de la Dissection !

1873.

## II

### LA GROSSE FEMME

SOUVENIR D'HÔPITAL

*à Valentin Van Hassel.*

Sur la table de plomb du morne amphithéâtre  
L'énorme corps gisait. Le torse gras et rond  
S'épatait, et pareils à la digue qui rompt,  
Débordaient les seins lourds qu'avait gercés le plâtre.

Les dimanches, trônant fière en l'humble théâtre,  
Et troussant son velours d'un geste rudement,  
Quand le corset craquait au poids du double mont,  
Elle exhibait sa jambe au public idolâtre.

Or, la colosse, inerte et froide maintenant,  
Attendait. Comme un vol de corbeaux allaient fondre  
Sur elle — les scalpels ! L'acier entreprenant

Hésitait : tant de chair paraissait le confondre...  
Mais, soudain, gouailleuse, une voix s'envolait :  
« Hola ! qui crache un son pour tâter le mollet.

1874

THEO HANNON.





## *Gentilhommerie*

A Monsieur Louis DE BUSSCHER,  
en souvenir de notre collaboration  
au *Réveil*.

Le quartier du Jardin Botanique à Liège était autrefois comme un vaste cabinet d'étude calme, grave et recueilli. C'était à ces studieuses apparences qu'il devait sans doute d'être choisi par certains pères prévoyants, pour y loger les fils qu'ils envoyaient à l'Université; et, par voie de conséquence, c'était à cette prudence paternelle que les habitants pouvant disposer d'une partie de leur maison, étaient redevables d'une sensible augmentation de leurs revenus.

Dans certains de ces appartements, on voyait se succéder des générations d'étrangers, et il eut été bien malaisé de décider à quelle mystérieuse influence obéissaient ces divers locataires, souvent sans aucuns rapports entre eux. Ainsi, pourquoi, il y a quelque trente ans, fut-ce chez la mère Bastien que s'établirent ces quatre Russes, — une jeune fille et trois jeunes hommes, — après un Brésilien de Pelotas, un Péruvien d'Arequipa et deux Grecs de Samos? Les esprits philosophiques, curieux de connaître le secret des choses, courent le

risque de l'ignorer toujours. Il est certain qu'ils fixèrent leur choix sur les cinq chambres après en avoir très longuement débattu le prix, qu'en un jour ils les eurent transformées en russes de brésiliennes, péruviennes ou grecques qu'elles avaient pu être et que, le lendemain, ils y avaient pris des habitudes dont ils ne se départirent plus. Il est certain aussi qu'ils se montraient assidus aux cours et que, rentrés chez eux et après y avoir diné à la table de M<sup>me</sup> Bastien, ils en ressortaient pour se promener durant une ou deux heures. A leur retour, ils étudiaient jusqu'au moment du souper ; celui-ci terminé, ils retournaient dans leur chambre et travaillaient encore. A minuit régnait chez eux le profond silence d'une nuit de sommeil, à peine distinct du lourd silence de la soirée d'étude qui l'avait précédé.

Aux autres étudiants, plus encore qu'à leurs voisins au courant de ces menus détails, ils apparaissaient comme quatre énigmes ; toutes les imaginations se donnaient carrière, sous l'excitation que leur communiquait l'indiscutable beauté de la jeune fille. Phidias eût peut-être critiqué la rondeur du visage, mais c'était là l'unique réserve que l'on eût pu faire sur l'ensemble de cette figure, dont chaque trait attirait l'attention et la retenait longtemps. Le front, pour l'ordinaire dégagé sous la toque d'astrakan posée un peu en arrière, était uni et blanc comme celui d'une déesse de marbre, et rendu étroit par l'envahissante opulence d'une lourde chevelure blonde ; les yeux, d'un bleu de lin et enveloppés d'une haute paupière accentuant le calme et presque la froideur du regard, avaient ce globe

arrondi en même temps que cette transparence cristalline dont les poètes grecs ont tiré une épithète pour Junon : *βωδαις πρόνια Ἥρις*. Le bas du visage avait gardé les douces formes indécises de l'enfance et, sur sa bouche, aux lèvres arquées et roses, errait par moments un sourire si sérieux qu'il semblait une moue de dédain.

Elle était grande et forte. Lorsqu'on la voyait s'avancer par les rues en se rendant à l'Université, la taille prise dans un spencer de velours noir à collet de drap rouge, la tête droite, les pieds couverts d'étroits brodequins lacés, dont les talons battaient le sol, il semblait que l'on entendit résonner en soi une fanfare, accompagnement obligé de cette marche de vierge guerrière.

A côté d'elle, — à sa droite, — un des jeunes gens lui portait ses cahiers et ses livres, d'un air naturel, sans forfanterie. Il lui ressemblait; c'était elle transposée en homme; et, n'eût été le caractère allemand empreint en toute la personne du jeune homme, on aurait pu croire à une parenté entre eux. Il n'était pas beau, cependant, le blond des cheveux et de la barbe frisottée, dont son visage mafflu était encadré comme d'une fraise, ayant des colorations rousses; ses yeux affectant, derrière ses lunettes aux branches d'or et aux verres miroitants, une placidité par trop scientifique; le nez relevé laissant voir le trou des narines poilues; les pommettes se couvrant d'un duvet jaune sur leur roseur toute féminine. Il était vêtu d'un ample ulster couleur graine-de-moutarde sur redingote noire

et un pantalon gris-de-fer; son linge disparaissait d'habitude sous une sorte de devant en velours retenu autour du cou par une ganse brodée; il portait un chapeau boule; même en cette partie de son habillement, il trouvait moyen de rappeler sa vraisemblable origine teutonne en ce que le fond surélevé donnait à sa tête une apparence de coupole blindée. C'était au demeurant un être nul d'aspect, si on le comparait surtout aux deux russes authentiques dont la belle fille était accompagnée à sa gauche.

La nature poussait en eux la noirceur de leur moustache et de leur chevelure, jusqu'à en teindre leurs tempes, leurs orbites et leurs joues; les unes et les autres paraissaient brunies d'un hâle intérieur où contrastait, avec une violence sauvage, la blancheur de leurs sclérotiques et de leurs dents. Une langueur orientale donnait aux regards de leurs yeux noirs une douceur profonde, en même temps que leur maigreur et leur traits émaciés faisaient penser à des rôdeurs du désert, avides de butin et de femmes. Ils étaient les seuls aux lèvres desquels, de temps en temps, on vit une cigarette. Ils en tiraient une ou deux bouffées et la jetaient, sentant bien, avec leur délicatesse de race, qu'en occident, où les femmes reçoivent communément à la figure la fumée des cigares et des pipes, la première marque de respect qu'ils devaient à leur compagne était de ne point même fumer devant elle.

Leur houppelande en gros drap bleu, dans sa coupe militaire, leur dégageait la taille qu'ils avaient fine et élevée, tandis que leur bonnet d'astrakan achevait de fixer leur originalité extérieure.

Plutôt que de les appeler par des noms aux désinences farouches et qui n'étaient peut-être pas les leurs, les étudiants leur avaient attribué une désignation générale : les Quatre Russes, plus une personnelle à chacun d'eux : la Belle Cosaque, Schopenhauer et les Deux Nihilistes ; puis, peu à peu, s'était créé le roman. La Belle Cosaque appartenait à cette secte révolutionnaire russe où les femmes jurent de ne jamais appartenir à un homme ; Schopenhauer s'en consolait par des lectures transcendantes ; mais les Deux Nihilistes en étaient embêtés : de là entre eux une jalousie chauffée à blanc et n'attendant qu'une occasion d'éclater.

Boisguilbert vint trouver un matin, dans les couloirs de l'Université, son camarade de Gaussoigne, auteur de cette affabulation. — Qu'est-ce que tu me haies, lui demanda-t-il, si je te fais part d'une nouvelle intéressante, très intéressante ? Il appuya sur le qualificatif. — Un bain aux lavoirs gratuits, répondit de Gaussoigne ; déballe ta nouvelle. Boisguilbert lui dit quelques mots à l'oreille ; de Gaussoigne haussa les épaules. Regarde-là, reprit Boisguilbert à voix haute ; et tu me diras si oui ou non j'avais raison de qualifier ma nouvelle d'intéressante. — Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est ce que c'est ? firent quelques jeunes. — Vous êtes trop petits pour qu'on vous parle de ça, dit Boisguilbert en s'en allant.

Autrefois, pour peu que l'on eût les cheveux longs, les ongles noirs et que l'on s'apitoyât en termes excessifs sur le sort des chevaux de fiacre, on était soupçonné de faire de la poésie et regardé de travers par ses



condisciples. Leurs folles amies elles-mêmes, auxquelles ils étaient parvenus à persuader que le poète était plutôt platonique, entre deux bocks, voulaient savoir comment ça lui avait pris.

Pour continuer à mériter les bonnes grâces de Bobinette de Gaussoigne n'avouait donc pas qu'il écrivait ; mais il n'en remplissait pas moins avec conscience les devoirs du parfait annaliste de son pays, de sa race et de son époque, pour qui la curiosité doit être la première loi.

Il se posta, pour attendre la Belle Cosaque, au bas de l'escalier qu'elle devait gravir en se rendant à sa première leçon. Singulière faction en vérité ! songeait-il. Pour contrôler l'exactitude du vers de Shakespeare : Fragilité, ton nom est femme. Mais était-ce bien son unique raison ?... Et jetant un rapide coup-d'œil dans ce troisième dessous de notre conscience, où nous ne descendons jamais de crainte d'y mourir asphyxiés, il y aperçut, tapie dans un coin et pareille à une bête traquée prête à se frayer un passage sanglant pour échapper à la foule, la hideuse Jalousie. — La belle fille aux tresses d'or, aux yeux d'azur, aux lèvres de roses était devenue la maîtresse d'un autre que lui ! Horreur ! horreur ! horreur ! comme dit encore Shakespeare.

Prenant un parti généreux, il se retira — trop tard, car elle se montrait encadrée de ses trois gardes du corps, et il fut contraint de remarquer que le spencer serrant à la taille avait été transformé en une blouse aux plis lâches, sous lesquels se disimulaient la ceinture

et les hanches. — Mais lequel alors ? s'écria-t-il intérieurement.

— Lequel ? répéta-t-il à Boisguilbert.

— Tous les trois, répondit Boisguilbert.

— Va-t-en au diable ! riposta de Gaussoigne en colère.

Le lendemain, à sa honte, il reprit sa faction. Des doutes lui étaient venus. La plaisanterie de Boisguilbert lui avait ouvert les yeux. A moins, en effet, d'admettre l'horrible réalité, comment supposer que, vivant ensemble comme ils vivaient et pouvant se surveiller à toute heure du jour et de la nuit, l'un d'entre eux eût pu devenir son amant à l'exclusion des deux autres ? Il avait mal regardé, suggestionné au début par l'affirmation catégorique de Boisguilbert.

Il la revit et, cette fois, — si son attention ne fut pas en défaut, si ses yeux ne le trompèrent pas, si toutes les forces de son esprit ne lui faillirent pas en cet instant décisif, — et il avait la conscience qu'aucune de ces alternatives ne s'était produite, — il constata qu'elle s'était mis sur les joues de la poudre de riz pour cacher, — sans nul doute, — le masque révélateur !

— Eh bien ? fit Boisguilbert à leur première rencontre.

— Quelle abomination ! murmura de Gaussoigne, les paupières baissées, les doigts crispés.

— Et pourquoi donc, mon ange ?

— Mais parce que j'ai encore la faiblesse de croire qu'une femme doit avoir de l'honneur et ne pas se livrer au premier venu ?

— Et s'il n'est pas le premier venu ? s'il est son amant en titre ? son mari ? son mari, parfaitement. Que sait-on si, parmi toutes les sectes étranges que les russes ont inventées, il n'en est pas une où les maris se sont réservé le droit de faire des enfants à leur femme ?

— Son mari ? répéta de Gaussoigne. Impossible. Il n'y en a qu'un, parmi les trois, auquel nous puissions raisonnablement attribuer ce titre ; or, tu ne me diras pas, n'est-ce pas ? qu'elle est la femme de cette graine de cuistre, de ce Schopenhauer.

— Je ne le dirai pas, répondit Boisguilbert ; mais peut-être le fait n'en est-il pas moins exact ?

de Gaussoigne ne cessait de hausser les épaules. C'était devenu un exercice hygiénique. Il lui semblait ainsi qu'il finirait par faire tomber le fardeau gênant qu'était pour lui, la pensée de la Belle Cosaque dans les bras de ce pédant roussâtre.

Brusquement, on apprit que les quatre Russes avaient disparu.

— Eh bien ? interrogea Boisguilbert goguenard. Ils s'en sont allés dans une autre patrie pour cacher leur bonheur. *Tralala tralala tralalaitou !* mon petit de Gaussoigne, n'en fais pas une maladie, je t'en conjure.

Cette nouvelle avait en effet atterré de Gaussoigne. Mais les poètes sont comme les balles élastiques : plus le coup qui le frappe est violent, plus ils réagissent, et on les voit en l'air, alors qu'ils devraient gésir sur le sol. Quatre jours après le départ de la Belle Cosaque et de ses compagnons, il ne pensait plus à eux.

Et pourtant, deux ans après, leur nom ayant été

prononcé devant un de leurs compatriotes, lorsque celui-ci, curieux, demanda : — vous les avez connus? quel ne fut pas l'empressement de de Gaussoigne à saisir l'occasion de s'informer d'elle une dernière fois.

Le beau jour d'été que baignaient les tièdes et molles vapeurs de la Meuse, que parfumaient les pénétrantes senteurs des tilleuls!... — De la rive, où ils étaient attablés dans une des guinguettes de Kinkempois, les trois étudiants et leurs deux amies pouvaient voir, au bout de la longue avenue qu'ouvrait le fleuve chatoyant, s'étagier, sur les collines, parmi les vergers vaporeux, les maisons blanches de la ville. Autour d'eux, le brouillard s'attardait sous les branches; écharpe par écharpe, flocon par flocon, lentement, il s'élevait et s'étirait pour achever de disparaître. Des cloches sonnaient dans la brise. Le son vague et lointain, on ne sait quelles blancheurs éparées au fond des cieux annonçaient un dimanche matin.

— Alors, conclut Lewine qu'avait renseigné Boisguilbert, lorsqu'ils se sont établis à Lausanne, c'était d'ici qu'ils venaient, — de l'Université de Liège?

— Ah! c'est à Lausanne qu'elle est? remarqua de Gaussoigne.

Lewine rectifia : — Qu'elle a été; puis, secouant la tête : — Qui peut savoir où elle est maintenant?

— Mais son mari, fit de Gaussoigne : il doit le savoir, lui.

— Elle n'a pas de mari.

— Son amant, alors.

— Elle n'a pas d'amant — ou plutôt, pour nous,

gentilshommes, reprit Lewine en imposant du regard son affirmation, elle n'en doit pas avoir, — elle n'en a jamais eu.

— Un des deux nihilistes, n'est-ce pas? insiuua de Gaussoigne.

— Peut-être, fit Lewine.

— Il jeta les yeux vers la ville soudain apparue tout entière dans un rayon de soleil, les ramena jusqu'à leur yole dansant près d'eux sur le clapotis de l'eau, rejeta en arrière la touffe frontale de ses longs cheveux blonds et, de sa voix douce, commença son récit :

— En Russie, comme dans tout autre pays, il y a des hommes positifs et des hommes chevaleresques, dont on ne peut dire, évidemment, qu'ils sont plutôt de la classe des marchands ou de celle des nobles, quoique cependant, notre aristocratie, à côté de beaucoup de vices et de défauts très grands, ait gardé quelque chose de son ancien esprit de sacrifice aux belles idées. L'un des trois compagnons de la Belle Cosaque était fils de marchands, les deux autres étaient issus de petits nobles de province ; mais, je vous le répète, je ne veux pas tirer de ces prémisses des conclusions qu'elles ne comportent pas. Continuons à nommer le premier : Schopenhauer ; les deux autres : les Nihilistes. Leur association avec la Belle Cosaque avait été fondée en vue d'étudier en commun, sous la direction de Schopenhauer, leur aîné en art et en science, car il était déjà en candidature en médecine, alors que la jeune fille et eux n'en étaient qu'aux années préparatoires. Il avait donc sur eux une certaine supériorité et celle-ci,

peu à peu, s'était transformée en autorité. Le caractère du peuple russe est très souple : — c'est même ce qui nous a fait accuser parfois de duplicité; mais croyez bien que cette souplesse est une forme de notre condescendance et qu'elle est due plutôt à notre désir de plaire qu'à celui, bien inexplicable chez toutes les personnes d'une nation à la fois, de tromper pour le plaisir de tromper.

Lewine fut interrompu par la sirène d'un bateau à vapeur. de Gaussoigne regarda Bobinette : elle somnolait sur sa chaise.

— Ta sœur qui t'appelle! fit Boisguilbert comme elle se réveillait effarée.

— Ma sœur, murmura-t-elle boudeuse; pourquoi dites-vous cela? Vous savez bien que je suis orpheline.

Lewine reprit :

— Etant donnée la beauté de leur associée, il devait arriver ce qui arriva : c'est que les trois associés devinrent amoureux d'elle.

— Ah! que t'avais-je dit? fit Boisguilbert d'un clin d'œil à de Gaussoigne.

— Mais, étant donné aussi le caractère pratique de Schopenhauer et le caractère chevaleresque des Nihilistes, rien d'étonnant à ce que, dans cette lutte courtoise de ces deux derniers, Schopenhauer ait eu sur eux l'avantage : la Belle Cosaque devint sa maîtresse.

— C'est horrible! s'écria de Gaussoigne.

— Je ne sais, continua Lewine tranquillement, si vos femmes sont aussi... — je ne trouve que le mot *snob* pour rendre ma pensée; — disons donc : aussi

snobs que les nôtres; mais, chez nous, il suffit qu'un apôtre chevelu leur parle de choses incompréhensibles, qu'un artiste leur chante n'importe quelle absurde chanson, qu'un écrivain leur adresse un ou deux coq-à-l'âne versifiés, pour qu'elles crient au miracle et se pâment dans leur bras, s'ils veulent bien les leur ouvrir. Il est probable qu'il commença par lui troubler le cerveau en lui insufflant une philosophie nébuleuse...

— Et il n'y a personne pour punir des canailles pareilles! gronda de Gaussoigne.

— Lorsque l'état de la Belle Cosaque devint visible et inquiétant pour sa bonne renommée, Schopenhauer décida que l'on quitterait Liège. Cette résolution, que rien n'avait préparée, donna sans doute l'éveil à l'un des Nihilistes.

Et voici ce qu'il fit : à peine la groupe eut-il débarqué à Lausanne, il alla trouver l'autre Nihiliste et, lui nommant leur compagne : -- Elle est ma maîtresse, dit-il; je l'ai séduite, elle est grosse. L'autre lui sauta à la gorge : — Tu mens! cria-t-il; dis que tu mens! — J'ai dit la vérité. — C'est bien. Et, la fureur continuant de l'aveugler, il imposa à son compagnon un de ces duels où l'un des deux adversaires doit perdre la vie : Tirer au sort entre deux pistolets dont un seul est chargé. L'autre accepta, préférant mourir.

Lewine, un moment, s'interrompit.

— Je ne comprends pas, hasarda Boisguilbert à mi voix.

— Et préférant laisser croire au survivant, fit Lewine, que leur compagne s'était donnée à un gentilhomme plutôt qu'à un pleutre.

— Mais le pleutre? demanda de Gaussoigne. Qu'a-t-il fait? Il a laissé dire, — après cette mort dont il a dû savoir la raison, — et lorsque l'enfant est né?

— L'enfant ne naquit jamais, répondit Lewine; on eut soin d'y pourvoir.

Une question hésitait sur les jolies lèvres de Bobinette : Comment M. Lewine savait-il tout cela?

— Ecouter un peu, devenir beaucoup et conclure, lui expliqua Lewine avec un galant salut de la main.

ALFRED LAVACHERY.







# RÉVEIL

*Pour Elle.*

Au jardin de mon cœur, de très étranges choses  
Avaient semé des fleurs de doute et de sommeil.  
Tu vins et ton regard épandit du soleil  
Tandis que tes baisers faisaient jaillir des roses,

Tu sus déraciner d'un geste non pareil  
La morne belladone et les soucis moroses,  
Au jardin de mon cœur où l'étrange des choses  
Avait semé de fleurs de doute et de sommeil.

Mais malgré la douceur des frondaisons écloses,  
Je crois que germeront aussi dans ce réveil,  
Sous la pointe acérée de ton ongle vermeil,  
Au jardin de mon cœur de très étranges choses.

ABEL DE NOYELLES.

---



# Les ceux de chez nous



## QUAND J'ÉTAIS P'TIT

HABIE ON TUE LE COCHON !

Et justement je rêvais que je me battais avec Zante de chez Djôr et que le tirais très bien par les cheveux mais voilà qu'il me rempoigne par la jambe (traîte !) et il doguait si fort que j'allais tomber.

Alors moi je commence à hiner des coups de pied et des coups de poing tant que j'peux, mais c'était Trinette qui avait venu me réveiller en m'tirant et elle criait, toute fâchée :

— *Djan donc, affrontè, ni m'kibouhiz nin ainsi. Et d'homme, savez, gn'a Piron Lurtai qu'est déjà v'nou !* (Allons, donc ! méchant, ne me frappez pas comme ça ! Et dépêchez-vous : il y a Piron Lurtai qui est déjà venu).

Quel bonheur, c'est aujourd'hui qu'on va le tuer. Vite, vite, m'habiller. Je n'avais pas ôté mes bas tous ces jours-ci pour dormir. Pour être plus sur. Je n'ai qu'à mettre mes belles vertes jaretieres avec une blouque. Le pantalon je ne sais pas aboutonner le

bouton qui est dans le dos de la taille ; mais *le tap'cou* je l'attache bien tout seul parce que je l'ôte et je le remets tous les jours quand c'est qu'il me faut aller...

Et le paletot il va facilement, excepté quand je ne peux pas tenir assez fort la manche de ma chemise dans ma main, alors elle fait un paquet tout près de mon épaule et ça me gêne pour courir ou bien battre Zante.

Mais c'est toujours les souliers le plus embêtant. Il y a des nœuds dans les lacettes, ou bien elles cassent quand c'est à moitié mis, et puis il manque toujours une ferrette : alors il faut mouiller la lacette dans sa bouche pour faire une pointe qu'on roule dans ses doigts. Pourquoi est-ce que les vieilles sales lacettes ont un goût si sûr ?

Mais aujourd'hui je me dépêche vite et je passe beaucoup de trouets. Ils ont toujours meilleur que moi, allez, les autres garçons qui ont des sabots qu'on les met tout de suite, et qu'on les prend un dans chaque main pour se sauver plus vite, quand on va marauder de toutes petites vertes poires.

Et pour se battre donc ! et écraser les crapauds-vélins sur les routes : Moi on ne veut pas m'en donner des sabots. Ce n'est pas comme il faut, qu'elle dit ma tante. Et il faut être comme il faut ; et ça m'enrache.

En bas, dans la petite cour Piron Lurtai boit déjà une goutte hors de la vieille grosse bouteille au pèket qu'on a été chercher au gré de la cave. Il ne boit qu'un tout petit peu au dessus du hèna qui est déjà trop rempli et qui goutte, puis il jette tout d'un coup le

reste à terre en faisaut *hay-ay-ay* comme un cheval, comme si on lui aurait voulu faire boire de la pétrole.

Si c'était moi qui ferait comme ça pas même avec du bon pèket qui coute si cher, mais seulement avec un verre d'eau, on me donnerait déjà des calottes. Mais lui, paraît, Piron Lurtai, avec sa figure comme un *tortai* son nez comme un *moflesse naveau* et sa petite lochette de barbe qu'il a oublié tout en dessous de son menton, il peut faire comme il lui plaît, parce que c'est le plus capàpe tueur de cochons.

— *Eco eune edon, Piron divant di h'minci?* (Encore une (goutte) n'est-ce pas Piron, avant de commencer?)

— *Nonna noss dame, tot à l'heure. Nos attauquans edon? Aboutez-me on seyai d'aïwe po trimper m'heppe et appontiz n'tenne po les boyais et n'dimeie d'jâbe di strin.* (Non, madame, tout à l'heure. Nous attauquons, n'est-ce pas? Boutez-moi un seau d'eau pour tremper ma hâche et apprêtez une cuvelle pour les boyaux, et unê demi jerbe de paille.)

Moi je reste là à regarder tant que je peux. On va le tuer, quel bonheur; j'ai un peu peur, mais je veux voir quand même.

Mais Trinette crie par dessus la demi porte du fournil.

— *Del makèye ou del sirôpe so vos tâte?* (De la makeye ou du sirop, sur votre tartine?) Mais je n'ai pas faim; il me pousse fort sur l'estomac, comme quand je m'appuie trop fort sur le banc de la classe.

— *Sia, sia, il fât magni àx matin,* (Si, si, il faut manger au matin) qu'elle dit encore, en me mettant dans la

main une demi-tartine. C'est une pièce de bon noir pain qui sent comme une nouvelle planche. Je mords un petit peu à l'une puis à l'autre, malgré qu'on me l'a défendu ; mais aujourd'hui tout le monde ne pense qu'au cochon et pas à moi. Je mange vite la mie où il y a des trous remplis de noquettes de beurre, et la croûte me monte tout près de mon œil.

Je ne l'aime pas la croûte et je la jette à une grise poule qui a venu tout doucement, patte a patte, en tournant fort sa tête pour regarder comme un vieux homme qui n'entend que de ce côté-là.

Quand elle voit la croûte elle donne un gros coup dessus comme un terrassier, puis elle court un peu plus loin : mais quand elle s'arrête pour la manger, il vient une autre poule qui pique sur la croûte toute sâle et se sauve ; puis encore une autre poule et encore une. Et elles court toutes avec la croûte comme on court pour les pigeons, jusqu'à ce que le coq batteux attrape la croûte et la mange, devant les poules toutes bêtes.

. . . . . , . . . . .

J. DE LIÈGE.





## LIRE

Souligner ce qui nous frappe ; annoter les pensées que les pensées du livre nous suggèrent ; relire tel fragment, tel passage, et quand nous croirons avoir épuisé le livre, y revenir, le feuilleter, en remasser la substance contenue toute en les cinq ou six pages qui nous ont arrêté : cinq ou six chemins de vie se sont ouverts ; leurs but sont identiques ; ils convergent en nous.

Comme tous les livres répètent à peu près la même chose de façons différentes et que lire n'est que pour éveiller notre vie intime, il vaut mieux avoir lu un livre de cette manière que d'en avoir lu dix superficiellement.

Des gens ont absorbé le contenu de plusieurs bibliothèques et n'ont rien lu ; des gens ont voyagé par la terre et la mer et n'ont rien vu.

Je sais des hommes réellement cultivés qui n'ont lu que quelques livres, mais qui les ont lus profondément. Il faut lire dans un livre comme on lit dans la vie ; un livre porte en soi, comme une vie, sa légende ; *la légende*, c'est *ce qui doit être lu* ; celui qui ne sait pas la découvrir ne sait pas lire.

HENRY MAUBEL.



**COLABORATIONS**

**ESTUDIANTINES**







## Journalisme estudiantin

Dans mon livre en préparation « Journaux et Journalistes », je ne m'étends guère sur l'importance acquise par les journaux et revues publiés par des groupes d'étudiants ; c'est un grand tort — mais qui m'est imposé sous peine d'être taxé de particularisme — car ces périodiques sont très intéressants, ont leur nécessité et peignent bien l'état d'esprit de ce petit monde spécial tour à tour turbulent, rêveur, enthousiaste et généreux...

Nous sommes bien loin de l'époque des « *Nouvelles* » de Théophraste Renaudot, ce journaliste fantaisiste, qui créa plus tard, en 1632, la *Gazette de France* ; le Journal, aujourd'hui devient une affaire commerciale au premier chef. La Presse a dû se modifier extrêmement et prendre successivement toutes les formes pour contenter tous les esprits.

Les grandes idées se servent toujours du journal comme moyen de diffusion, si j'ose dire, mais le temps n'est plus où l'on se préoccupait surtout de la nécessité de faire paraître les articles des littérateurs élevés au Pinacle. A part quelques-uns, les journaux, trouvent plus rémunérateur de publier les élucubrations feuilletonnesques des romanciers célèbres et dirigent leurs efforts vers l'actualité à

outrance ; c'est le reportage poussé jusques à ses limites les plus extrêmes, qui nous fût importé d'Angleterre et d'Amérique, qui domine.

Le « Patron », qui, malheureusement n'est pas toujours un journaliste, mais un administrateur délégué par un groupe de capitalistes, est toujours à l'affût de la nouvelle à sensation qui attire le lecteur et fait choir de beaux billets bleus dans son escarcelle. Poussé dans cette voie, le reporter brouillon insère les interviews les plus étranges ; il n'a pas le temps de penser aux conséquences parfois terribles. On publie le portrait du concierge de certaines tristes célébrités, on reproduit les traits d'un assassin et de sa femme à l'occasion de leur mariage, etc., etc...

C'est que, pour être un bon journal, il faut être intéressant, encore intéressant, toujours intéressant ; il faut que ceux qui le composent aient le sens de l'actualité et sachent, au bon moment, capter l'attention du gros public : il faut, en un mot, qu'ils connaissent toutes les exigences de la foule, avec laquelle ils sont en rapports constants.

Jules Lermina nous disait un jour avoir entendu le Directeur d'un grand journal morigéner un reporter qui n'avait pas appuyé suffisamment sur un crime horrible commis dans Paris. « Comment, disait-il, vous avez la chance d'avoir une femme coupée en morceaux et vous n'en faites point un récit dramatique capable de porter l'émotion dans les masses ! »

D'autre part, suivant en cela l'exemple des anglo-saxons, certaines feuilles parisiennes publient en même temps que leur actualité un bulletin, renseignant le lecteur sur les événements principaux du jour, en quelques lignes. Point n'est besoin de faire de grandes recherches ni d'être fin psychologue et analyste pour trouver la cause de ces changements radicaux.

Le lecteur n'a plus le temps, tout simplement de passer — en dehors de ce qui le passionne — des heures à se délecter de la prose de son courrier préféré; il en fait, lui aussi une affaire et veut être tenu au courant de la politique mondiale journalière en quelques minutes.

La publicité par le journal est devenue, pour ainsi dire, le nerf du commerce; l'on augmente le nombre de pages ou l'on agrandit le format non dans le but de combler les désirs du lecteur, mais afin de donner plus de place à la publicité et de faire devenir « l'affaire Journal » une meilleure affaire.

Le caractère original du journal français, primesautier et spirituel — je ne parle pas, il va sans dire, de certaines ordures anti — tout ce qu'on voudra — ce mérite personnel disparaît pour faire place au mode pratique du journal anglo-saxon.

Le roi du jour est le reporter, le je m'enmêliste par excellence; il est vrai que toute la littérature historique est du reportage sous diverses formes, mais il y a reporter et reporter, comme il y a fagot et fagot; pour ma part, je trouve un peu exagéré de comparer le reporter du fait-divers ou le reporter politique même — qui est de l'avis du « Patron », lequel est de l'avis qu'il est pratique ou prudent de faire montre — à Herodote, Thucydide, Suétone, Joinville, Villehardouin, Philippe de Commines, Sévigné ou St Simon.

Le journalisme étudiantin lui, est plus naturel et conserve la première forme du journal : anecdotique et nouvelliste.

Il ne faut pas être du métier pour être bon journaliste, toutes proportions gardées, s'entend, et il serait souhaitable que les articles spéciaux des journaux fussent traités par des gens ayant profession à côté.

On peut être journaliste sans le savoir, comme Sarcey le fût dans ses lettres à sa mère que M. Adolphe Brisson, son gendre et un peu son successeur aussi, a publiées dernièrement.

Ce sont de merveilleuses et fines chroniques de l'époque et cependant « l'oncle » écrivit ses lettres lors de son entrée à la pension Massin, à Paris, et les continua pendant son séjour à l'École normale supérieure. Théophraste Renaudot, lui aussi était journaliste sans le savoir, lorsqu'il écrivait ses nouvelles pour distraire la Cour ; je pourrais citer d'autres exemples de ce genre, mais la place me manque, et puis, les destinées de ces maîtres du journalisme sont assez connues pour rendre suffisamment éloquente la comparaison.

Le journalisme étudiantin — je parle des publications sérieuses, faites avec soin — a deux mérites principaux : le désintéressement, et, tour à tour, le désir d'instruire ou de distraire.

Il est une tribune où toutes les opinions et toutes les réclamations dans le but d'améliorer la vie de l'étudiant, sont admises et formulées et il est le puissant adjurant de l'intensé et féconde vie universitaire.

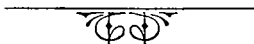
Certains de ces journaux ont atteint, je ne dirai pas une puissance, mais un résultat inespéré et remarquable ; d'autres, il est vrai, n'existent qu'à l'état d'embryon — ils font même un peu sourire — ou ne sont pas rédigés avec tous les soins requis. M'est avis qu'une association de la presse étudiantine où les plus forts aideraient les plus faibles, serait, pour ces derniers, un aide et une direction riche en résultats pratiques.

Quoi qu'il en soit, donnons au journalisme étudiantin la place qui lui revient.

Ce sont là, à n'en point douter, vertus auxquelles il convient de rendre hommage et initiatives que l'on doit encourager

E.-G. LEFÈVRE.

Paris, 5 janvier 1903.





## AVANT LA BUSE

Oui je vais comme une âme en peine  
Poursuivi par une déveine  
Que je pourrais traiter de chien  
Depuis mon dernier examen...  
Et je vais comme une âme en peine

N'importe ! j'ai la souvenance  
Des temps réjouis et je pense  
Qu'il en est de plus malheureux  
Sous cette calotte des cieux.  
N'importe, j'ai le souvenance !

Tout le long des chemins moroses  
J'ai parfois rencontré des roses  
Dont la corolle s'entr'ouvrait  
En un sourire et parfumait  
Tout le long des chemins moroses...

A l'extrémité de la Route  
Point d'Interrogation et Doute !  
Et dans de sinistres lueurs  
Des faces d'examineurs  
A l'extrémité de la Route !

Mais après tout, je me console  
Si pendant quatre mois j'isole  
Mon pauvre diable de cerveau  
Pour bloquer l'Histoire *ab ovo*.  
Mais après tout, je me console

Aurai-je moins triste existence,  
Docteur en telle ou telle science,  
Qu'à présent que je ne suis rien ?  
Pour ma part j'en doute assez bien :  
Aurai-je moins triste existence ?

Pour faire santer ma caissonne  
Je l'estime encore trop bonne  
Et je trouve trop assommants  
Les discours aux enterrements  
Pour faire santer ma caissonne.

Et puis je t'ai toujours mignonne,  
Ma toute belle, toute bonne,  
Viens m'encore bailler un baiser,  
Et laissons les autres jaser !  
Et puis je t'ai toujours, mignonne !

Qu'on m'apporte un verre de bière,  
Une pipe et ma tabatière  
Et ma casquette d'étudiant  
Que je culotte patiemment.  
Qu'on m'apporte un verre de bière.

EMILIUS ATTAX.

Université de Bruxelles.

---





## *Noël de Miséreux*

La neige vêt d'hermine l'aride plaine ; et cette neige trop blanche meurtrit les yeux.

Au tout là-bas une masse noire piquée de lumières : c'est la cité, la cité festoyante qui clame sa liesse au Noël revenu. Joyeuses, les cloches se secouent et font irradier leurs notes d'allégresse. Mais l'air maudit de ce camp de mort empoisonne les effluves des sons, les étouffe.

Le Miséreux est seul dans l'énormité du silence. Horrible, momifié, la barbe et les cheveux fous, il fait peur. Par instants, sa barbe s'entr'ouvre, montre des crocs de fauve sur lesquels des rires sarcastiques, viennent sonner, hideusement.

C'est l'être du défi, que bave sa colère, énérvé d'impuissance !

Longtemps, il fixe la ville qui a de joyeux crépitements de lumière ; et, subitement enragé fait tonner sa colère :

« Ah ! maudite bourgade, antre de la débauche, tu ris aujourd'hui ! »

Ah ! féroces voleurs absous, vous célébrez la venue du premier homme, d'un pauvre, de mon frère, à moi ! Et toi, toi qui fit les hommes et qui doit être leur seule justice, me diras-tu pourquoi je crève ici alors que là-bas eux, les jouisseurs, ils s'affolent de plaisirs ! Mais fais leur voir la bêtise et le sacrilège qu'est leur fête ; empêche les de salir le prophète par leurs hommages honteux !

Oh! dis-moi, explique ce que je ne puis comprendre; justifie ton iniquité!

Mais tu ne réponds pas. Tu ne m'écoutes pas moi le plus noble de ta terre, ton pauvre! Oh! je doute, je sens ma foi sombrer!

Et les fous hideux, là-bas, oh! je les entends rire et moi je crève! Et c'est Noël! C'est ma fête, à moi, le pauvre!

Ils ont volé ma fête et ils la prostituent. Et la sublime force ne vengera pas l'impuissance. La divinité va ainsi assister, aider à la faillite de ma foi! N'es-tu donc plus là toi?

Ah! j'ai faim! J'ai froid! Je me sens crever! Mais mille morts plutôt qu'aller revendiquer ce pourtant, droit de manger!

Périsse plutôt ma chair que mon noble orgueil de pauvre!

Pourquoi, suis-je plus grand, plus noble que vous tous! Pourquoi suis-je le bel affamé et vous les salauds repus?

Allez, mangez, riez, jouissez, moi je crève et vous lègue, pour vos jeux, ma carcasse de pauvre!

.....

Les cloches sonnent la fin du corps du Miséreux. Toujours son orgueil vit. Mais l'iniquité est éternelle!

DÉMON.

Ecole des mines, Mons.

---



## LA NEIGE

Qu'est-ce donc que la neige?

. . . . .  
N'est ce pas du velours  
Qui vient de la Vierge  
Lissant ses cheveux lourds  
Aux couleurs de cierge?

N'est-ce pas du satin  
Qui tombe de sa mante  
Elle l'ouvre un matin  
Et la secoue — aimante — ?

N'est ce pas du duvet  
Qui s'échappe des anges  
Veillant à son chevet  
Ouvrant leurs ailes blanches?

Ou des plumes perdues  
Par des cygnes volants  
Qui cherchent dans les nues  
L'azur des lacs dormants?

Ou des débris d'étoile  
Dont l'ouragan allège  
Le ciel, brisant son voile?  
Qu'est-ce donc que la neige?

LUDWIG.



# MÉDECIN MALGRÉ LUI

*A Maurice Berger, mon ami.*

## PERSONNAGES :

DUBONNET, vieux colo- nel retraité, 59 ans.		PAUL, élève de première au lycée Condorcet, 19 ans.
LIANE, horizontale de demi-marque.		ROSE, camériste de Liane.

---

### La chambre à coucher de Liane

Un gai soleil de printemps, tamisé par les rideaux de mousseline rose, glisse de légers rayons sur le grand lit, au fond de l'alcôve, d'où s'échappent des soupirs et des bruits de baisers.

L'édredon mauve git à terre et sur la couche aux amours, les draps à dentelle forment un amas confus, mobile, laissant passer une jambe fine, bien modelée, nerveuse, qui s'agit frénétiquement...

### SCÈNE I

LIANE — PAUL

UNE VOIX D'HOMME (*sous les couvertures*)

Encore!... Encore, chérie!... Veux-tu, dis?...

LIANE (*la voix langoureuse*)

Oui... mais après tu seras sage, n'est-ce pas. mon petit Paul?

PAUL (*avec passion*)

Mon cœur!... Ma petite Liane!... Ma chatte adorée!...

(*Silence d'une minute, interrompu par le timbre de la maison.*)

LIANE (*rejetant les draps et présentant aux baisers du soleil sa jolie tête aux grands yeux noirs cerclés de bistre*)

On a sonné!... Finis!...

PAUL (*montrant sa tête à son tour*)

Méchante, pourquoi?

LIANE (*sans l'écouter, tendant l'oreille, anxieuse*)

Tais-toi!... Chut!... Écoutons!...

PAUL

Ah! je devine : ton vieux! (*Sautant lestement du lit.*) Mince de rigolade! (*Il fait mine de chercher après quelque chose.*) Un esclandre à la clef, quoi! (*Cherchant toujours.*) Où donc est ma culotte, sapristi? (*On gratte légèrement à la porte.*)

LIANE

Paul... sous mon lit,, allez... ouste!... « Entrez! »

PAUL (*cherchant toujours*)

Sacrée culotte!...

---

SCÈNE II

LIANE — PAUL — ROSE

ROSE (*entrant vivement, effrayée*)

Madame! Monsieur!... C'est l'autre... lui... l'autre... vous savez!... Cachez-vous... cachez-vous... il monte... et d'une humeur!

LIANE

Encore!

PAUL (*prenant son pantalon qu'il vient de retrouver sous l'édredon*)

Tiens! Comme le père, hier soir!... (*Se glissant sous le lit.*)  
Brrr! On gèle, au parterre! Dis donc, Liane, tu l'expédieras vite, au moins?

LIANE (*réparant tant bien que mal le désordre des draps*)

Franco de port et d'emballage, mon petit!... Sois tranquille...

(*Bruit de pas lourds dans l'escalier.*)

ROSE (*joignant les mains*)

C'est terrible!... Il va se passer quelque chose d'affreux!

PAUL

Que ça chauffe! Tant mieux, je suis transi!

---

SCÈNE III

LES MÊMES, plus DUBONNET

DUBONNET (*à la cantonade, essoufflé*)

Ouf!... Prrr!... Pfft!... Mille milliarrds de mitrrrail-leuses! Vingt-quattrre marrrches... et pas d'ascenseurrr! (*fort.*) Nom d'une vieille carrrtouche! (*se radoucissant.*) Après tout, on en a vu d'autres, au régiment.

ROSE (*défaillante*)

Le voi... là!...

PAUL (*sous le lit; à part*)

En avant, la musique!...

(*Entre Dubonnet. Type accompli du vieux marcheur et de l'ancien militaire, serré dans sa redingote; rosette à la boutonnière. Il dépose sa canne et sa buse sur la table et va embrasser Liane qui semble sommeiller.*)

DUBONNET

Bonjour, chérie, tu vas bien?

LIANE (*hypocritement*)

La migraine!... La migraine!...

DUBONNET

Connu! (*fort.*) Et c'est ainsi...

ROSE (*se hâtant d'intervenir*)

Madame ne veut... ne désire... n'a besoin de rien?

LIANE

Si, mon eau chaude.

DUBONNET (*visiblement contrarié*)

Bâh! Tu vas te lever?... Et moi qui justement... (*Il aperçoit le chapeau de Paul sur le sofa. Tonnant*) Nom d'une bombe!

(*Rose s'enfuit épouvantée.*)

LIANE

Tu me fais peur!... Qu'as-tu?

DUBONNET (*moqueur*)

Ce que j'ai... gredine!... petite ingrate!... vipère que j'ai réchauffée sous mon sein!... Je comprends maintenant pourquoi vous avez la migraine!... Voulez-vous que j'aille quérir un docteur? (*rageant*) C'est trop fort! (*frappant du pied le plancher*) C'est beaucoup trop fort, mille millions de miliarrds de baïonnettes!...

PAUL (*à part*)

Mais je connais cette voix-là!

LIANE

Calme-toi, chéri... calme-toi., ce n'est rien!.,

DUBONNET (*toujours ironique*)

Tiens... tiens... ce n'est rien!... Ah bon, pardon, excusez!... Je suis venu vous surprendre... ce n'est rien!... vous déranger... ce n'est rien!... Bon!... Bon!... Je me retirre!.. ce n'est rien!.,



LIANE (*se faisant chatte*)

Anatole!... par pitié, ne n'abandonnes pas... Grâce!...

ANATOLE (*pathétique*)

Jamais!... (*Il prend son chapeau et se dirige vers la porte.*) Adieu donc... tout est rompu...

PAUL (*avec joie*)

Quelle veine!

DUBONNET (*se ravisant*)

...ou plutôt non, je reste... j'y reste... comme Mac Mahon! (*furieux*) Tonnerre! On dirait... Il a tremblé... ce placard a tremblé... (*ouvrant l'armoire*) Personne!... Et pourtant...

LIANE

Sur l'amour que j'ai pour toi, je te jure...

DUBONNET (*arpenant févreusement la chambre*)

Ouais! Pas de jurons, mille milliards de... de.. de... (*s'arrêtant et se frappant le front*) Une idée!... C'est cela!... (*baisant la voix*) J'y suis!... j'y suis... comme Lagardère!... (*prenant sa canne et frappant sous le lit*) Allons!... hors de là!... sorrrtez vite,... misérable!

LIANE (*implorant*)

Pitié pour lui!...

DUBONNET

Jamais pour les gigolos, c'est notre devise...

PAUL (*montrant la tête*)

Alors, monsieur... (*il s'arrête interdit.*)

(*Dubonnet l'aperçoit, laisse tomber sa canne, et se retourne vivement, stupéfait.*)

PAUL

Oh! (*il rentre la tête sous le lit.*)

LIANE

Ah çà! Qu'est-ce qui leur prend? Ils deviennent fous... c'est sûr.

PAUL (*à part*)

Lui... lui... chez Liane!

DUBONNET (*à part*)

Paul dans ce lieu sacré! Oh!... oh!... oh!... Par la première batterie du 2<sup>me</sup> bataillon du premier régiment de...

LIANE

Assez!... Assez!... Au secours!

DUBONNET (*contrefaisant sa voix*)

Plus un mot!... J'ai trouvé!... comme Archibète... Archimède... je ne sais plus... (*à lui même*) Dubonnet, mon vieux, c'est plus que jamais le moment de conserver ton sang-froid. Et moi qui l'avais bouillant quand je suis entré. Mille milliards de...

LIANE

Au secours! Mes nerfs!... Mes nerfs!...

DUBONNET (*d'un ton grave qui n'est pas le sien*)

Madame !

LIANE

?!?!?

DUBONNET

Vous m'avez fait appeler, Madame ?

LIANE

?!?!?

DUBONNET

Elle ne répond pas !... C'est grave... *gravus est* ! Voyons le pouls !... Faible... bien faible... trop faible... Le thermomètre, à présent !... Chut !... Allons !... ne bougez pas... que je trouve le... la... le... *sanctus sanctorum*... Oh ! 35 degrés de chaleur ! Mais vous êtes en péril de succomber... (*plus bas, à Liane*) de succomber à la tentation... Au moins, ne vanne pas trop le gosse ! (*l'embrassant*) Chère minette !

PAUL

Qu'ai-je entendu ?

DUBONNET (*haut*)

Voilà, madame. Je viens de vous écrire une petite ordonnance... (*à elle seule*) Inutile d'avoir recours à l'apothicaire : le remède est là... sous le lit !... (*à haute voix*) Surtout... n'oubliez pas la formule : « Agiter avant de s'en servir !... » Quant à moi, le temps me chasse ; je reviendrai

demain... demain à la même heure, pour... toucher vos... mes honoraires. (*l'embrassant*) Au revoir, je t'aime encore, va!

LIANE

Tu pars?... Vous partez?...

DUBONNET (*montrant sous le lit, avec un soupir*)

Hélas... il le faut bien : la clientèle attend son Esculape!... Soignez-vous bien!... Soignez-le bien!... Du reste, en appliquant mon remède... vous serez en état de marcher... vous pourrez quitter la chambre!... Madame, j'ai bien l'honneur! (*il sort, claquant la porte, et laisse échapper dans l'escalier un énergique : mille milliards de tonnerres!...*) (*Rire homérique de Paul sous le lit*).

LIANE (*ébahie par cette scène bizarre*)

Serait-il devenu tout à fait gaga? (*appelant*) Paul!... Tu peux venir... viens vite...

PAUL (*sortant de dessous le lit en se pâmant de rire*)

Laisse-moi pouffer à l'aise. Ah!... ah!... ah!... Epantant!... Abracadabrant!... Tordant!... Ce ne sera pas toujours la maternelle qui doutera de ma vertu!... Il n'oserait le dire, car il n'ignore pas... (*se recouchant*) Si tu savais... mignonne... tu savais!..,

LIANE (*impatimentée*)

Tu est malade aussi, dirait-on? Voyons, c'était une intrigue! Tu connais mon... lui... tu le connais, enfin?

PAUL

Je t'écoute, ma chère, que je le connais...

LIANE

Alors, tu vas m'expliquer...

PAUL

Tout ce que tu voudras, chérie.

LIANE (*achevant*)

...ce rôle qu'il vient de remplir ?

PAUL

Pour donner le change, voilà tout. Mais c'est égal, je l'ai vu de mes yeux, vu. Non, mais ce qu'ils vont rigoler, les copains, quand je leur conterai mon aventure.

LIANE

Je gage que c'est un pion... le directeur du bahut, peut-être ?

PAUL

Mieux, ma chatte adorée !...

LIANE

Mieux ! Ah ! j'y suis : ton oncle, n'est ce pas ?

PAUL

Mieux encore !

LIANE

Encore ? Eh bien, franchement...je ne cherche plus. Dis-moi vite, ou je me fâche.

PAUL (*la calmant par un doux baiser*)

Eh ! allez donc ! c'était mon père !!!...

RODOLPHE PARMENTIER.

---



## LE REPOS ÉTERNEL

— MOURIR!

Dormir ! Et rien de plus, et puis ne plus souffrir !  
Fuir ces mille tourments pour lesquels il faut naître !  
Mourir ! Dormir !

(HAMLET-SHAKESPEARE).

O Mort ! Quand tu viendras, de ta faux implacable,  
Trancher soudainement le court fil de mes jours,  
Tu me trouveras prêt — car j'attends ton secours  
Pour quitter cette vie, à jamais misérable.

Tu n'es pas, à mes yeux, un symbole effrayant,  
Ton cortège, pour moi, n'a rien de redoutable,  
Je te tendrai les bras, en ami véritable  
Qui fonde son espoir sur l'éternel Néant.

Ne tarde pas longtemps. Le silence et l'oubli  
Peuvent seuls apaiser le trouble de mon Etre :  
C'est trop que de penser. En te voyant paraître  
Je te dirai :

« Merci. Je t'attends, me voici.

Eloigne pour toujours le souci, la chimère,  
La vaine illusion et la sombre rancœur,  
Etouffe mon esprit et brise moi le cœur  
Pour que je ne sois plus qu'une infime matière !

Ne plus être jamais et oublier le monde!  
Ne plus penser jamais! Ne plus aimer aussi!  
Ne plus souffrir enfin! Et que tout soit fini  
De ces mille tourments dont l'existence abonde.

Je te veux ardemment, car ma plainte est sincère  
Car tu es mon espoir et tu n'es pas le deuil  
O mort, seule, tu peux, en franchissant le seuil  
De mon humble maison, exaucer ma prière!

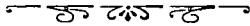
A. LORIMOT.

Université de Gand.





## LE REVERS DE LA GUINDAILLE



### Le Bloc

Les cours finissent.

Le bloc est commencé.

Oui, le bloc, useur de papier, de culottes et de pétrole ; le bloc trouble-vadrouille, maudit des trottins et des chanteuses de beuglants, aimé des agents de police et des tenancières de « boîtes à flanelles » ; le bloc enfin, le bloc inexorable qui pèse sur tous, studieux comme fainéants, parce que même si ces derniers résistent à l'émulation générale, ils ne trouvent plus dans le brouhaha du nombre l'apaisement artificiel de leur spleen.

Revenez, soleil, hirondelles et verdure ! bouillonnez, sang, dans nos jeunes veines ! vibrez, poésie, dans nos jeunes âmes ! pétillez, joie, bonheur universels ! chantez, Nature, votre hosana au renouveau, à l'amour, à la jeunesse !... Et savez-vous ce que vous crieront nos vingt ans ?... — D'une chambre malsaine de maison bourgeoise, par la fenêtre entre-baillée, ou peut-être même au travers de pudibondes persiennes descendues comme un voile revêché sur vos beautés excitantes de vierge irradiée, — sortiront ces

mots, soupirés d'une voix penaude : « le bloc est commencé !... »

Ah ! il est bien fini le temps de nos grand'pères où les étudiants étaient tous de joyeux disciples de Lovelace et de Cyrano !

Certes, ils avaient aussi leur bloc, mais un bloc moins exigeant, moins sévère, un bloc bon papa, de courte visite, qui, tout en leur permettant volontiers l'étude sous la ramée — loin de les séquestrer comme nous dans la solitude et l'abandon le plus absolu — n'en restait pas moins le bloc précurseur du succès, — quoique souvent prévenu par des mois entiers de bambochades !

Heureux grand'pères !

Mais voilà, le progrès a fait des siennes !

Ce bonasse amant de Madame Civilisation ! Cédant au caprice de sa coquette et prodigue maîtresse, il lui achète des toilettes plus luxueuses les unes que les autres, et nous impose, à nous, humbles couturiers, des tâches de plus en plus ardues !...

Encore ne nous plaindrions-nous pas de ce régime tyranique — bons enfants que nous sommes ! — s'il ne faisait pas tant de victimes.

Car ils existent et ils sont nombreux les bloqueurs, les vrais bloqueurs : ceux qui peinent pendant toute l'année (les abrutis, quoi ! au dire des fainéants) que la déveine coiffe de son haut de forme...

Oh ! ces questions imprévues sur des points secondaires négligés dans le bloc avec un haussement d'épaules et qui déraillent pour tout le reste de l'examen !

Et alors...

Oh ! ces rêves fichus de rentrée victorieuse au foyer paternel, d'embrassades mouillées, de félicitations troublantes sous l'œil allumé de sa cousine !

Oh ! ces télégrammes avant-coureurs lancés aux parents dans le but de laisser à leur mécontentement, à leur désillusion le temps de se rassir pour le retour !

Oh ! ces retours navrés ! ces descentes piteuses en gare ! la surprise cruelle et réconfortante à la fois de n'y voir personne !... Oh ! ce calvaire vers le toit familial, le chapeau sur les yeux, la valise pesante ! ce carcan de honte et de désespoir qui fait baisser la tête pendant tout le trajet !..

Oh ! ces arrivées à l'huis paternel ! ce timide coup de sonnette qui vous poignarde le cœur à chaque tintement ! ce sourire effronté de la bonne qui vous ouvre, ce silence lourd et triste du corridor ! cette réception morne des parents ! ce baiser glacial du père sceptique, baiser dédaigneux qu'on sent dû à la prévoyante insistance de la mère...

Ajoutez à cela la perspective d'une année à recommencer, de cours vus à resuivre, à réapprendre...

Mais que voulez-vous ? C'est le *struggle for life* qui veut cela ; tous ne peuvent pas réussir : il faut des vaincus pour qu'il y ait des vainqueurs.

FERNAND SERVAIS.

Université de Gand.

---



## DALILA

Presse tes seins neigeux sur sa mâle poitrine  
Enroule tes bras frais autour de son cou nu,  
Mets sur sa lèvre en feu ta lèvre purpurine  
Et verse dans ses sens un plaisir inconnu ;

O Dalila, ô fleur, ô rose philistine,  
Donne à Samson ton corps, ton beau corps ingénu,  
Pour savoir le secret de sa force divine !  
Ton dévouement sera malgré tout méconnu. —

L'histoire te honnit, mais elle exalte celle  
Qui fut Judith et toi, tu fis pourtant comme elle,  
Tu te prostituas pour ton peuple et ton Dieu.

Et tu montras en écrasant sous ton pied rose  
Ce fort parmi les forts, ce puissant chef hébreu,  
Qu'en face de la chair la force est peu de chose.

AUGUSTE HUBERT.

Université de Bruxelles.

---



## Ma Chambrette

Celle-là, je crois que je me la rappellerai toute ma vie... Dussai-je atteindre l'âge biblique de Mathusalem, je reverrai toujours cette chambrette où je vécu la plus belle page de ma vie, — petite chambrette, pauvre chambrette, mais gaie, claire, pleine de poésie, maintenant débordante de souvenirs, et, qui, de ses meubles délabrés et de sa tapisserie déchirée, encadrait merveilleusement mes vingt ans.

L'endroit était charmant : Au bord de l'eau ; encore la ville et déjà la campagne, avec des arbres devant, des verdure derrière, et jusque sous mon nez, des fleurs, accrochées aux fenêtres.

En face, sur l'autre rive, s'élevait une vaste filature, avec sa cheminée en paratonnerre et toutes ses fenêtres découpées le soir, en incendie ; à gauche l'hôpital, en arrière l'église ; plus près de moi, l'hospice, au milieu d'un beau jardin dont j'entendais le jour, les merles, et les rossignols, la nuit...

Il y a des moments où je m'y crois encore, et où j'entends comme dans un échos lointain, la voix des amis qui, chaque matin, se chargeaient de mon réveil : d'abord le sifflet de l'usine, impérieux et presque solennel, puis la cloche de l'église, la clochette de l'hospice, toute timide, comme peureuse d'éveiller ses petits vieux, et, finalement, le joyeux carillon, dont le vent m'apportait, par lambeaux,

la musique... J'étais alors à ces moments pâmés du réveil, où l'on commence à percevoir la vie et où l'on dort assez pour achever ses rêves ; instants exquis que l'on s'efforce de retenir le plus possible, au bord des yeux, entre les paupières mi-closes.

A cette heure, défilaient déjà des chalands, lourds, hâlés, péniblement, toute la famille attelée ; — vision tôt effacée d'existances errantes, d'existences de bêtes qui, perpétuellement tête basse et col tendu, traînent le long des rives leur vie cyclopéenne. Et mon imagination les suivait, au fil de l'eau, ces pauvres nomades, et je rêvassais longuement, dans la fraîcheur de l'aube, et il faisais bon de vivre, de respirer...

Puis il me fallait reprendre la tâche de la veille, mes paperasses, mes livres... Autour de moi, tout rappelait mon amie : ses parfums, ses fanfreluches, des rubans, des éventails épinglés, mon abat-jour en papier festonné, ces riens qui tombent des doigts de la femme, en mettant des sourires partout.

Et je me demandais souvent, dans l'énigme de la vie, ce qu'il y a de meilleur que la femme ?

Je voyais les vieux de l'hospice, malgré leurs cannes et leurs béquilles, sourire encore aux filles : c'est la femme jusqu'au bout. Je voyais passer devant ma porte, tous les enterrements pour le cimetière communal : de riches, de pauvres, beaucoup de pauvres, tous ceux de l'hôpital, sans une fleur, sans un ami, et je songeais à ce qu'elles eussent été sans amour, ces pauvres existences délaissées ?

Chaque jeudi, je demeurais à ma fenêtre : c'était jour de visite à l'hôpital. La grande prison des souffrances prenait des airs de fête, il y avait beaucoup de monde, des groupes touchants, des voisinages entiers, les femmes en tablier de cotonnette, des petits qu'on porte et des vieilles qu'on

traine. Et de les regarder, si résignés dans leurs démarches tristes, je me prenais à les aimer, ces inconnus; je me figurais les malades les attendant, j'imaginai ces entrevues, une semaine désirées, je devinais ces causettes, au bord des lits, les mains pleines d'oranges, et ces cancons qu'on apporte aux mourants, pour leur donner une illusion de vie, comme s'ils comptaient encore...

Hélas! Ici-bas, tout se conclut par la mort.

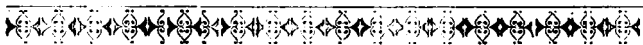
Durant notre vie, nous nous enterrons heure par heure, jour par jour.

Et moi, j'enterre maintenant ma jeunesse, pièce à pièce, mais, quand il ne m'en restera plus, j'irai souvent exhumer comme aujourd'hui, ce lambeau qui est resté là-bas, dans une chambrette, près du jardin de l'hospice, où chantent des oiseaux...

MAURICE BERGER.

Université de Gand.

---



## SOIR

Le soleil tout sanglant  
Grande patène rouge  
S'abat superbement  
A l'horizon qui bouge.

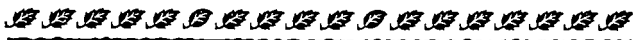
Ressemblant a des fauves  
Qui lentement s'allongent  
Du soir les vapeurs mauves  
Dans l'infini se plongent.

Des hauteurs par le vent  
La nuée arrachée  
Vers la terre descend  
Suprême chevauchée.

Sur la nature brune  
L'ouragan comme un cor  
Hurle, annonçant la lune  
Grande patène d'or.

LUDWIG.





## AMOUR ET RELIGION

Quelle amère désillusion, quel affreux désenchantement ai-je éprouvé en lisant sa lettre, toute de reproches et d'abandon. Pour conserver son amour ne faudrait-il pas, que je renie mes principes, que je retourne avec elle à l'école de l'erreur! Peut-elle aimer un mécréant, un athée, dit-elle? Et voilà ce qu'elle ose m'écrire après trois ans d'un amour sincère et loyal, et elle croit que mon amour pourra aller jusqu'à cette lâcheté! En lisant ces phrases insensées, tout s'est effondré, tout s'est anéanti dans le sombre gouffre de la réalité cruelle. Quelle folie mystique s'est donc emparée de son cœur, pour lui faire rejeter ce feu d'amour dont elle se disait embrasée, et cela au nom du devoir; comme si le devoir était autre chose que l'amour vrai, la bonté, la mènesuétude? Elle se réclame de son Dieu d'une bonté infinie pour ses humbles créatures, elle se réclame de sa religion qui ne peut être faite que de l'amour de Dieu et de l'humanité pour briser un cœur qui a eu la folie de l'aimer d'un amour tout de passion et de vérité. Aimer Dieu est autre chose qu'aimer ce que est bon, adorer ce qui est beau, idolâtrer ce qui est grand et généreux.

Elle ose m'accuser d'athéisme parce que je ne comprends pas la religion à sa façon étroite et égoïste. Non, mille fois non, je ne suis pas athée, j'ai un Dieu et j'en suis convaincu

il vaut bien le sien ! mon Dieu, c'est cette force unique, indéfinissable qui anime toute chose.

La résultante de toutes les forces qui agissent sur des myriades des mondes : Cette force qui fait que tout naît par l'amour et ne peut continuer à vivre et à perdurer que par l'amour. Et ce Dieu, cet horizon d'inconnu dont la science recule les bornes tous les jours, je l'aime dans sa manifestation la plus sublime : la nature, la nature avec ses lois immortellement fixes et immuables, avec ses beautés captivantes et sublimes, avec son harmonie d'un charme si merveilleux. Tout ce qui vit possède en soi, dans son essence une partie de cette force grandiose que les croyants appellent Dieu, les non-croyants autrement, peu m'importe.

Ma religion, c'est la tendance vers un idéal de bonté, de justice et de vérité. Ma religion, elle est toute de mensuetude, de charité et de miséricorde. Comprendre ainsi la divinité, est-ce donc être athée ?

Sa religion à elle, ne la force-t-elle pas à fouler aux pieds, à maudire même cette belle nature, la seule révélation d'une divinité possible. Les lois qui la régissent, qui les a faites ? Son Dieu, n'est-ce pas, puisqu'il est le créateur, le principe et la fin de toutes choses ; voudrait-il donc, contradicteur de son œuvre, que nous y dérogiions ? Les aurait-il établies pour le plaisir de dire aux hommes : vous ne les observerez pas ? Voyez donc, belles mystiques ; il vous a donné son cœur votre Dieu, il l'a fait de tendresses et d'amour, mais il vous défend d'aimer à part lui. Quel écœurant égoïsme ! il vous a donné des sens, mais il veut que vos sensations viennent se briser contre la pierre dure de votre amour mystique : vos yeux, vous les voilerez à la lumière du jour comme vous voilez votre âme à la lumière de la vérité. Vos oreilles ne pourront pas entendre la musique harmonieuse et douce de l'amour. Vous ne

pourrez écouter que les voies mystérieuses d'anges fictifs, fruits de vos hallucinations hystériques; vos beaux corps de vierges stériles, ne pourront s'étreindre dans les bras de l'aimé; vos rêves fous seuls vous jetteront dans les bras d'un Christ froid, comme la pierre d'un tombeau. Des caresses et des baisers (vous ne pourrez connaître que ceux d'un père et d'une mère, mais vous ne connaîtrez jamais l'ivresse troublante du baiser, des caresses de l'amour. Vos pensées mêmes seront enfermées dans un cercle étroit et restreint. Car voyez-vous, chères belles, vos pensées sont aussi une cause perpétuelle de péchés; et si vous pouvez à force d'énergie et de volonté, de déchirements cruels, renoncer aux sens, oseriez-vous jurer de renoncer à vos pensées? Vos rêveries dans vos chambres solitaires, vos nuits d'insomnie ne seront-elles pas des abîmes de péchés? Mais consolez-vous le Christ n'a-t-il pas dit que le juste pêchait jusque sept fois le jour.

Mais vous voulez être à Dieu, uniquement à Dieu, soit : Torturez votre cœur par des déchirements atroces, torturez votre corps par des privations et des continences de toutes sortes, n'ayez aucune joie sur cette misérable terre, laissez tous les plaisirs de votre jeune âge, comprimez les battements de vos cœurs de vingt ans jusqu'à les étouffer, souffrez, souffrez toujours, car le monde et ses joies sont une cause perpétuelle de péchés.

Fuyez ce jeune homme auprès de qui vous éprouvez des sensations d'une volupté infinie, des joies d'une douceur et d'une suavité troublante. Détournez vos regards de ces regards pleins de flammes qui vous donnent le vertige; repoussez ces caresses enivrantes qui vous grisent d'ivresse; évitez ce baiser dont la douceur infinie vous fait tomber sans force entre les bras de l'aimé; évitez l'amour, c'est le péché; éviter l'amour, c'est le crime; comme si l'on pouvait

pêcher par amour! On ne pêche que par luxure qui n'est que l'union sans l'amour. Il me semble que c'est bien mal comprendre Dieu que l'aimer ainsi. Pauvres petites cervelles troublées! Quels beaux sujets de démonstration pour un cours de psychiatrie : vous avez bien plus besoin d'un médecin que de prières.

N'a-t-elle pas eu cette folie, la tout aimée, en brisant un cœur tout plein d'amour pour elle en lui donnant cette suprême consolation : je vais prier pour toi.

Elle va donc prier pour moi. Elle va demander à son Dieu de mensuétude le bonheur de l'homme qu'il s'est plu à faire souffrir, parce qu'il lui avait donné un cœur capable d'un amour immense. Elle va demander à lui la cause première de mon amour, elle va lui demander pitié, pitié pour sa souffrance! Eh bien, puisque le rôle de son Dieu est de faire souffrir, qu'il continue son œuvre barbare; un cœur bien doué, une âme généreuse et noble ne s'abaisse pas à accepter un bonheur qu'on lui jette par pitié, comme un os à ronger.

Prier pour moi : est-ce autre chose que de repandre autour de soi le plus de bonheur possible, d'adoucir pour ses semblables toutes les misères physiques et morales qui assiègent notre pauvre humanité. Prier pour elle : est-ce autre chose que de se complaire en une satisfaction béate dans un mysticisme fou!

Eh bien, qu'elle prie donc pour moi; mais qu'elle lui demande à son Dieu qu'il brise ce cœur qu'il m'a fait trop sensible : qu'il fasse cette âme noble et généreuse assez vile pour s'abaisser aux mesquines comédies de notre éducation faussée; qu'elle lui demande d'empêcher mon intelligence de raisonner les choses, qu'elle lui demande de placer devant mes yeux le sombre voile de l'ignorance, d'inonder mon cœur d'une froide indifférence. Pour être

aimé de son Dieu il faut donc être ignorant ou lâche, comédien au menteur, égoïste au cruel. Qu'elle lui demande à son Dieu miséricordieux et juste, qu'elle lui demande le don d'oubli; peut-il le lui refuser puisqu'elle n'a plus eu la lâcheté d'aimer.

Oh mon Dieu, quel immense désespoir, quel désenchantement sans pareil est venu briser mon cœur plein de douces espérances : Oh ! oui, j'étais loin de m'attendre à un pareil dénouement, je m'étais si bien complu dans mon rêve. Oh ! quand je réfléchis à cette nuit de tourments que j'ai passée à froisser cette lettre dans mes moments de rage impuissante et de désespoir, pour la déplier et la relire dans mes moments d'apaisement; quand je regarde les yeux pleins de larmes, ce papier mouillé de mes pleurs, je me demande si je n'ai pas rêvé, si une hallucination mensongère n'est pas venue se jouer de mes sens agités. Parfois, je cherche dans la nuit de ténèbres qui enveloppe mon âme endeuillée, une lueur d'espoir; mais bientôt, hélas, la lueur s'éteint, tout redevient noir, triste et lugubre, et dans la nuit froide et calme j'entends le bruit de mon cœur comme le son d'un glas funèbre. Oh oui, tout est fini, bien fini, les roses de ma vie se sont déséchées sous cet orage destructeur, l'arbre de mes joies s'est dépouillé de ses feuilles et se dresse dans le soir automnale lugubrement nu et sans charme. Il me semble que tout s'en est allé de ma vie, qu'il a neigé sur mon cœur, qu'il est glacé, mort peut-être, sous la neige froide de sa cruelle indifférence; et, suprême désespoir, affreuse perspective, j'ai peur que rien désormais ne puisse le réchauffer, le rappeler à la vie : je serais donc condamné à traîner ce qui reste de moi, ce cadavre ambulante à travers un monde sans charme et sans attrait. Ce moi, cette individualité qu'un océan de bonté et d'amour avait élevé dans une sphère de pensées

sublimes, de vérité et de justice ; cette individualité qui a su, à force d'énergie et de dévouement, se débarrasser des préjugés et des mesquineries d'une foule ignare et grossière ; cette individualité devrait retomber, du sommet où son amour l'avait élevée dans l'abîme affreux de la banalité. Cet homme, qui a su être soi par devoir, deviendrait comme tant d'autres : un ignoble pantin que le monde fera marcher à son gré. L'amour seul, me semble-t-il, pouvait me soutenir dans le ciel où il m'avait élevé ; du jour où cet amour tombe, je me sens entraîner dans le gouffre immonde d'une vie sans noblesse, sans idéal et sans espoir.

Mais que dis-je ? ne plus aimer ! renoncer à cet idéal dont j'ai fait mon culte ! en ai je le droit... Dois-je me laisser couler au fond de ce gouffre immense parce qu'un caprice de femme a pu briser contre la roche dure de son égoïsme, le vaisseau sur lequel je naviguais vers la terre promise ? Dois-je abandonner mon culte parce qu'une main cruelle est venue incendier l'autel où je m'agenouillais tous les jours ? Mon idéal d'amour, de vérité et de justice j'avais voulu le symboliser, j'avais placé mon trésor dans le cœur d'une femme parce que cette femme était d'une beauté ravissante, que cette femme semblait noyer dans ce ciel de ses yeux d'extatiques joies, parce que ses caresses me faisaient entrevoir un paradis de délices et de voluptés infinies. Ce symbole, c'était lui qui devait me soutenir dans les luttes de la vie, c'était lui qui devait me consoler lorsque mon cœur saignerait des écœurements, des meurtrissures que lui infligerait la foule mensongère et perfide. C'était elle l'ange tutélaire qui devait me soutenir dans le grand combat pour la vérité et la justice. Je l'avais crue digne de remplir ce rôle sublime, elle devait être la fée bienfaitante dont les caresses feraient oublier les trop cruelles morsures.

de l'égoïste humanité, dont les baisers apaiseraient les révoltes que susciteraient parfois, l'ignoble mercantilisme, l'impudence, la dureté et l'atroce despotisme des puissants.

Cet idéal je lui trouverai un autre symbole et si le cœur d'une femme ne peut le contenir, je le noyerai dans le cœur de l'humanité.

J'avais cru en l'aimant qu'elle était capable de s'élever au sublime désintéressement foulant aux pieds l'amour propre, j'avais cru que, dans ses yeux limpides et extatiques était un rêve d'idéale passion. Je me suis trompé. Son amour était l'amour de presque toutes ces femmes au sommet duquel, on ne rencontre comme apothéose que le mot ridicule et égoïste mari. Oui un mari tout est là, que leur importe le naïf ou le pantin sur la tête duquel elles feront briller la lugubre étincelle de leur orgueil ; et elles appellent cela l'amour. O suprême ironie ! qu'elle écœurante insulte au noble sentiment qu'ont chanté les poètes, et que comprennent seules quelques âmes élevées et sincères ; les fous comme ils disent : car nous sommes les fous nous qui comprenons l'amour dégagé de tous ses mensonges, de ses mesquineries et de ses bassesses, et cependant ces fous ont un cœur d'une délicatesse infinie, d'une texture trop fine peut être, pour être comprise par une foule insensible et vide de sentimentalité ; et malgré toutes les avanies subies, ils auront encore assez de bonté dans l'âme pour pardonner. Oui, moi aussi je lui pardonne à elle l'immense blessure faite à mon cœur. Oui, elle était bonne aussi, elle aurait pu s'élever en un ciel plus pur que celui où vivent le commun des mortels. Elle n'était que femme et je l'aurais voulu ange et femme. Je n'ai pas le droit de lui en vouloir, si fatiguée d'un long voyage, elle se repose sur la première branche de l'arbre, oubliant que les fleurs sont au sommet et que leurs suaves parfums donnent de troublantes

voluptés. C'est moi qui suis coupable vis-à-vis des convenances sociales, car j'ai voulu quitter la terre patriarcale, pour aller vivre dans une île lointaine perdue dans les mystérieuses brumes d'un monde tout fait de chimères et d'indécises clartés, dont les beautés mystérieuses ne peuvent être goûtées que par un cœur d'une délicatesse infinie, par un esprit d'une étrange perspicacité.

Adieu, mon rêve évanoui, puisse un autre rêve faire oublier l'affreux réveil du premier.

J'ai lutté et ma conscience a triomphé de mon amour, je reste fidèle à ma doctrine, je reste le libre-penseur abandonné par elle, exécré par les disciples de celui qui a dit : Aimez-vous les uns les autres. Maintenant je n'ai plus peur, le tombeau où dort du sommeil de la mort, mon amour trop confiant ne se rouvrira plus ; et je n'aurai pas anéanti l'émancipation intellectuelle que des années de souffrances morales m'avaient permis d'acquérir. Je resterai la brebis égarée, mais égarée volontairement, sciemment après avoir reconnu quelle paissait avec le reste du troupeau, l'herbe de l'erreur et du mensonge.

FÉLIX DELPLACE.

Université de Gand.





# L'ÉTUDIANT

(Extrait de la Revue « *Un Tonneau* » des camarades BERGER et SERVAIS, représentée au Grand Théâtre de Gand, le 17 janvier 1903.)

Air : « *Musique de Chambre* ».

## I

On blagu' beaucoup sur l'étudiant :  
C'est un paillard, c'est un ivrogne  
Qui pass' sa vie en vadrouillant,  
A sa vu', la mère se renfrogne  
On exagère énormément,  
Et puis, voyons, là, sincèrement,  
Est-il parmi vous un seul homme  
Qui hait boire et croquer la pomme ?

## II

On arriv' de son pensionnat,  
L'esprit curieux, le cœur avide;  
On a gaité, jeunesse, — on a  
Un appartement triste et vide.  
A sa fenêtre on darde un r'gard,  
Des copains entrent dans un bar,  
Et comme on n'est pas d'bois, en somme,  
On les r'joint, — on mord dans la pomme.

III

Les cafés n'sont pas faits pour rien;  
On y vend d'la « Triple » et d'la bonne,  
On boit deux verr's, trois verr's, si bien...  
Qu'on s'flanque une bedaine comme une tonne,  
On est pochard, mais on est gai.  
Si l'lendemain on est fatigué,  
On dort au cours : et voilà comme  
L'étudiant s'rafraichit la pomme.

IV

Jusqu'à présent me direz-vous,  
Votr' plaidoiri' ne convainc guère,  
Oui, mais bien vite on n'a plus d'sous  
Et l'argent c'est l'nerf de la... bière  
Alors plus d'vadrouille, c'est fini !  
C'est La Bohème de Puccini,  
On reste bien coit dans son home,  
Grincheux, le menton dans la paume.

V

L'étudiant donc, n'est vadrouilleur  
Qu'aux premiers jours du mois — sa poche  
N'ayant pas grande profondeur;  
Le rest' du temps il est gavroche.  
Certe, il d'meure amoureux tout l'temps,  
N'est c' pas l'amour qui fait l'printemps ?  
Que mes contradicteurs m'assomment  
En j'tant des poir's cuit's ou des pommes !!...

M. BERGER et F. SERVAIS.



**GALERIE DES  
CÉLÉBRITÉS  
ESTUDIANTINES**





GEORGES WALIN





# G A L E R I E

DES

## Célébrités estudiantines

---

GAND

**Georges Walin**

**Président de la Société Générale des Étudiants Libéraux  
de l'Université de Gand**

---

**Félix Delplace**

Félix Delplace — Liske — vint au monde en faisant un pied-de-nez.

Ce geste irrévérencieux et précoce émut les habitants de l'endroit et surtout M<sup>o</sup>ssieur le curé qui y voyait quelque chose d'allégorique, de symbolique.

« Mm... grommela-t-il *in petto*, à mon avis, le petit Delplace ne sera jamais qu'un mauvais sujet : il fera fi de



toutes les convenances morales et religieuses qui honorent encore l'humanité... »

Eh bien, nulle prédiction n'eût réalisation plus parfaite. (Qu'on vienne encore contester l'infailibilité des papes vu celle des curés ici flagrante!...)

Jamais, en voyant ce petit bon homme de carabin et son frais visage de poupon « virilisé » de blondes moustaches, jamais on ne se figurerait le petit paillard, le petit raffiné que dément son facies vertueux.

Chaud prosélythe de Malthus et de Mahomet, il se fit des béguins par douzaines.

Et jamais le moindre coriza ne punit ses ébats nocturnes.

Peut-être la vue des enroués qu'il soignait si parternellement, il y a deux ans, dans son quartier de la rue Neuve Saint Pierre, lui fit-elle fuir les places publiques, toujours spacieuses mais à tout vent...

Peut-être se garantit-il prudemment des intempérées — si coutumière, hélas! dans notre pauvre zone!... — en usant d'imperméables d'outre-mer pratiques et très peu coûteux...

Je ne sais.

Toujours est-il que, si j'avais à choisir entre ces deux hypothèses — qui peuvent être toutes deux vérités — j'opinerai pour la première.

En effet, Liske me semble dédaigner les chemins battus : ses amours sont secrètes, inconnues. C'est une chauve-souris silencieuse, mystérieuse, toujours en quête de la proie fraîche et rare.

Depuis quelque temps on le rencontre en haut-de-forme, prenant des airs de père de familles.

Quelque gente demoiselle aurait-elle répondu à ses matrimoniales avances?

Ça ne m'étonnerait pas, car Liske n'est décidément plus



FÉLIX DELPLACE



l'étudiant espiègle de jadis ; il n'est plus président de rien du tout, si ce n'est de sa chère *Médecine* ; il mue ; il s'embourgeoise.

Mais ce qu'il demeurera toujours, j'en suis sûr, c'est le digne fondateur du *Cercle Rationaliste*, c'est le mangeur de curés impitoyable.

Il faut l'entendre, il faut le voir, dans des discussions, s'échauffer tout rouge, infliger à son adversaire la ruade tumultueuse de ses arguments brusquement débridés !...

Bien solide est celui qui peut lui tenir tête ; car c'est un aguerri, un sincère — quoique futur dentiste — un militant dans toute la force des termes.

Et avec cela doux comme une douzaine d'agneaux, serviable à l'excès, — aimé de tous.

FERNAND POURLAY D'AME.

### Jules-Robert Lefèvre et Jules Monard.

Si ces deux barbus *copères* eussent existé lors du sac fameux de leur ville natale par Charles-le-Téméraire on les eut instinctivement choisis, j'en suis sûr, pour former la paire de rigueur destinée au fatal plongeon.

En effet, rien ne peut donner une idée de leur extraordinaire « inséparabilité ».

Ce n'est pas de l'adhésion, ni même de la cohésion, — c'est de l'affinité.

Il est vrai qu'ils sont faits l'un pour l'autre : ils ont les mêmes goûts, les mêmes dégoûts, les mêmes prédilections.

Ils perchent sous le même toit, dînent au même hôtel, fréquentent les mêmes cafés, flirtent... dans la même gloriolette en compagnie d'amoureuses... portant le même nom !...

Tous deux s'appellent Jules ; tous deux sont des Ecoles ; tous deux sont d'anciens noctambules en rupture de *boîtes*, d'anciens esthètes friands de « bonne musique » ; tous deux sont de grands carnassiers repentis, qui, jadis pilier de cafés-concerts, abritent maintenant leurs tranquilles et secrètes amours sous le vert feuillage du *Patijntje*, — dussent-ils être interrompus par un importun professeur...

Cependant, comme ce ne sont pas deux frères jumeaux, ils ont aussi des qualités distinctives.

### Lefèvre

Chic type ; chapeau demi-mou a bord rabattu sur le front, visage distingué, moustache et barbe acajou — cette dernière biscornue — pardessus « modern-style » dans les poches duquel s'engouffrent des mains longues et sèches, le tout porté obliquement par de grandes jambes, — voilà Robert venant du *Pierre* à la *Générale*.

Le bleu nouvel arrivé ne s'approche de lui qu'avec un instinctif respect — tel la grenouille de la fable devant le soliveau descendu du ciel (toute comparaison limitée, d'ailleurs) — mais il a vite fait de voir en lui un chaud camarade qui « *la connaît dans les coins* », un roublard pratique qui sait ménager la chèvre vagabonde du plaisir et le chou renfrogné de l'étude.

On m'objectera peut-être qu'il ne se montre plus guère *dans ses états* qu'aux fêtes de la *Wallonne* — et encore !...

Que voulez-vous ? Quand l'étudiant se fait vieux il devient bourgeois ; question d'entraînement aussi, sans doute : pour s'éviter bientôt une trop brusque transition. Je dis bientôt, car Robert va nous quitter cette année, ingénieur-électricien.

Et puis, vous n'avez pas comme moi l'heur de connaître son intimité, sinon vous sauriez le pourquoi de son air



JULES-ROBERT LEFEVRE -- JULES MONARD



sérieux : dame ! quand on des engagements quasi-officiels envers... aïe ! je deviens indiscret. La langue me démange. Passons donc vite, par prudence, aux signes caractéristiques finals :

1° Raffole du chocolat préparé et servi par des mains féminines.

2° N'aimé pas qu'on jongle avec des bouchons lorsqu'il est pompette.

3° Trouve tout « *époilant* ».

### Monard

« Toujours content ! jamais malade ! etc... »

MAHOMET.

Monard est le type insouciant par excellence. Sa figure réjouie et rougeote, trouée de grands yeux naïfs, fendue de grosses lèvres gourmandes — et qui paraît toute fière des crins abondants qui l'encadrent — est tout à fait couleur locale à la table du comité de la *Wallonne* dont il est le digne président.

« — Camarades, un verre à fond !... Une, deux, trois ! »

Telle est sa devise, — qu'il lance hors de propos aux joyeux tonneaux-concerts de sa florissante société, et ce d'une vigueur toute militaire. (*Tins !... On n'a nin poirté l'satche et l'fisique po des prunes ; don, fu-jules ?*)

N'allez pas croire cependant que c'est tout ce que nous devons à son éloquence. Oh, non !... Vous n'avez donc jamais oui parler de ses discours aux assemblées extraordinaires ?...

Malheureusement, grisé par des applaudissements frénétiques, il lui arrive d'en sortir emballé et distrait au point de prendre le *Mammelok* pour sa chambre à coucher et le jury de la Correctionnelle pour un jury d'examen.



(Oui, oui, Mesdames, vous avez à faire ici à un repris de justice !...)

Mais tout cela — ajouté aux quelques tuiles professorales imméritées que son large dos d'écervelé eut à subir — tout celà, dis-je, ne l'empêche pas d'être à ses heures un monteur de bateaux à grandes voiles, de concert avec ses acolytes Myr de Blok, le gros Gustave et le Bruant Ténébreux.

Faites-lui donc raconter la scène du *cénacle* ; son franc rire chevrottant et ses impayables expressions wallonnes vous feront une chope de bon sang !...

*Signes caractéristiques.* — 1° Son beau pardessus « avec des poils dessus ». — Pauv' quinquet !...

2° Son annulaire qu'il replie pour vous donner la main.

3° Ses nombreux et douloureux pèlerinages au Grand Saint-Père Manganate.

\* \* \*

Et voilà mes deux héros !

Je m'en voudrais cependant de les lâcher ainsi sans revenir — pour quelques mots, seulement — au parallèle qui m'a servi de début.

Je n'userai que du cliché final de toute biographie qui se respecte ; — mais jamais ce cliché n'aura, je pense, eu plus d'à-propos.

On est unanime en reconnaître en Monard et en Lefèvre « deux cœurs d'or ».

SERVEZ-CHAUD.



AUGUSTE LEMAIRE



## Auguste Lemaire

Il fait froid, il fait triste, on grelotte dans son home; c'est l'impitoyable hiver avec ses soirées interminables d'ennuis. Comme c'est pénible d'être seul, tout seul avec ses livres et son journalier paquet de cigarettes. Ces compagnons d'exil ne suffisent pourtant pas au bonheur; on sent qu'il manque quelque chose dans sa vie d'étudiant piocheur que, las de travailler, il serait bien bon d'aller se reposer là dans ce petit lit bien propre, sur une poitrine aimée, etc., etc.

C'est un monologue de Gust : il est là depuis une longue heure à arpenter sa chambre, monologuant, discourant, philosophant, cherchant la solution de l'insondable mystère de la vie.

« Oui, ajoute-t-il, la vie serait bien belle, si elle n'était plus la vie. »

C'est profond, n'est-ce pas, camarades. Oh ! mais, Guss est un garçon profond (presque deux mètres) : c'est un penseur, un rêveur, un poète et musicien, quand il est amoureux. Un jour, il fit même une chanson, une chanson pour Mariette. Hélas ! par un ami, la musique fut bientôt faite. Guss, à la belle récita sa romance, l'ami la lui chanta et ils s'en accordèrent très bien tous les deux, jusqu'au jour où Mariette délaissa la poésie et la musique pour le naturalisme. Ce fut une des premières aventures amoureuses de notre héros.

Par une ironie du sort, il étudia les hautes mathématiques pour lesquelles il n'était pas fait. Il aurait dû choisir la littérature, la philosophie ou la psychologie, sciences qu'il étudie à ses moments de loisirs. On prétendit même qu'il fut sur le point de publier un ouvrage intitulé : « La Psychologie des amoureux », mais tout cela sous réserves.

C'est l'homme de cabinet (pas particulier), le travailleur

infatigable (toujours fatigué), l'esclave du tableau noir (pas de ses promesses); homme émancipé des routines et des préjugés, pas des caprices de la femme. Ami de la solitude, il semblait atteint de la neurasthénie hypochondriaque : on le voyait parfois l'air grave, le tête baissée, chevauchant le long d'un boulevard ombreux, le front courbé sous le poids de je ne sais quelle idée fixe. Je crus un jour qu'il présentait des signes d'antropophobie : il me consulta sur son malaise ; je lui conseillais d'aller faire une cure à Oostacker, de prendre quinze triples par jour et de se faire masser par une masseuse de profession. La Vierge, la triple et la masseuse eurent vite raison de son mal. Il guérit et, reconnaissant, se convertit au rationalisme, fréquenta plus assidûment les cafés, éleva un temple à Vénus et vint y prier tous les jours.

Dès lors, il rentra définitivement dans le mouvement de la vie estudiantine, ambitionna même la présidence de la Générale, dut se contenter de la vice-présidence, et remplit cette haute fonction consciencieusement ; mais son rêve était la présidence : c'était devenu l'obsession de ses jours, le cauchemar de ses nuits. Il en perdait la tête, cherchait à noyer son dépit dans la triple ; il en arriva même souvent à risquer de se noyer lui-même dans l'eau sombre et stagnante de la Lys quand, rentrant très tard, titubant, gesticulant, cognant les reverbères, prenant l'hôpital pour le Mamelok et le verger vert pour un paradis de délices.

Pauvre Guss ! Il en aurait perdu la boule si un groupe d'étudiants audacieux n'avaient eu la bonne idée de former un nouveau cercle et de lui en offrir la présidence.

Ce qui avait motivé le choix des étudiants du nouveau Cercle, c'était sa haute stature, sa bouche crépue, lui donnait un aspect grave et austère ; sa démarche lourde et



ALVARO ROQUE DE PINHO



pesante, son anticléricalisme farouche, son enthousiasme pour ce qui est la vérité, la beauté et la bonté. Le choix ne pouvait être mieux fait, et c'est avec un dévouement, sans borne, qu'il remplit sa tâche. Tout son temps, il le consacre à sa nouvelle fonction, allant de café en café, prêchant la bonne parole. On prétend même qu'il voulut imposer le culte de la Science et de la Raison jusqu'en Pologne, et, à l'exemple — mauvaise exemple, hélas ! — de Mahomet et des choux chrétiens de l'inquisition, y implanter sa nouvelle religion par le fer et le canon Crupp. Mais à l'amour du vrai, qui mouva cet excès de zèle, se joignait l'amour du beau — car il y avait une belle à la clef, — les médisants disent deux — cette dérogation aux principes de tolérance inscrits aux programmes rationaliste, lui valut un blâme secret pour crime de lèse-humanité. Le rationaliste se soumit, mais l'amoureux chercha un faux-fuyant, lui permettant de poursuivre sa conquête, et il nous renvoya avec ses snobs : « Si je veux anéantir la Pologne, c'est pour me venger d'elle et qu'on ne puisse plus dire, Guss est plein comme toute la Pologne. »

RATIO.

## Roque de Pinho.

Les Portugais sont toujours gais !

Membre dévoué de nos différents cercles, libéral sincère et convaincu, garçon le meilleur de monde et ne comptant que des amis partout, le camarade Roque est une des plus séduisantes poires estudiantines que l'Almanach aura fait paraître.

C'est en plein le type du méridional, aux regards d'un



noir lointain, aux cheveux volontaires et de jais, à la nature expansive et prévenante. Son air chique voire même aristocratique loin de le conduire à la « lanterne » lui décerna toutes les grandeurs.

Ex-membre d'un nombre incalculable de comités, archiviste puis bibliothécaire de la générale il fut tout dernièrement bombardé président de la société des Etrangers. C'est donc ce qu'on peut appeler une de nos grosses légumes universitaires. Et nul mieux que lui, grâce à sa belle prestance, et à ses nombreuses qualités n'est plus digne de figurer à ces différents postes.

Avec tout cela, d'une naïveté qui va jusqu'à croire qu'on n'est pas obligé d'être fainéant parce qu'on est riche, c'est en somme un fier étudiant et galant à ses heures. Son principe est d'admirer la femme et de s'en faire admirer. D'ailleurs son caractère charmant et pas noceur qui préfère les plaisirs choisis le font bien venir de l'élément féminin. Ajoutez à cela une pointe de romanesque, et vous ne trouverez plus rien de drôle aux conquêtes — qu'on qualifie parfois de faciles — du camarade Roque.

Du romanesque ai-je dit... Lorsqu'on se promène le soir par les rues tortueuses et sombres de la vieille cité flamande, à l'heure où l'on ne rencontre plus que quelques réverbères attardés qui jettent encore une lueur falote, ou aperçois parfois une ombre qui se faufile silencieuse et légère tout le long des trottoirs. La tête enfouie dans un énorme chapeau mou noir, le corps drapé majestueusement dans un ample caban fièrement retroussé à l'Espagnol, la démarche souple et pleine de désinvolture, ressemblant à s'y méprendre à un de ces bandits Calabrais que bon nombre de nos romanciers nous ont dépeints, c'est le camarade Roque à la recherche d'aventures. Bientôt armé de sa mandoline ou de ses castagnettes il s'arrête sous le

balcon de quelque belle entonnant une de ces sérénades tour à tour langoureuse et bizarre sous l'œil bienveillant des « pennes ». Et la musique monte en accents mélodieux sous les doigts fébriles du Roméo jusqu'à ce qu'une Juliette quelconque lui jette la traditionnelle échelle de corde.

Ajoutons néanmoins qu'il faut que l'échelle soit d'une solidité plus qu'extraordinaire car notre ami est l'heureux possesseur d'une bedaine à faire rougir un moine.

Et cet heureux appendice qui semblerait prouver qu'il a tout pour lui, est son tourment de toutes les minutes. Souvent sa main potelée d'artiste se promène tristement sur toutes les choses proéminentes de sa personne... Il maudit la nature qui l'a trop comblé, il maudit son médecin qui lui défend de manger et... il feuillette les journaux (la quatrième page s'entend) restant des heures entières pensif et rêveur sur des annonces de ce calibre : « ...Commencer à grossir c'est vieillir et vieillir ...etc...etc... prenez donc les dragées X. le purgatif Y. au traitement inoffensif et certain ...etc... ». Et il regrette le bon vieux temps, quand fringant et léger, la taille serrée dans le mignon costume de toréador, il s'exerçait à manier la courte épée qui lui promettait de descendre un jour dans l'arène et de tuer noblement l'impétueuse bête aux applaudissements des foules et sous la fanfare vibrante claironnant la mort du taureau !

Mais bientôt il chasse ces pensées attristantes, et l'éternel sourire sur les lèvres, la main largement tendue, il vient vers vous, heureux si vous le tapez d'une cigarette qu'il vous offre toujours avec une extrême délicatesse. Et tout en conversant tout en déambulant par les rues de Gand, non plus en bandit calabrais cette fois, mais en élégant mis au dernier genre, il se dirige vers son home afin d'aller jeter un regard discret sur les tas de choses intéressantes qu'il possède mais qu'il ne montre jamais à personne pas même à ses intimes.

## Alfred Sérésia.

Chargé par le camarade secrétaire de l'Almanach de faire la biographie du p'tit Sérèze, je me demandai longtemps de quelle manière je m'y prendrais pour donner au lecteur une idée quelque peu précise de cet intéressant sujet. Celui-ci est, en effet, d'une nature assez complexe et point n'est facile d'en fixer en quelques lignes la physiologie.

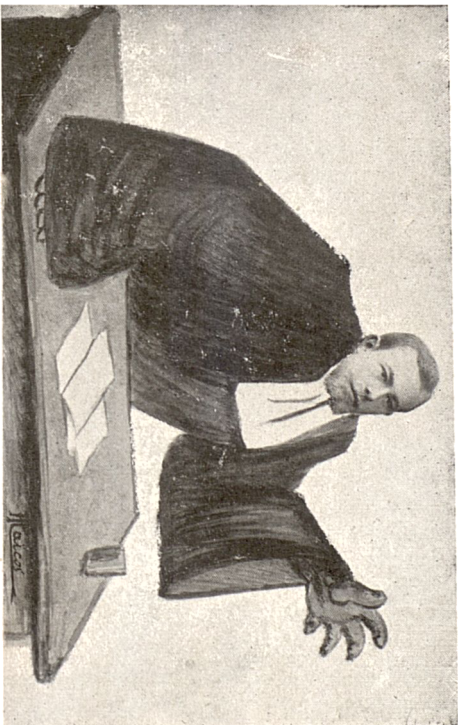
Je me suis décidé à me rendre au domicile de l'individualité soumise à ma bienveillante appréciation, car le résultat de mes méditations m'a fait conclure à la nécessité de l'observer dans le milieu qui lui est habituel.

Hier, donc, je me présente chez Alfred. On m'introduit au bureau où je suis assailli par les aboiements sonores d'un superbe loulou de Poméranie. D'un œil investigateur je fouille l'immense pièce afin de découvrir celui que je cherchais. Enfin, j'aperçois, embusqué derrière un monceau de paperasses, un être minuscule et silencieux : c'était mon homme.

Après les congratulations d'usage, je lui exposai le but de ma visite.

Je n'avais pas achevé qu'il se leva brusquement et dardant sur moi une prunelle furibonde se lança en une violente diatribe contre les importuns qui l'avaient malencontreusement choisi pour la galerie traditionnelle de l'Almanach, puis se rasseyant avec un mouvement d'humeur se plongeait dans le plus absolu des mutismes.

De ma voix la plus caressante je tâchai de l'amadouer, insistant sur le côté désagréable de ma mission de modeste collaborateur. Sa colère s'apaisa à ma prière et il me fit entendre que s'il consentait à se laisser scruter de façon aussi indiscrete et blessante pour sa modestie, c'était



ALFRED SÉRÉSIA



uniquement afin de m'épargner le mécontentement du comité qui m'avait délégué.

Mais, je songe que je ne vous ai pas encore présenté Alfred. C'est un jeune homme blond, de taille plutôt médiocre, (ainsi que je l'ai spirituellement insinué plus haut). Son front vaste doit recéler d'innombrables pensées. Certains croient la hauteur de ce front due à une chute prématurée des cheveux : nous pensons qu'il n'en est rien et que son ampleur est l'indice d'une grande largeur d'intellect. Le nez aux ailes délicates, toujours au vent, encadré d'yeux bleus, vifs, remuants et d'une barbe frisottant agréablement, complète l'ensemble point trop déplaisant de ce facies.

Il serait difficile de reproduire la conversation que nous eûmes ensemble, mais j'essaierai d'en fixer les déductions les plus vraisemblables quant au caractère de l'éphèbe en question.

De tempérament nerveux, (peut-être névralgique), Alfred doit se faire souvent de la bile sous le prétexte le plus futile : il en résulte que son humeur étant peu folichonne, sa fréquentation continuelle doit être d'une gaieté toute relative.

Sa philosophie pessimiste ne lui fait pas précisément apercevoir l'humanité sous ses plus riants aspects. Ses jugements sur le beau sexe ne sont pas empreints d'une bienveillance outrée : ce jeune homme doit avoir eu à se plaindre des contingences féminines.

La compagnie d'Alfred ne paraît pas être fort agréable, diriez-vous. Erreur ! malgré le tour mélancolique de son esprit, sa conversation intéresse par sa vivacité, son bon sens. Il faut ajouter qu'elle montre un homme peu indulgent pour autrui. Il émet des appréciations, justes le plus souvent, mais toujours acérées et mordantes sur ses

contemporains : tout cela d'un ton incisif. Il est toute franchise, d'ailleurs, et dira même des choses désagréables à son interlocuteur.

A ceux qui pourraient en déduire d'autres traits de caractère : ses auteurs préférés sont A. France et G. de Maupassant.

A la Générale, Alfred est noté comme un dévoué, il en fut secrétaire et ne s'absente d'aucune séance importante, où il apporte son humeur batailleuse, sa verve caustique. Il est, d'ailleurs, de ceux que l'assemblée écoute et ils sont rares.

Me voilà arrivé au bout de ma tâche. Je pense n'avoir été ni trop élogieux ni trop dénigrant. Ayant voulu donner une idée exacte de mon sujet, il me déplairait qu'on pût me traiter de thuriféraire ou de détracteur. Alfred, lui-même, ne m'en voudra pas, j'espère : ses récriminations n'auraient, d'ailleurs, aucune prise sur la calme impartialité du biographe renforcée du flegme naturel à l'auteur de ces lignes.

RENATUS D.

## Eugène Claes, dit Marquise

...Eugène, Eugène, tu me fais languir !...

Ah ! les étreintes folles que ce refrain mélancolique a rythmées ! Car la vie d'Eugène a été marquée jusque maintenant d'un grand amour, d'un seul. Il s'en est défendu d'ailleurs, il s'en défend encore devant ceux qui ne le connaissant pas, le prennent pour un fort, un sceptique, incapable d'aimer, capable seulement de jouir, subtil dégustateur de chair féminine. Détrompez-vous, derrière cette couche superficielle de matérialité, se cache mal un fonds de



EUGÈNE CLAES





sentimentalité excessive. — Non, Eugène, loin d'un sensuel, est un grand amoureux. — Voilà pourquoi il a souffert (ne riez pas, il a souffert comme un damné !) lorsque les rôles étaient renversés : il ne faisait plus languir, il languissait peut-être même continue-t-il à languir... Je crains bien que les femmes ne fassent toute sa vie souffrir notre pauvre marquise... Marquise ? Eh oui ! c'est sur ce gentil pseudonyme que tout le monde le connaît. Pourquoi ? Je vous avoue ne pas le savoir. Aventure avec un blason peut-être... ou bien simple consécration de son élégance naturelle, de ses gestes menus, de ses mains délicates et très soignées, de sa chevelure sinusoidale qui n'attend que le pompon de poudre pour donner à l'ensemble l'aspect d'une Pompadour... Etymologie !... tirée aux cheveux sans doute, l'origine remonte si loin que l'appellation paraît bien adaptée, même si le bon sens n'y aide pas. Je mets en garde les esprits froids et positifs de conclure de ce portrait psychique et physique : « Eugène n'est en somme qu'un triste idiot des salons ».

Car si Eugène est tendre avec les femmes (je devrais dire une femme) et possède de jolis cheveux, la nature très partielle ne l'a pas dépourvu d'esprit. Il s'exprime facilement en français très pur, et plus d'une fois dans des assemblées houleuses sa parole chaude et convaincante a soulevé d'enthousiastes applaudissements. En futur avocat de talent, adore la discussion qu'il sait conduire ou soutenir de façon à ne jamais devoir s'avouer vaincu. Ceci ne l'a pas empêché de s'aligner l'année dernière en juillet dans les rangs des véritables étudiants en fixant un bouton de culotte dans sa collection d'étoiles. Il est aujourd'hui très fier de ce petit échec qui lui permet de porter la coiffure de Louis XI et de rechanger le faux-col par un foulard bariolé, caractéristique de la bande des gais Cartouche inoffensifs

bien connus, à laquelle s'est affilié Eugène, à l'étonnement général, prince déchu de la mode, renégat du chic... Qui sait? Un chagrin d'amour a pu déterminer chez lui le dégoût des faux-cols empesés et des cosmétiques d'Ambroisie... « Et l'eau » coulera longtemps encore sous les ponts gantois avant que notre bon Eugène sentimental ne soit transmué en ce qu'il désire de toutes ses forces, un Eugène sceptique, invulnérable de la petite flèche..:

GÉO.

### Georges Hargot.

Je ne parlerai pas de sa vie antérieure à sa vie universitaire; d'abord, je ne la connais pas et puis, d'après ce que racontent certaines mauvaises langues, il ne fut pas un modèle à citer, loin de là, et puisqu'on ne me paie pas pour dire du mal du camarade Georges, je n'insisterai pas.

Il quitta Anvers il y a quelque six ans, pour venir à Gand, conquérir en notre université un brevet d'ingénieur qui doit faire de lui un entrepreneur de travaux publics de première classe.

Dès son arrivée en notre cité, il fut dans le mouvement, disent les rares copains qui furent de cette époque; son caractère toujours égal et son esprit accommodant eussent suffi à le faire agréer de tous, si sa réputation de chaud compagnon ne l'avait précédée. Tous ceux qui fréquentaient les vélodrommes connaissaient Hargot de réputation et quelques-uns qui avaient pu l'apprécier comme compagnon de plaisir, en fêtant un de ses nombreux succès sportifs, ne manquaient aucune occasion de faire l'éloge de notre ami; bref, même avant d'avoir fait à Gand aucune de ces actions d'éclat qui vous signale aux masses estudiantines et vous font juger, Georges était déjà proclamé un type.



GEORGES HARGOT



Et comment en eût-il été autrement ? Chacun parlait du champion anversois, tout le monde enviait ses victoires tant sportives qu'amoureuses, car soit dit en passant, tout en étant un fervent du cycle, il ne négligeait pas Cupidon, malgré les conseils de ses entraîneurs, il n'hésitait jamais à sacrifier à Vénus, chaque fois qu'une belle occasion se présentait et Dieu sait, si elles furent nombreuses ces occasions jusqu'au jour où une charmante personne dont la discrétion m'oblige à taire le nom — bien qu'il suffira de le demander à Col — voulut absolument prendre des leçons de notre champion ; elle l'avait trouvé si gracieux en selle (prière de consulter la photographie) si fort dans les courses de fond et surtout si bien fait dans sa culotte collante que, ne voulant à aucun prix se passer des leçons d'un tel maître, elle se décida aux plus grands sacrifices pour se l'attacher. C'est de ce moment que commença à pâlir l'étoile de notre coureur. Entraîné sur pistes, il l'était moins sur routes, surtout sur ces routes anversoises qui toutes vous conduisent à des guinguettes peu sûres pour la vertu, même celle d'un professeur de bicyclette accompagné d'une seule élève ; et ce qui devait arriver ne tarda pas à se produire les leçons devinrent plus nombreuses, les courses devinrent plus rares, pour bientôt cesser entièrement.

Cette fin de vie sportive date de son entrée à l'université et pendant quelque temps on crut que Georges avait rompu avec son passé : plus de bicyclette, partant plus d'élève ; il allait donc pouvoir consacrer tout son temps à ses études ! Illusion, illusion profonde, l'ex-élève venait bientôt s'installer à son tour dans la cité des Artevelde et bien que son éducation fut terminée, elle tint à rester en rapport avec son professeur, question de reconnaissance, quoi ! — Cette liaison, toute intime d'ailleurs, fut des plus heureuses, malgré la méchanceté de certain gros fumiste qui

recherchait toutes les occasions de faire casser ombrelles ou parapluies sur la tête de notre ami et malgré certaine brûlure que se fit celui-ci dans un voyage à Bruxelles. Rien ne troublait la paix qui les unissait sauf, parfois l'indiscrétion d'un copain parlant trop ouvertement des excursions nocturnes à l'*Ancre* ou au *Patijntje*. Ah ! combien amusantes et délicieusement folles ces promenades en canot sur les eaux parfumées de la Lys à l'heure où le jour commence à poindre et... où plus un seul café n'est ouvert ! C'est toujours avec une larme de regret qu'il se les rappelle ces expéditions où chacun emportait sa chacune, on allait en groupe manger le traditionnel cramique pour reprendre quelques forces et regagner le quartier avant de se rendre au cours.

Hélas tout à une fin et sans que personne put exactement savoir ce qui s'était passé, la belle infante disparut, laissant notre héros seul avec sa désolation (c'est dans l'espoir que ces lignes tomberont sous les yeux de la noble dame que j'écris de pareils mensonges ; ça ne me coûte rien et ça lui fera tant de bien). — Et maintenant qu'il a pris sa liberté Georges se montre plus que jamais dans tout son naturel, plus de Klauss, c'est trop bourgeois, mieux vaut une partie de couillon à la Maison des Etudiants.—Moins de journaux financiers, il n'a plus qu'une fortune à gérer, plus de courses de chevaux, Achille est parti, chaque réunion le trouve là, toujours prêt à chicaner, il voit en tout matière à discussion, et est un fervent de l'obstruction. Quant aux vadrouilles il en est chaque fois, depuis son algarade du Cirque, il cherche toutes les occasions de prouver qu'il n'est plus de cet élément bourgeois dont il n'a été que trop longtemps, il tient à établir que s'il a eu un moment de défaillance, il est de ceux qui au sein de la Générale, veulent allier ces deux choses : plaisir et progrès. Il est de ceux qui



OLIVIER. GOBBE





veulent s'amuser en ne perdant pas de vue que la Générale n'a pas ce seul but.

En résumé, le camarade Hargot est un des types étudiants que la Générale est fière de posséder, c'est un de membres les plus dévoués et nous pouvons affirmer que le moment venu il saura prouver l'intérêt qu'il porte à notre vaillante société.

### Olivier Gobbe.

Il y a quelque mois déjà, mon accorte patronne en m'apportant mon déjeuner et son habituel sourire me remit une petite lettre mauve, imprégnée d'un parfum dont la suavité s'alanguit délicieusement sur les parois veloutées de mes fosses nasales.

Et je vous laisse deviner le crescendo de mon ivresse en apercevant une couronne ducale — je m'y connais en armoiries — au dessus de l'adresse — d'écriture féminine — que mon premier soin fut de vérifier !

Je me débarrassai prestement de mes bécsicles — qui me donnent un air très érudi, affirme Berger, qui me les a revendues — pour prendre une figure mondaine, et je me dis, en caressant mes imaginaires moustaches :

— Encore une conquête !... Voilà ce que c'est d'être beau garçon ! »

Impatient, avec la fébrilité d'une pensionnaire découplant en cachette, les feuillets d'un journal pornographique, je déchirai l'enveloppe :

« MON CHER MAÎTRE,

(Vite ! je rajuste mes bécsicles et passe la main dans ma chevelure en crinière !...)

« Vous permettrez peut-être à une timide jeune fille de

vous féliciter pour votre entrée — cent fois méritée, d'ailleurs — au sein de cette savante académie qui a nom « Le Comité de Publication de l'Almanach »; mais lui permettez-vous de vous déranger de vos précieuses occupations pour un aveu (*Otons nos bésicles !...*) qu'elle brûle de vous faire ?

« Telle est la question que je me pose sans cesse avec inquiétude et qui fait battre mon petit cœur.

« Mais enfin, n'y pouvant plus tenir, je me hasarde à vous écrire cette modeste missive — ô daignez descendre de votre Parnasse et vous abaisser un instant sur ma prose terre-à-terre ! (*Remettons nos bésicles !*) — non sans m'être, croyez-le, voilé la face de mes petites mains coupables, toute honteuse que je suis de ma hardiesse.

« Voilà : j'aime quelqu'un. (*Parbleu !*)

« Et cet amour m'est né depuis que je vous ai rencontré l'autre jour à Gand, au Parc, accompagné d'un jeune monsieur si séduisant que mon âme en restera éternellement émue !... »

(La ravissante enfant?... Cependant... — remettons nos bésicles... Ah, bon ! je les ai — ...cette dernière phrase prête à équivoque : on pourrait croire que c'est le *jeune monsieur* qui est *si séduisant* et non moi ; tout au moins faudrait-il une virgule après *monsieur*. Mais lisons) :

« D'après mes secrètes recherches, l'élú de mon cœur, votre compagnon du Parc, se nomme Olivier Gobbe. »

Oliv... Go...!!!... Mes bésicles en tombèrent du coup !... Ah, la petite effrontée ! la petite canaille !... Et pourtant j'ai bien lu) :

« ...l'élú de mon cœur... se nomme Olivier Gobbe. » (*J'ai bien lu !*) « Et je me suis dit : puisqu'il a l'honneur de compter, sinon parmi les amis, du moins parmi les connaissances de Monsieur Servais, c'est qu'il est tel que je le veux.

« Je vous en supplie, grand Maître, parlez-moi de lui ; faites-moi la grâce d'une réponse. Tel est le but de ma

démarche. Je me sauve en vous criant merci, — non sans vous avoir esquissé ma plus respectueuse révérence.

« (Signé) DUCHESSE DE MACHINCHOUETTE.

« Château de la Crapaudière à Eden-Koben (Bavière). »

Ouf! c'est une désillusion, m'écriai-je, une tuile tombée du faite de ma présomption sur la dorsale gibbosité de mon orgueil... Moi qui me croyais irradiant l'amour et l'admiration!... Mais, quoi? L'admiration... c'est déjà quelque chose : « *Cher Maître, ... entrée cent fois méritée au sein de savante Académie, ... daignez descendre de votre Parnasse, ... inappréciable honneur de compter parmi vos connaissances, ... grand Maître, ... respectueuse révérence...* » Hé, hé! le manque de goût en amour de cette petite duchesse — car, soit dit sans me vanter, elle aurait pu trouver mieux (reprenons notre figure séduisante) — est chèrement compensé par son merveilleux talent d'apprécier et de vénérer, comme ils le méritent, les vrais hommes d'art.

Oui... malgré tout... elle me botte, cette petite Duchesse elle me botte!...

Et, tout en déjeunant, j'ébauchai la réponse suivante :

« DUCHESSE,

« Croyez bien que ma proverbiale galanterie a de la chance d'être accompagnée de mon instinctive et spontanée sympathie envers les dilettanti de bon goût! Sans cela je doute fort qu'elle eût suffi à vous satisfaire si promptement aux dépens de mes graves occupations actuelles (*je finissai ma première tartine*) que vous avez d'ailleurs si justement craint d'interrompre.

« C'est donc bien Olivier Gobbe, ce jeune monsieur aux

cheveux chocolat Delacre — c'est le meilleur!(1) —, aux joues roses(\*), aux lèvres légèrement ironiques et blasées. à la printanière moustache, au col vertigineux, à la cravate voyante, au « complet » dernier genre, aux souliers dernier cuir, à la démarche de canard, c'est donc bien cette gravure de mode animée et descendue de la vitrine d'un marchand-tailleur qui, la nuit dans vos rêves, vous apparaît enfant, avec des ailes, armé d'un arc et nu — mais non obscène grâce à son carquois!

« Ou bien est-ce Olivier Gobbe, ce jeune homme au chapeau large, aux cheveux broussalleux, aux joues bleues(\*\*) — le bistre de ses yeux prend quelque fois de telles superficies!... — au cache-nez-cache-col, à la tenue débraillée, aux bottines crottées, cet automate vanné qui monte péniblement la rue Plateau, le matin, les poignets encore rougis par les menottes qui l'ont traîné au « Mammelok » après une nuit d'orgie?...

« Ou bien encore, est-ce Olivier Gobbe, — son sobriquet d'Oloff lui est alors plutôt de circonstance — cet individu à casquette en soie, à « rouflaquettes » sur le front, à figure pâle(\*\*\*) , à chemise de flanelle, à ceinture écarlate, à pantalon « pattes d'éléphants », à pantoufles trainantes (*il met aussi quelques fois des sabots...*) cet Alphonse cynique qu'on voit sortir, les mains dans les « profondes », la « sibiche » pendante, d'un bal étudiantin?...

« J'ose espérer pour vous, belle Duchesse que c'est le premier.

« Etes-vous du genre rococo-style? Vous pleurnicherez :

« Dieu que je suis malheureuse ! de quel être bizarre mon cœur s'est-il épris !

« Etes-vous du genre modern-style? Vous beuglerez :

« Chouette alors ! est-il gondolant, mon gigolo !.. C' qu'y

---

(1) J'espère bien que ces Messieurs de l'Almanach ne me disputeront pas le prix de cette petite réclame due à mon initiative personnelle.

(*) Rose ou rouge	Couleurs françaises. Sa figure de camé. léon indique sa nationalité,
(**) Bleu	
(***) Pâle ou blanc	



RAYMOND KÉON — RAYMOND DE BEIL



va m'en payer d'la rigolade !... oh la là, ma sœur ! Et allez donc ! c'est pas mon père !...

« Vous entrez tout à fait dans ses goûts esthétiques si vous êtes de ce second genre.

« En effet, Bruant est son « béguin ».

« Il faut l'entendre, à nos pieux et sentimentaux tonneaux-concerts de la Générale ou de la Wallonne, déclamer, avec toute la majesté et tout le recueillement voulus « *Les quat's pattes* », « *Vive la Russie* », « *J'suis dans l'Botlin* » etc., ou bien nous chanter — d'une voix auprès de laquelle celle de Noté n'est que de la camelote à trois aunes pour un franc — les litanies « *A Saint Lazare* », « *A Saint-Ouen !...* » et ce avec accompagnement de mandoline, s'il vous plaît !

« Oui, Duchesse ; jaloux du succès de Rigo, il rêve de devenir tzigane-Don-Juan.

« Tous les soirs..., qu'il ne sort pas, il s'exerce ; il égaye son intimité en émaillant d'intermèdes musicaux ses récréations... mettons astronomiques pour ne pas dire érotiques.

« Mais ils ont le tort d'être nocturnes, ses intermèdes : Parfois son voisin,

*Bourgeois inaccessible aux beautés du grattage,*

rouspète avec véhémence ; mais lui, alors, redouble de vigueur et se replie, chevelu, dodu, ronronnant l'air qu'il gratte, sur son instrument, tel un gros angora aiguisant ses griffes au tronc d'un vieux prunier...

« Et voilà ! Ecce homo : Olivier Gobbe, dit Oloff, tel qu'il est, sans flatterie ni calomnie, sans fard ni cirage.

« Jugez vous-même s'il vous est digne.

« Mais, sapristri ! ne lui parlez pas de cette missive, et surtout gardez-vous bien de la lui montrer : il m'en voudrait certainement de ne pas l'avoir dépeint tout en rose, — et ceci ne serait encore que de la petite bière à côté de celle que je vais boire tous les soirs chez lui et dont je serais à jamais privé !... »

« Adieu, chère Duchesse, agréez etc.... »

Chères lectrices, qui me savourez, je vous entends dire :

— Nous serions bien aises de connaître l'attitude, la décision de la duchesse après avoir reçu cette lettre ».



— La duchesse? Elle me remercia de mes renseignements trois soirs après... dans le salon de ce veinard d'Oloff, occupé à surveiller un commissionnaire qui montait des malles...

### Kéon s'en fout et R. De Beil dit " Poilu ,,

La scène se passe dans un honnête cabaret quelconque. A une table, des étudiants jouent au « Couillon » dans le coin, Kéon s'en fout!

Il a les yeux clos, il dort, ou plutôt il médite : c'est peut-être un philosophe?

Dehors, la nuit est épaisse, onze heures sonnent... Kéon s'en fout!

Tout-à-coup, la porte s'ouvre avec fracas, et « Poilu » réjouit paraît dans sa tenue, — désormais légendaire — de marchand d'oranges.

Tumulte...

Placidement, Kéon soulève une paupière et lance un formidable N. d. D.!

Poilu s'approche et Kéon répète : N. d. D. ! signe évident que sa gaité est à son paroxysme.

Poilu dépose son panier, s'installe, commande un triple et engage aussitôt un tournoi d'arguments, dans lequel le perdant payera la tournée.

Finalement, à bout de salive, et, surtout sentant la supériorité de son adversaire, Kéon conclut : « Tu est émêché ». Mais cette phrase est une hyperbole due à sa richesse d'imagination, car on aurait difficile de trouver une seule mèche sur le crâne du Poilu.

Au reste, la conversation s'anime et devient un feu d'artifice d'esprit, de jurons et de rots!...

Chope à chope, on arrive au pays de l'ivresse.



FERNAND MARZORATI



Poilu éprouve le besoin de s'épancher dans le sein d'un ami, et commence l'histoire de ses amours empreintes de la plus suave poésie; pourtant, Kéon s'en fout! il reste hermétiquement clos, indifférent aux confidences du Poilu. Que lui importe après tout ces histoires de femmes? Jamais un jupon n'est parvenu à l'émouvoir; sa sève sans issue, crève en bourgeonnements sur son visage, et le reste de cette vigueur contrainte se dépense en veillées.

La nature placide de Kéon l'a rendu populaire; il est de toutes les vadrouilles, le dernier débris de la dernière épave, et, toujours, il s'amuse follement sous un air de mortel ennui. C'est un noctambulisme spécial, peut-être simplement le régal d'un liberté trop longtemps refusée, et et que maintenant il savoure en gourmand, jamais rassasié?

Et tandis que j'en suis à ces réflexions compliquées, Poilu dévoile ses idéals, étale ses rêves, explique comment il faillit atteindre la présidence du « T'zal »; Kéon l'écoute silencieusement, en modeste qui est dans tous les comités quelque chose de surnuméraire devenu indispensable : une société est maintenant impossible sans Kéon, aussi bien qu'un tonneau est inimaginable sans Poilu.

Cependant, Poilu qui s'est avoué tout entier, rempoigne son panier, pour aller renouveler sa confession ailleurs, et dans ce gros garçon si bon sous son enveloppe si frustré, m'apparaît le Poilu véritable, le Poilu de son village, le Poilu brasseur, le Poilu qui sera peut-être un jour bourgmestre, et qui aura des mouchoirs rouges, ainsi qu'il importe à ces fonctions.

Et maintenant je reste seul avec Kéon, cet impénétrable Kéon, et nous jouons banalement aux cartes, car je suis, camarade lecteur :

CELUI QUI VOUS TOURNE LE DOS.

BRUXELLES

**Fernand Marzorati, dit John Bull.**

John Bull naquit à Verviers il y a quelques années seulement.

Par discrétion professionnelle je tairai son âge, qu'on sache à peine qu'il n'a pas encore tiré au sort. Heureux âge !

Vous dirais-je pourquoi on l'appelle John Bull ?

Demandez au Kiese.

Vous dirais-je pourquoi son frère s'appelle le Kiese ?

Demandez à John Bull.

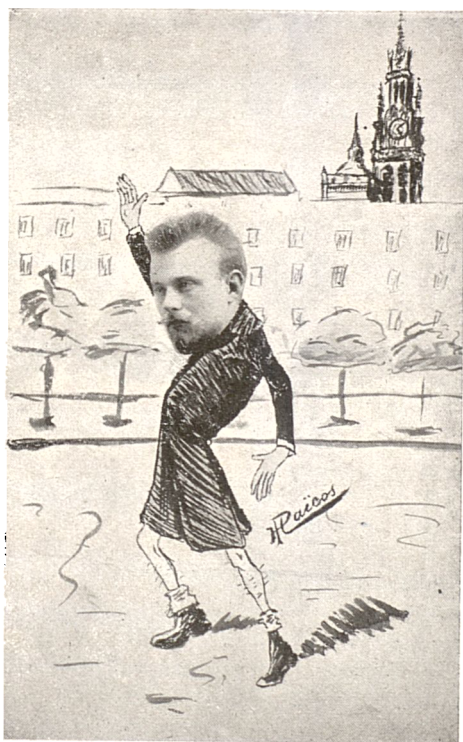
C'est un secret de la famille Marzorati.

Celui dont nous nous occupons est le plus jeune rejeton de cette gigantesque branche des Marzorati. Ses aïeux natifs de Vérone fabriquent dans cette ville des échelles de soie à l'usage des jeunes gens de la ville. Ses aïeules natives d'Aix-la-Chapelle confectionnent des écharpes pour comités estudiantines. Un anthropologiste tirerait de ces renseignements ataviques des conclusions hasardées. Nous nous bornerons à limiter le royaume des hypothèses à la citation des données ancestrales.

John vécu paisiblement jusqu'à l'âge de 17 ans. Vers cette époque il entra au sein du comité de l'A. G. Depuis ce jour il fut l'esclave de l'Association. Comme secrétaire général ce fut l'ilote du comité, comme vice-président c'est l'homme-orchestre qui se multiplie dans tous les domaines estudiantins.

Il mourra, ceint de l'écharpe de comitard, un soir de fête estudiantin, dans les lueurs sinistres d'un bol de punch, en proférant sa devise : L'A. G. Tout !

Monothéiste par conviction, autocrate par principe, impé-



FRANZ MAST



rialiste par devoir, il a la vénération la plus profonde pour tout ce qui est président de l'A. G. Le sera peut-être un jour aussi, et dès lors sera tant absorbé dans son autocontemplation que son culte deviendra ombilicocontemplatif. Ce jour là c'en sera fini.

D'une gaieté folle qui rayonne autour de lui, il passe sa journée à écrire des lettres de blagues aux membres du comité, ne fait jamais que des calembours estudiantins et se croirait déshonoré s'il n'assistait pas à la moindre festivité de l'A. G.

John Bull, dit Marzo, Fernand pour les rares dames qu'il honore de ses faveurs, est le type bon enfant du camarade : dévoué comme un St Bernard primé, affable comme une comédie de Capus, gai comme un sujet de don Luiz de Portugal, travailleur comme tout un district nègre, il est avec tout ça d'une modestie rougissante qui ferait crever d'envie tout un pensionnat de petites brebis.

E. ATTAX.

### Frans Mast.

Ne s'appelle pas Urbain et n'est pas de Cocagne, comme on pourrait le croire. Natif d'Anvers, il est tout naturel qu'il fit partie, dès son entrée à l'U. L., du Comité du Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring. Président de ce cercle euphonique, il a organisé d'une façon magistrale les récentes fêtes du XXV<sup>e</sup> anniversaire. « It is, disait le camarade Cadogan, délégué d'Oxford à ces festivités, the right man in the right place ». C'est mon avis et je le partage. Mast est un président extra-ordinaire, comme on n'en fera plus (vu que le moule a été anéanti dernièrement).

Il a compris mieux que personne que flamand ne veut pas



dire flamingant et que la plus grande intimité doit régner sans cesse entre étudiants Wallons et Flamands.

Mais ce n'est pas seulement dans le monde circulaire (c.-à-d. des cercles) qu'il s'est distingué. Quoique très jeune il a déjà su se rendre célèbre par ses nombreuses découvertes scientifiques : les étudiants en médecine n'ignorent pas qu'il a donné son nom à l'apophyse Mastoïde et au Sterno-Cleido-Mastoïdien, (pour ce muscle il fut aidé dans ses recherches par le camarade Stern et M<sup>lle</sup> Cléo de Mérode). D'aucuns prétendent qu'il s'occupe de fossiles et aurait ramené le Mastodonte à la lumière diurne. (Ceci sous toute réserve).

Je pourrais vous parler de « Frans et les femmes »; mais je suis forcé d'y renoncer, à mon très grand regret : il faudrait des (Old) Tomes nombreux pour n'en donner qu'un léger aperçu.

N. B. — S'occupe en outre activement d'arts; nous savons tous que Mast peint.

ARADIE.

P. S. — A de superbes moustaches blondes et parfois une barbe de même couleur. — Chante à ses amies l'Hymne National Transvaalien.

### Alfred Marzorati dit le Kiese

Long comme un examen de dernier doctorat, maigre comme un vers solitaire, embroussaillé comme Sarah dans l'« Aiglon », le pâle Kiese promène son dandisme werthérien dans les couloirs animés de l'Université.

Tristement souriant, il semble nourrir dans son cœur le vautour rongeur d'une passion mal assouvie. Et je devine, qu'en effet, des passions violentes couvent en lui et qu'il craint leur éclosion trop brusque ou la ménager par un dilettantisme savamment mesuré.



ALFRED MARZORATI



Artiste à la façon d'un Goncourt, le Kiese est impénétrable et pénétrant. Il s'attache à vous et vous scrute l'âme, la pensée et le geste. Tel type l'a-t-il séduit, le Kiese s'attache à sa vie et la fouille et se livre à son sujet à des dissertations psychologiques souvent profondes, souvent faussées. C'est un être bizarre qui vit une vie bizarre.

Quelles vierges folles accaparent ses nuits? quelles lèvres lui gobent sa moëlle?

Seul le boudoir de son ami Pieter le Phoque tient enserré dans les replis de ses sofas moëlleux le secret mystérieux des érothasmes du Kiese.

Littérateur qu'on devine distingué, il n'a jamais écrit., ou presque pas.

Dillettante à la façon d'un Montesquiou, il se complait en des idéalismes curieux et des symbolismes vagues.

Humoriste de la dernière heure, il s'est improvisé auteur d'une ménippée estudiantine dont on attend, impatiemment, la parution.

Et grâce à toute cette virtuosité, on se l'arrache : Kiese promet des articles à tous les journaux et à toutes les revues; il bâtit des projets hispaniques et des châteaux de rêves; on le nomme régisseur de l'A. G. : il y travaille peu ou prou; on lui demande des causeries, il en fait une — exquise il est vrai, — d'un quart d'heure; les dames meurent phtysiques du désir de le posséder; il déchire, déchire, déchire leurs épistoles mauves et violettes; bref, malgré tout son talent latent, il reste hamletique et indécis, rêveur et romantique, Werthérien et moqueur.

Mais tout cela n'est qu'un vernis superficiel. Grattez un peu et vous découvrirez la fresque originale qui est toute Bonté. Car Marzo possède un cœur d'or.

E. ATTAX.

---

MONS

Paul Denis

C'est un z'oiseau qui vient de Fran-an-ce!

Long Monsieur, longs cheveux, longues flûtes, long pardessus. De dessous son feutre ou de son béret s'échappent en onduleuses boucles ses cheveux... disons blonds! Nez, yeux, oreilles, bouche etc... communs. Barbe? En est-ce d'abord?... Blonde, commune. Le tout a du chic, du cyranesque.

Porte ordinairement des vestons à la rapin, haut boutonnés, clos comme des soutanes, montrant le moins de chemise possible; (de méchantes langues ajouterait : « et pour cause! ») Ses abattis sont perdus dans de tirebouchonnantes maronnes de velours brun-noir. Tout cela se couvre d'un énorme pardessus gris à pélerine que le vent enfle comme une voile. Quand il marche on dirait d'un oiseau qui s'envole.

Paul Denis fut victime dès l'âge le plus tendre d'une passion violente pour les pipes. Son camarade l'Embouti prétend qu'il change plus souvent de brûle-gueule que de chaussettes.

Sceptique et philosophe; il est une chose cependant qu'il fait avec ferveur et conviction : c'est dormir. Aussi n'a jamais les yeux complètement ouverts avant dix heures du matin.

Il s'occupe plus de littérature que de Mines. Etait né pour dire, pour ciseler la chanson, depuis la chanson rosse qu'il débite d'une voix rauque d'Alphonse de barrière, jusqu'à la chanson poétique, parfumée de mélancolie ou



PAUL DENIS



d'amour, la chanson qui flotte et qui sent bon, qu'il dit d'un filet de voix doux et charmeur.

Possède des autographes de chansonniers en vogue. A dit des vers chez Bruant. Copain d'icelui, d'ailleurs! Membre fondateur et Grand Manitou de la « Purée » ce cénacle d'artistes cravatés de vert-nil, Français pour la plupart qui charment leurs loisirs et les nôtres.

A dépensé beaucoup de talent et de temps pour composer, en collaboration, de multiples chansons, des pièces d'ombres, une revue : la Marche au Diplôme !... etc. Ne vadrouillait jamais naguère sans une maculée blouse de labo, bariolée de tâches immondes et autres ; s'ornait le chef de la classique casquette des Alphonses, restait porteur d'une lanterne achetée une nuit au second étage d'une maison en démolition.

A fait tous les restaurants de Mons, a habité presque tous les quartiers, se laisse vivre ainsi sans soucis, au jour le jour : c'est le type de l'étudiant bohème, type qui se perd, hélas !

Demeure pour l'instant dans un caravansérail dont les portes sont ouvertes nuit et jour. Reçoit ainsi la visite de beaucoup de bruyants amis vers les primes heures.

Se cuite très rarement, mais consciencieusement. Etait-il joli aux Nébuleux !

Dans l'Officiel : Vice-Président de la Générale, Président de la Française, membre viril du F. T. C. de Belgique.

Dans l'intimité : Excellent Camarade, ami de tous.

DÉMON.

## El' Crotté !

Un jeune homme qui, quoique de basse taille, jouit d'une voix aigue que l'on entend siffler dans les vadrouilles, flûter



au cours. Deux yeux vagues, vides, morts, comme les boccas des montres de pharmacies. Un binocle chevauche comme il le peut son nez indocile, tourmenté, ouvert au vent et à la pluie. Sa bouche bée constamment. Quelques poils (d'aucun disent des soies) ornant son menton, constituent un sale bouc qu'il caresse avec amour.

Les gestes sont courts, rares, partant du coude, les bras comme liés au corps.

Le Crotté est un démocrate et il le montre. Au surplus, puisque l'habit fait le moine, voici son accoutrement : Un chapeau mou, jadis brun, dont il use sans l'user, réunit toutes ses faveurs. Des pantalons larges, lâches, découvrant la cheville. Son pardessus : demandez plutôt ce qu'ils en pensent aux garçons de café, à qui le crotté impose la dure obligation de le manipuler, oui, oui, comme si qu'on s'rait des banquiers,

Mon ami Vercouille prétend, sans rire, que la houppe de Crotté n'est pas la pelure d'une poire !

Le crotté a cependant toujours eu un faible pour la ferblanterie; et, entre nous, c'est ce qui le perdra ! Une énorme chaîne de montre fend son abdomen d'une courbe orgueilleuse. Un personnage en argent massif, ma chère, mais nu comme la paume de Monsieur Woeste, s'accroche à ses anneaux en des poses étranges de polichinelle.

Deux énormes bagues, très sculptées, encerclent ses annulaires. Crotté, Crotté, s'il en est temps encore, mets à profit ce proverbe : « Ni l'or, ni la grandeur. »

Est de toutes les vadrouilles, l'air las toujours, mais ne rentrant jamais que le dernier, à l'aube. Dort alors pour tout de bon; supporte, à ce moment, assez peu l'interview : a reçu un jour, revolver au poing quelques visiteurs intempestifs qui venaient lui dire le bonjour. N'a réussi, sa myopie aidant, qu'à passer son bras à travers un carreau !



Et' CROTTÉ



S'est trouvé dernièrement acquéreur après une nuit où les libations avaient noyé sa raison, de trois superbes salades qu'il a d'ailleurs reportées religieusement chez lui, en fils économe et obligeant qu'il est.

Le Crotté est à ses heures un joyeux poète. Fabrique de multiples chansons sans rimes ni raison. Possède un carnet; minuscule tabernacle, modeste écrin à joyaux rares, où il cache les produits nouveaux de sa faconde poétique.

Il cultive aussi, avec succès, l'art difficile de la lutte romaine. C'est révélé, brillant tacticien, lors des fêtes de S<sup>te</sup> Barbe, en un fougueux assaut contre son ami Max. Hélas! une chute, un brin violente lui a mis au visage quelques hachures rougeâtres et a teinté ses yeux de ternes couleurs! Il ne prétendait plus se montrer de peur de tomber sous le coup de l'article de loi interdisant de se masquer en dehors du Carnaval.

Membre fervent et viril du F. T. C. de Belgique, co-auteur du fameux hymne-cantique de ce club-mondain et bien pensant. Connu comme un vieux saoul, on ne lui sait pas la moitié du quart d'un ennemi.

DÉMON.

---

GEMBLoux.

---

**Charley Forckel, dit : Petit Chouly.**

Assez grand, ni gros ni maigre, toujours rasé de frais, a beaucoup voyagé, caractère anglais mitigé, aime la discussion dans laquelle il reste toujours calme. Libéral très avancé mais craint trop de dépasser le but. Travaille beaucoup et bien pour la Libérale.

Toujours en discussion avec un socialiste enragé qui parfois a de rudes envies de lui envoyer toute une batterie de cuisine à la tête. Malgré ce forment une paire d'amis inséparables. Chouly fume de temps à autre, aime les Kedives, va jusqu'à fumer la pipe quand il est loin des yeux de mistress Forckel, aime assez le décorum : écharpes, insignes, etc. Aime assez le travail surtout les services de ferme et tout particulièrement celui des magasins. Petit Chouly pourquoi donc quand il y a des ouvrières à la ferme allez vous si souvent culier le foin ? Heureusement que le guide est là pour qualifier sa conduite d'un mot : « Chouly vous êtes un saligaud ».

Au cours Miodragne lui souffle de petites choses discrètes qui le font rougir comme une pucelle. Un jour cependant qu'il avait ramassé une cuite on lui demande ce qu'il pensait d'une gentille petite femme : « Oh ! dit-il, aujourd'hui je ferais toutes les bêtises ».

Autre histoire : Chouly entre un jour avec quelques capains dans un temple de Namur, mais horreur, une petite femme lui saute au cou en criant : « My dear Charley ! » et nous qui le croyons puceau.

Chouly vous êtes un polisson.

---

E. M.



CHARLES FORCKEL









E. BOUCHÉ

MONS (ÉCOLE COMMERCIALE)

—

**Bouché**

Vous désirez la silhouette de Bouché ! C'est bien simple à confectionner. Vous prenez une casquette dont la coiffe et penne forment un angle obtus — c'est le paratonnerre de la présidence. — Avec un peu de noir animal et de terre de Sienne, que vous pouvez diluer dans un soupçon de Munich, vous lui collez sur le front à peu près 20 cheveux, en accroche-cœur napoléonien.

Son nez ? Un peu de mortier faiblement gâché, humecté légèrement : s'allongeant sous l'effet de son poids vers le bas — c'est la dernière trace des années passées malgré lui à un établissement couronné et calotin (où sont les nègres d'antan !)

Des yeux. Ah ! J'oubliais, des yeux qui se perdent très loin, au fond de l'orbite, dans lesquels on découvre une pleine sans fin et deux lignes fuyantes des rails du chemin de fer vicinal.

A propos, ce moyen de locomotion tient une place prépondérante dans sa carrière présidentielle. Pensez donc s'il la manquait ! quoi ! sa carrière ? Non, voyons, vous ne saisissez pas !... La noire enfant... hein !... l'humble fleur des champs qu'il est parvenu à cueillir pendent le trajet Nimy-Maizières (arrêt facultatif).

C'est là que certain soir don Juan Bouché, apercevant l'élue, soupira, les yeux levés vers un « Niet rooken » du wagon et la main égarée, astiquant la cravate, soupira en sa langue douce et nostalgique comme le bruit que fait le vent entre les pins de Casteau : « Qué eune ! N'est nié pos-

sible... » et il lui offrit... Ça ne me regarde pas... c'est vrai!

Signe caractéristique :

$\frac{\text{Amer} + \text{Porto}}{\text{estomac Bouché}} \times$  discours nombreux : inattentions syn-  
thétiques = président complètement abruti. (Demandez aux  
camarades gantois venus aux fêtes le 29 novembre).

Renseignements moraux : frappe violemment sur la table  
du comité et renverse Iõ Munich; hurle des N... de D... à  
faire trembler les bigotes du Hainaut; écrit articles furi-  
bonds au « Mercure », en est à sa première gaffe.

Il faut lui pardonner beaucoup. Il vient de Casteau,  
bourg hybride au N.-E. de Mons où l'on élève dans les  
haras de bons chevaux reproducteurs...

... Horresco!

E. J.

---

## L E T T R E

---

AU CAMARADE BERGER,

*Secrétaire du Comité de l'Almanach.*

Dans le rapport du secrétaire de la société Générale des étudiants libéraux de l'université de Gand relatif à la situation de la Société durant l'année académique 1901-1902, existe ou plutôt existait un passage que je ne puis laisser passer sous silence, parce qu'il a été lu à l'assemblée de fin d'année, et y a même provoqué certaines manifestations.

Comme je ne vois d'autre moyen pour me justifier vis à vis de tous les membres de la Société, anciens ou nouveaux, que de m'adresser au Comité de l'Almanach, pour lui demander de bien vouloir insérer cette lettre, je te demanderai d'être mon interprète au Comité.

Je ne crois pas, comme le dit le passage auquel je fais allusion, avoir laissé la société en désordre et encore moins en avoir diminué le prestige, et je regrette, qu'ayant fait tout mon possible pour la prospérité de la Générale, n'avoir obtenu qu'un résultat négatif!

Le but que je poursuivais n'ayant pas été atteint, je dois au moins, rendre compte de mes efforts et c'est pourquoi je donnerai ici la liste des conférences et réunions données à la Générale, ainsi que d'autres auxquelles j'ai dû assister en qualité de président de la Société Générale des étudiants libéraux de Gand.

Quoiqu'élu président en juin, je ne rendrai compte de ma présidence qu'à partir de la rentrée des cours, jusqu'au jour de ma démission :

22 octobre. — Rentrée solennelle des cours. Tonneau à la Maison des Etudiants.

Octobre. — Tonneau de rentrée (la date exacte me manque).

27 octobre. — Le matin, Bruxelles. Comité central.

Après dîner, Grammont, Manifestation Fris.

4 novembre. — Séance à la Fédération.

6 novembre. — Séance à la Générale.

13 novembre. — Conférence de M<sup>r</sup> le Docteur Adam : Une affection benigne.

17 novembre. — Banquet des anciens, réception à la Maison, Bal traditionnel.

19, 20, 21 et 22 novembre. — Fêtes de Bruxelles.

22 novembre. — Retour des fêtes. Tonneau à la Maison des Etudiants en l'honneur des camarades de Nancy, Aix-la-Chapelle, Bruxelles, Anvers.

25 novembre. — Conférence de M<sup>r</sup> Discailles : A. de Vigny.

27 novembre. — Tonneau des Professeurs à la Taverne du Centre.

28 novembre. — Séance à la Générale.

2 décembre. — Conférence de M. Oswald de Kerkove : Du choix d'une opinion.

Le comité s'était en outre mis en rapport avec M. Boddaert dont la conférence a été retardée par suite des fêtes de Bruxelles, de MM. Van de Walle, Mechelynck et Heupgen, avocats qui nous avaient promis des conférences.

M. Paul Hymans devait donner une conférence vers mars, sous les auspices de l'Association Libérale et de la

Société Générale des Etudiants Libéraux. Les travaux de la Chambre l'ont retardé puis sont survenus les événements d'avril.

Voilà en quelques mots ce que j'ai fait à la Générale, je sais que ce n'est pas bien lourd, mais il ne faut pas perdre de vue que le président de la Générale, en dehors de ses fonctions, est avant tout étudiant, et qu'il doit nécessairement consacrer de temps en temps quelques minutes à ses cours, minutes qui ne sont pas toujours faciles à trouver.

Je crois m'être ainsi suffisamment justifié, et je termine en remerciant le comité de l'Almanach d'avoir bien voulu accéder à mon désir, et en te remerciant tout particulièrement.

CH. MOUZIN.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Dédicace . . . . .	5
Avant-propos . . . . .	7
<i>Notre portrait</i> : Monsieur A. F. RENARD . . . . .	9

---

### Partie Académique

Administration et personnel enseignant . . . . .	17
Renseignements divers . . . . .	21
Nécrologie . . . . .	27
Cercles universitaires de Gand . . . . .	32
»    »    de Bruxelles . . . . .	68
»    »    d'Anvers. . . . .	77
»    »    de Gembloux . . . . .	79
»    »    de Mons. . . . .	81
»    »    de Liège. . . . .	85
Fêtes universitaires de l'année :	
A Anvers . . . . .	86
A Mons . . . . .	90
A Besançon . . . . .	99

---

## Partie Politique

<i>Quelques mots de la philosophie du Libéralisme.</i> — PAUL HYMANS . . . . .	113
<i>La psychologie du transfuge.</i> — GUSTANE ABEL. . . . .	120
Discours de Monsieur EDOUARD DROZ au fêtes univer- sitaires de Besançon. . . . .	130

---

## Partie Philosophique

<i>Les débuts de Jules Van Praet.</i> — ERNEST DISCAILLES . . . . .	147
<i>Le patriotisme des Belges.</i> — LÉON CHOMÉ . . . . .	155
<i>L'esprit mathématique.</i> — JAMES VAN DRUNEN. . . . .	162

---

## Partie Littéraire

<i>L'Enfant.</i> — CHARLES HERVÉ. . . . .	173
<i>La Blessure.</i> — IWAN GILKIN. . . . .	203
<i>Les amours de Dominique.</i> — PAUL ANDRÉ . . . . .	204
<i>Solitude.</i> — VALÈRE GILLE. . . . .	213
<i>A Orléans.</i> — EUGÈNE DEMOLDER . . . . .	214
<i>Crépuscule.</i> — VICTOR REMOUCHAMPS. . . . .	216
<i>Le Chat Noir.</i> — ABEL DE NOYELLES . . . . .	218
<i>Atlantique.</i> — PIERRE M. OLIN . . . . .	219
<i>Métamorphose.</i> — IWAN GILKIN . . . . .	222
<i>Jacques Lozère.</i> — FRANZ MAHUTTE. . . . .	223
<i>Le Triomphe.</i> — ALBERT DEVÈZE . . . . .	228
<i>Aurora.</i> — CÉLESTIN DEMBLON . . . . .	231
<i>Des vers.</i> — LOUIS HEYSE . . . . .	238
<i>La Révélation.</i> — GUSTAVE VAN ZYPE . . . . .	239
<i>Vers estudiantins.</i> — THÉO HANNON . . . . .	258
<i>Gentilhommerie.</i> — ALFRED LAVACHERY. . . . .	261



	Pages
<i>Réveil.</i> — ABEL DE NOYELLES. . . . .	274
<i>Les ceux de chez nous.</i> — J. DE LIÈGE . . . . .	275
<i>Live.</i> — HENRY MAUBEL . . . . .	279

---

## Collaborations estudiantines

<i>Journalisme étudiantin.</i> — E. G. LEFÈVRE . . . . .	283
<i>Avant la Buse.</i> — EMILIUS ATTAX . . . . .	288
<i>Noël de Miséreux.</i> — DÉMON . . . . .	290
<i>La neige.</i> — LUDWIG . . . . .	292
<i>Médecin malgré lui.</i> — RODOLPHE PARMENTIER . . . . .	293
<i>Le repos éternel.</i> — A. LORIMOT . . . . .	304
<i>Le Bloc.</i> — FERNAND SERVAIS . . . . .	306
<i>Dalila.</i> — AUGUSTE HUBERT . . . . .	309
<i>Ma chambrette.</i> — MAURICE BERGER. . . . .	310
<i>Soir.</i> — LUDWIG . . . . .	313
<i>Amour et religion.</i> — FÉLIX DELPLACE . . . . .	314
<i>L'Étudiant.</i> — BERGER-SERVAIS . . . . .	322

---

## Galerie des Célébrités estudiantines

<i>Lettre</i> . . . . .	363
-------------------------	-----



# MAISON HAVANAISE

---

TABACS ET CIGARES

---

Auguste VANDERSLUYS

rue de Brabant, 26, GAND

---

Demandez les marques renommés :

El Diamante	7	} pour 50 cent.	Flor de Solar	8	} pour 1 franc
Real	6		La Victoria	7	
Rita	6		Château Laffitte	7	
La Maca	5		Marea (Conchas)	7	
La Nubia	5		La Carolina	5	
Flor des Antilles	5				

---

*Importation de Cigares de la Havane*

*Bock & C<sup>o</sup>, Henri Clay, H. Upmann*

---

La maison vend également les marques  
Tinchant.

---

Devise : Vendre du bon à bon marché pour  
vendre beaucoup.

CAMARADES !

PRENEZ TOUS VOTRE PENSION

au Restaurant de

# LA CLOCHE

Quai des Tonneliers

G A N D - S U D

*(Voisin de la Maison des Etudiants)*



CUISINE EXCELLENTE

Prix modérés (50 Fr.)

OUVERT TOUTE LA NUIT

Consommations de premier choix

# Café Tour Saint Pierre

(CAFÉ VERT)

Rue St-Amand, 50, Gand

tenu par F. WANTE

*Spécialité de bières « Triple », « Double » et étrangères*

Billard. — Belle salle pour Sociétés

QUARTIERS GARNIS

---

# Maison V<sup>VE</sup> TABAR

RUE DE FLANDRE, 94

CHAPELLERIE DE LUXE

*Recommandée à MM. les étudiants pour ses  
casquettes (feuilles de choux) et bérêts*

PRIX MODÈRES

---

ARTICLES POUR LE DESSIN

*Fourniture de Classes*

Imprimerie - Lithographie - Autographie

RELIURE

WALTER DE WITTE

A L'ÉTOILE BLEU

Rue des Femmes St-Pierre, 69, GAND

ATELIER DE PHOTOGRAPHIE

---

**BUYLE ET LAHMER**

(Ancienne Maison ROMAN)

24, Rue de Flandre, 24, GAND

---

*Spécialité de Groupes*

---

Prix spécial pour MM. les Etudiants

---

**HOTEL DE L'UNIVERS**

1, Place Van Artevelde, 1

TENU PAR

M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> TYTGADT-BOEMBEKE

---

*Chambres pour Voyageurs*

SPÉCIALITÉ DE BIÈRE D'AUDENARDE

*American Brewery Lager Bier*

**DEMANDEZ L'AMER SANITAS**

TÉLÉPHONE 369

Téléphone 1020

Téléphone 1020

## GANTERIE SANDAM

LA PLUS IMPORTANTE DE TOUTE L'EUROPE

**62, Rue des Champs, 62 GAND.**

*Grand choix de Gants en tous genres*  
*Spécialité de Gants de daim*  
*Articles arglais. — Tissus et Laives*

Tous les gants Sandam qui déchirent sont remplacés immédiatement. — Les gants Sandam sont réparés et lavés gratuitement

**GANTS SUR MESURE EN UNE HEURE**

GRANDS MAGASINS ANGLAIS

## A LA VILLE DE LONDRES

JULIEN VAN SLAMBROUCK

**GAND, 58, Rue de Champs, 58, GAND**

*Choix des plus complets dans les dernières nouveautés*  
*en Cols, Cravates et Foulards*

*Chemises sur mesure (sans augmentation de prix)*  
*en toile, cretonne, oxford, zéphir, flanelle et soie*

*Grand choix de Bas, Chaussettes, Gilets et Caleçons*  
*en coton, laine, mérinos, fil, mi-soie et soie*

**GANTERIE ANGLAISE**

*Seule Maison vendant les vrais « Tricots hygiéniques »*  
*en pure laine normale au prix de fabrication*

2 p. c. de remise sur tout achat de 25 francs et plus.

# GRANDE MIROITERIE

Usine à vapeur pour le Biseutage et l'Argenture des Glaces  
CADRES EN TOUS GENRES

# Joseph Deyninek

RUE HAUT PORT, 37

GAND

---

Voulez-vous boire un bon BOVRIL

ALLEZ

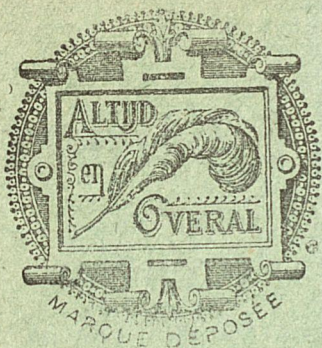
à l'HOTEL ALBION

Connu pour cette grande spécialité.

*Seul dépositaire de la liqueur ADVOCAT (de  
la Maison Van Langenhove)*

en vente à la Maison des Etudiants Libéraux  
ainsi que dans les meilleurs cafés

80 DIFFÉRENTES LIQUEURS FINES DE LA MAISON CUSENIER



Le **PLUMET** est une liqueur délicieuse.

Le **PLUMET** est une distillerie de liqueurs de premier ordre et le **PLUMET** est une maison de dégustation de boissons de 1<sup>er</sup> choix. On y déguste les spécialités de la maison :

Le Plumet, liqueur de cerises,  
L'Oranje-bitter-Wilhelmina,  
Le Triple Sec Van Haesebrouck,  
Le Gastrophile (apéritif sans rival),  
Le Nectar de Cerises,  
L'Elixir de l'Abbaye de St-Bavon,  
L'Elixir Gantois et  
L'Amer stomachique

ainsi que bien d'autres liqueurs appréciées.

On y trouve également des bières excellentes et saines et en particulier la bière universellement réputée, le

« Guinness foreign export » Stout de Dublin (Irlande).

## **H. VAN HAESBROUCK**

« Distillerie le Plumet », place St-Bavon, n° 14

MAISON DE DÉGUSTATION :

« AU PLUMET D'OR »

2, RUE DU SAINT-ESPRIT, 2, CANT (Belgique)



MAISON  
DES  
Etudiants Libéraux  
Rue du Vieil Escaut  
**GAND-SUD (Centre)**

*Maison exclusivement réservée aux Etudiants*

Local des diverses Sociétés fédérées

SPLENDIDES SALLES DE CAFÉ, DE RÉUNION,  
DE FÊTES, ETC.

Revue littéraires et scientifiques de France et de  
Belgique; Journaux hebdomadaires et quotidiens,  
politiques (de tous partis), littéraires et étudiantins.

**Billard, Jeu de cartes, Dominos, Echecs, Bacs,  
Teerling bak, etc.**

*Bière "Triple", de la Brasserie Van Geert  
Vins, Liqueurs*

---

LISEZ LE  
Journal des Etudiants  
DE BRUXELLES

*Correspondants dans toutes les villes universitaires*

**ABONNEMENT 3 FR,**





LITH. N. HEINS  
• GAND •

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.